

MHA

3.990

16 (2010)

*Cahiers
d'Études
Hongroises et
Finlandaises*

2010

16

HOMMAGE À FRANÇOIS FEJTÖ

Actes des colloques organisés
par la Fondation Károlyi à Fehérvársurgó
et par le Centre Interuniversitaire
d'Études Hongroises à Paris

CIEH – Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3

L'Harmattan



2011 J0L 1 -



MMA
3 990

Cahiers

d'Études

Hongroises

et Finlandaises

Hommage à François Fejtö

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'École polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan @ wanadoo.fr
harmattan1 @ wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-13134-7
EAN : 9782296131347

Cahiers

d'Études

Hongroises

et Finlandaises

Hommage à François Fejtö

Actes des colloques organisés
par la Fondation Károlyi à Fehérvársurgó et par
le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises à Paris

L'Harmattan

Le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises de l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris3 tient à remercier la Fondation Robert Schuman et l'Institut Français de Budapest pour leur contribution à la publication du présent ouvrage.

Cahiers d'Études Hongroises et Finlandaises
16/2010

Revue publiée par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises
de l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris3

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Patrick Renaud

RÉDACTION
Sophie Aude, Péter Balogh, Eva Havu, Judit Maár,
Patrick Renaud, Traian Sandu

Ce numéro est dirigé par
Judit Maár

Secrétariat
Martine Mathieu

Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises
1, rue Censier
75005 Paris
Tél. : 01 45 87 41 83
Fax : 01 45 87 48 83

Avant-propos

François Fejtő était un historien et politologue d'origine hongroise, de nationalité française, une personnalité marquante de la vie culturelle européenne. Il est décédé, à Paris, à l'âge de 98 ans, en mai 2008.

Celui qui avait écrit entre autres *L'Histoire des démocraties populaires*, (1952, Seuil, rééditée en 1992), était une figure éminente de la philosophie politique et de l'historiographie du XX^e siècle. Acteur de l'Histoire qu'il écrivait, il a créé, grâce à son œuvre, un vrai pont entre les sociétés et les cultures des deux parties de l'Europe, celle de l'Est et celle de l'Ouest. Grâce à lui de nombreuses générations d'étudiants et d'historiens français et italiens notamment, ont pu découvrir l'Europe centrale en général, et la Hongrie en particulier.

Un an après son décès, les scientifiques ont à peine entrepris la découverte et l'interprétation de l'œuvre gigantesque de cet homme qui a vécu presque autant d'années que le siècle. C'est en hommage à sa mémoire que les colloques, dont nous mettons maintenant les actes à la disposition de nos lecteurs, ont été organisés, avec les interventions d'historiens européens, dont plusieurs étaient ses disciples ou ses collaborateurs.

Le premier colloque a été organisé, en Hongrie, à Fehérvárcsurgó, les 17 et 18 avril 2009, par la Fondation Joseph Károlyi, détentrice de la Bibliothèque et des Archives François Fejtő, le second s'est tenu à Paris le 5 mai 2009, organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises (CIEH) de l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, avec la contribution de l'Institut Hongrois de Paris.

Les communications qui constituent le présent numéro de notre revue sont autant de pistes de recherches sur l'œuvre que Fejtő nous a laissée et les thèmes pour lesquels il s'est passionné.

Angelica Károlyi

Judit Maár

François Fejtő, un observateur engagé

Conférence inaugurale au Colloque « Autour de François Fejtő »
(organisé les 16-18 avril 2009 par la Fondation Károlyi
à Budapest et à Fehérvárcsurgó)

Décédé 15 mois avant son centenaire, François Fejtő faisait partie de ces rares parmi nos contemporains qui, non seulement avaient vécu la guerre de 1914-1918, mais en avaient retenu quelques souvenirs marquants. Il a partagé ses presque cent ans entre plusieurs patries : la Monarchie austro-hongroise dont il était l'enfant, la Hongrie de l'entre-deux-guerres où il est « entré en littérature » (comme d'autres entrent en religion), — ses deux autres patries étaient la France qu'il avait élu comme domicile en 1938 et où il est mort 70 ans plus tard, enfin l'Italie où il comptait de nombreux amis et qu'il aimait — la Toscane en particulier — d'un amour presque charnel.

Grand exilé pour les Hongrois, surtout de gauche, grand chroniqueur de son siècle pour les Italiens (mais un peu moins pour les Français), quel était le statut de Fejtő au regard de l'histoire intellectuelle du XX^e siècle ? Maintenant qu'il n'est plus, on reconnaît en lui une sorte de « passager du siècle » (titre d'un de ses ouvrages) et — surtout — d'observateur infatigable du communisme d'Europe centrale et orientale, ce qu'illustrent bien ses livres ainsi que ses remarquables commentaires à l'Agence France Presse. Mais de son vivant ni les historiens ni les philosophes ne le considéraient comme leur et rares étaient ceux qui l'aient spontanément rangé parmi les grands intellectuels de l'époque. De cette catégorie, si difficile à définir, il faisait pourtant partie.

Né dans une ville de la Hongrie méridionale, au sud du lac Balaton et pas loin de la Croatie (dont sa mère, disparue jeune, fut originaire) Ferenc Fischel, le futur François Fejtő — Feri pour ses amis — était fils d'un libraire de province et appartenait à une famille juive libérale magyarisée et bien intégrée à la société austro-hongroise. Il avait des parents proches à Zagreb, à Trieste voire à Prague mais se considérait hongrois à cent pour cent et évoquait toujours avec fierté la ville de Nagykanizsa, lieu de sa naissance et de son enfance. Mais le judaïsme de ses ancêtres faisait partie de son identité de même que le christianisme qu'il adopta dans sa jeunesse. Et au-delà de la Hongrie dont il maniait la langue avec brio, il se réclamait de l'héritage culturel d'une Europe centrale multinationale et multiconfessionnelle, aux contours politiques discutables et discutés, mais qu'à

l'époque de sa naissance, et jusqu'en 1918, la Monarchie des Habsbourg avait unie dans une seule et même civilisation.

Le jeune Feri, tout en ayant la plume facile, ne s'est pas préparé au journalisme, encore moins à un rôle de chroniqueur et d'observateur lointain. Après des études littéraires brillantes, commencées en province mais achevées à Budapest, ses convictions socialistes l'ont fait adhérer au Parti social-démocrate. Théoricien respecté malgré son jeune âge, Fejtő est devenu bientôt un acteur central de la vie littéraire hongroise des années trente. Ami intime du plus grand poète de l'époque, Attila József, il a fondé en sa compagnie la revue « Szép Szó », organe politique et littéraire, dont les articles n'ont pas cessé de servir de référence à ce jour pour une gauche démocratique et moderne. Le titre de cette revue, devenue légendaire, peut se traduire en français de deux manières. Texto, *Szép Szó* veut dire 'belle parole' – mais Fejtő, lui, s'inspirant d'un poème célèbre de son ami Attila, préférait traduire ce titre par le mot *argument* (ce qui était aussi une allusion à la revue parisienne fondée dans les années 60 par Kostas Axelos et Edgar Morin, et à laquelle François avait activement collaboré).

Mais retournons aux années 30 et voyons comment cet acteur influent de la vie littéraire hongroise se trouve subitement transféré de Budapest à Paris. Pour le comprendre, il faut revenir aux premiers engagements politiques du jeune Ferenc Fejtő. Socialiste de gauche, il se croyait pendant un moment proche des idées communistes, ce qui lui a valu quelques ennuis dans une Hongrie où le PC était interdit d'activités légales. Mais cette fois, il s'est agi d'autre chose, à savoir d'un compte rendu enthousiaste que Fejtő avait publié à l'issue d'une soirée littéraire de province et que les autorités ont perçu comme une 'incitation à la haine de classe' et sanctionné d'un verdict de six mois de prison ferme. Pour y échapper (et en profitant de sa qualité de prévenu libre) François, le lendemain du verdict, prendra le train pour Paris. Il y arrivera en 1938 pour un séjour conçu temporaire – nous sommes peu après l'Anschluss – mais que l'éclatement de la guerre rendra définitif. C'est ainsi que notre voyageur aura passé plus des deux tiers de sa vie en dehors de son pays natal, principalement dans sa deuxième patrie, la France. C'est ici qu'il passera au journalisme professionnel et, en complément de ce métier, à l'historiographie du temps présent et, plus spécialement, de l'évolution politique du monde soviéto-communiste. Comme essayiste il s'occupera dorénavant moins de la littérature que de la philosophie.

Le temps limité de cette conférence ne me permet pas de m'étendre sur la manière tantôt bucolique tantôt rocambolesque dont notre héros – en compagnie de sa jeune épouse, Rose, issue de la même région que lui – a traversé d'abord en Bretagne puis dans la France du sud-ouest les années de l'occupation allemande. Un tissu d'amitiés les a protégés, peut-être aussi la Providence (c'est ce que Feri pensait à la fin de sa vie, ainsi qu'il nous en a parlé, à ma femme et à moi, quelques semaines avant sa mort).¹ Mais cette allusion aux complices et aux protecteurs qui lui ont permis de survivre à un moment difficile m'amène à évoquer l'une des plus grandes qualités de l'homme Fejtő, à savoir son sens des contacts humains. L'ayant

¹ Cf. mon *Hommage à Fejtő* dans le numéro du 7-8 juin 2008 du journal *Népszava* de Budapest.

fréquenté pendant plus de cinquante ans, je dois avouer que jamais de ma vie je n'ai connu quelqu'un d'autre aussi capable que lui de créer des liens personnels et de les garder en dépit des distances géographiques ou des interruptions temporelles. Cette faculté exceptionnelle de François avait pour socles : un intérêt très vif pour l'Autre et une mémoire hors pair. Chaque fois qu'un nom nouveau émergea dans la conversation, il s'est souvenu non seulement des traits physiques du personnage mais aussi d'infinis détails des propos échangés avec lui. D'amis intimes, il en avait par centaines, et des connaissances personnelles — une catégorie pour lui par trop différente de la précédente — par milliers. Et cela, à travers le monde entier et dans tous les secteurs de la vie ou de la culture. Il comptait parmi ses amis des écrivains comme Arthur Koestler, Albert Camus ou André et Clara Malraux, des savants comme Jacques Monod, Edgar Morin, Michael Polanyi ou Raymond Aron, des hommes politiques comme Raymond Barre, Bruno Kreisky, François Mitterand, ou... Laszlo Rajk (je reviendrai sur le cas de ce dernier dans un instant). Le statut d'ami, il l'accordait à ceux et à celles pour qui il pouvait éprouver un minimum de sympathie personnelle, ou dont l'état d'esprit lui semblait en communauté avec le sien.

Mais voyons de plus près comment il en est venu au journalisme. Ce fut par nécessité, si je peux m'exprimer ainsi. Le lendemain de la Libération, laissant derrière lui la province avec ses (modestes) activités alimentaires, il s'est en effet retrouvé à Paris sans ressources. Un ami socialiste du gouvernement français le pilota vers le directeur de l'A.F.P. lequel, voyant en lui moins le littérateur hongrois que le connaisseur des affaires de l'Europe centrale, l'engagea aussitôt. Au bout de quelques années probatoires, Fejtő fut promu l'analyste attitré et le commentateur privilégié des événements se produisant dans les pays soviétisés de l'ex-Europe centrale. Et c'est à partir de cette information quasiment quotidienne qu'il s'est mis à rédiger *l'Histoire des Démocraties Populaires*, livre qui devait lui apporter sa première célébrité. Ce livre, dont le premier tome était sorti en 1952, alors que son auteur avait 43 ans, et qui n'a pris fin que quarante ans plus tard avec un volume sur *La fin des démocraties populaires* (publié en 1991), est considéré comme l'*opus magnum* de François Fejtő. Classique, il le reste, quels que soient les faits nouveaux que l'avancement du temps et l'ouverture des archives nous ont apportés depuis les années 50. C'est que son auteur avait le sens de l'observation, l'esprit de synthèse et la justesse dans ses jugements : autant de choses nécessaires pour un ouvrage de référence, pour une analyse durable.

Ce livre peut-il se lire comme l'œuvre d'un auteur engagé ? Oui et non. Oui, dans la mesure où l'auteur ne se laissait pas duper par les mensonges officiels orchestrés à Moscou et y opposa sobrement mais fermement la vérité des faits tels qu'il les avait observés directement ou par déduction. Non, dans la mesure où l'auteur n'a caché au lecteur aucune information disponible (mensonge officiel compris). Encore non, dans la mesure où le ton du récit restait toujours mesuré et que les acteurs du drame étaient décrits avec leurs vérités et leurs faiblesses. Non surtout, dans la mesure où l'auteur ne s'est voulu ni *pro* ni *anti*. Il s'est donné comme devise le célèbre avertissement de Marc Bloch² : *Robespierristes, anti-*

² Cite en exergue de la préface du 1er volume.

robesspierristes, nous vous crions grâce. Par pitié, dites-nous, simplement, quel fut Robespierre.

En 1952, quand Fejtő publia le 1^{er} tome de l'*Histoire des démocraties populaires*, il n'était pas complètement inconnu du public français. Six ans plus tôt il a publié, certes, chez un éditeur bruxellois peu diffusé en France, une biographie de Heinrich Heine, l'un des ses poètes préférés. Dans ce livre qu'il avait préparé pendant l'occupation, se cache peut-être le modèle vers lequel sa situation d'alors le propulsait, celui de l'intellectuel déraciné mais qui cherche néanmoins à rester patriote. Trois ans plus tard, poursuivant déjà une carrière de journaliste, il prendra la plume pour clamer avec un article retentissant, à la manière du *J'accuse!* de Zola, l'innocence de son ami Lászlo Rajk, condamné aussi injustement que le capitaine Dreyfus, mais envoyé, lui, à la potence. A tout bien considérer, l'année 1949 avec le procès Rajk représente une nouvelle césure dans la vie de François Fejtő. Jusque là il n'a pas exclu l'éventualité d'un retour en Hongrie, il a même accepté de travailler en tant que chef d'un bureau de presse au service de l'Ambassade de Hongrie à Paris dirigé alors par le comte Michel Károlyi (demi-frère du parrain de la Fondation qui nous accueille pour ce Colloque). Il s'y est engagé en 1947, à un moment déjà problématique pour l'avenir de la démocratie hongroise, en cédant à la demande du vieil ambassadeur. Ce personnage historique de la Hongrie d'avant 1920, devenu compagnon de route des communistes sans s'identifier avec eux, avait fait appel à Fejtő pour avoir près de lui quelqu'un de fiable, bien informé et pas suspect de le manipuler ou épier comme le reste du personnel de l'Ambassade.

Ce travail au service d'un gouvernement hongrois, en cette année déjà largement dominé par le Parti communiste, n'était pas sans problème même pour un littérateur sympathisant de la gauche. Le grand tournant de 1947-1948, avec l'écrasement du parti paysan majoritaire de Ferenc Nagy et de Béla Kovács, la disparition du Parti social-démocrate indépendant, la fuite à l'Occident d'une bonne partie de l'élite politique non communiste et le procès honteux du Cardinal Mindszenty, avait de quoi ébranler les démocrates hongrois qui avaient, comme Fejtő lui-même, espéré pendant les deux-trois premières années de l'après-guerre que l'Etat hongrois reconstitué après la catastrophe de 1944 ne serait pas confisqué par l'église de Moscou et son bras séculier de Hongrie. Pour François Fejtő, comme pour Károlyi d'ailleurs, l'heure du choix se présenta avec le procès Rajk, aussi inacceptable dans ses formes que sur le fond. Pour le premier (Fejtő), la mise en scène comme ennemi public du ministre Rajk fut un choc d'autant plus violent qu'il considérait son camarade d'Université et ex-disciple László Rajk³ comme un communiste exemplaire, obtusément fidèle à son Parti. Il le comptait parmi ses amis malgré les désaccords qui les séparaient déjà bien avant 1949. Mais en écoutant la transmission de son procès par Radio Budapest, il fut choqué (le mot est faible, il faudrait dire *épouvanté*) non seulement par l'in vraisemblance de l'acte d'accusation mais surtout par le comportement des accusés qui – je le cite – « font le jeu de l'accusation, se dévoilant comme des êtres absolument ignobles, des êtres sans excuses, et qui en même temps glorifient le Parti qu'ils avouent avoir trahi, l'exaltent d'une façon qui ne peut être attribuée qu'à des hommes sincèrement et

³ Rajk avait dans les années trente suivi ses cours de marxisme.

entièrement dévoués à une cause ».⁴ (Je comprends parfaitement cette phrase puisque, il y a soixante ans, à l'écoute de ce procès lugubre, je suis arrivé au même constat d'absurdité. Mais contrairement à Fejtő, certes, plus libre que moi, je n'osai communiquer mon trouble né de ce constat à qui que ce soit).⁵

La contradiction entre les accusations proférés et le style des aveux fut, en effet, flagrante, et amplement suffisante pour persuader Ferenc Fejtő de l'imposture du procès et de l'innocence de son ami par rapport aux crimes de trahison dont on le chargeait. Le procès de Budapest apparut pour lui comme « une affaire Dreyfus internationale » (tel fut le titre de son article donné à la revue *Esprit*). Il est allé publier les preuves de l'innocence de son ami dans cette célèbre revue, dirigée alors par le philosophe catholique Emmanuel Mounier, et tenue pour un lieu de réflexion susceptible de toucher sinon les communistes endoctrinés, du moins une partie de leurs alliés. Son article est paru en novembre 1949 alors que Rajk et ses compagnons d'infortune étaient exécutés mais le prestige de Staline dans la gauche française n'en fut qu'à peine entamé. L'invraisemblable crédulité de son milieu se dressait devant Fejtő comme un objet à combattre. Toutefois, quand on relit soixante ans plus tard son long plaidoyer – de plus de 60 pages! – celui-ci se présente moins comme un acte militant que comme la conclusion d'une enquête scrupuleuse.⁶ Quant à la revue *Esprit*, qui jusque-là avait fait preuve d'une certaine indulgence à l'égard des communistes, elle a adopté, suite à la publication du *J'Accuse!* de François, une attitude « plus réaliste » (ainsi que l'a noté, dressant l'histoire de la revue, Michel Winock).⁷

Inutile de dire que ce prolongement parisien du procès Rajk fut passé complètement sous silence par la Hongrie communiste. Le plaidoyer de Fejtő ne sera découvert par les révoltés intellectuels de Budapest qu'à la veille de l'éruption d'octobre 1956. Mais pour son auteur cette prise de position, comme je l'ai déjà indiqué, marque le début de la *dissidence*, et cela, dans le deux sens du terme : rupture avec le gouvernement hongrois et recours au statut de réfugié politique en France. Il va se trouver en bonne compagnie puisque d'autres diplomates et personnages illustres (comme Zoltán Szabó ou Gyula Schöplín, sans parler de Michel Károlyi lui-même) ont pris la même décision au même moment.

Pendant les décennies qui se suivent François Fejtő va rester un observateur attentif des processus politiques qui se jouent en Europe centrale, voire plus à l'Est, et c'est avec la même lucidité qu'il rendra compte à l'A.F.P. comme dans la presse des hauts et des bas des régimes staliniens, puis post-staliniens. Son *Histoire des Démocraties Populaires* n'est pas l'unique produit savant de cette activité : il va publier un livre entier sur *Le Coup de Prague* de 1948, un autre – très prophétique – sur les prodromes d'un conflit profond entre L'U.R.S.S. et la Chine de Mao, un recueil de documents sur *L'Antisémitisme dans les pays communistes*, et j'en passe. Il y a dans cette production un livre que je tiens particulièrement en haute estime en

⁴ Texte publié par la revue *Esprit*, novembre 1949. Le passage cité se trouve en page 691.

⁵ A l'exception d'un frère aîné qui m'a toutefois prié de rester tranquille.

⁶ Ainsi que le remarque Jacqueline Cherruault-Serper dans *Où va le temps qui passe* (livre écrit en commun avec François Fejtő). 147

⁷ *Ibid.*, 149.

regrettant qu'il soit peu cité : c'est *L'Héritage de Lénine*, une brillante analyse comparée des communismes « nationalisés » par certains régimes asiatiques ou européens, comme celui de Tito ou de Ho Chi Minh. C'est l'un des rares ouvrages de Fejtő qui n'aient pas été traduits en hongrois, pourtant il y rend compte de certaines transformations de la doctrine léniniste qui préfigurent le postcommunisme. S'adressant au grand public, il a publié aussi deux ou trois récits sur la révolution hongroise de 1956 : j'y fais tout juste allusion, n'estimant pas qu'ils fassent partie du meilleur que leur auteur a légué à la postérité.⁸

Les ouvrages cités ne constituent que la partie la plus visible, peut-être aussi la plus durable, de la production de François. Mais son œuvre comprend aussi de nombreux essais littéraires et théoriques publiés dans la Hongrie des années 30, et dont une partie seulement a été retenue pour les recueils édités récemment. Il ne faut pas oublier non plus les centaines, ou peut-être les milliers d'articles que, depuis les années quarante et jusqu'à son dernier souffle, Fejtő a écrits et placés dans des journaux français, italiens et autres en tant que chroniqueur, analyste, essayiste et polémiste. Dans ses dernières années il a même recommencé à écrire en hongrois pour envoyer ses réflexions à des journaux de Budapest ou de Kolozsvár... Mais il y a aussi une partie cachée de l'iceberg Fejtő : les milliers de commentaires qu'il avait confectionnés pour l'Agence France Presse, son employeur pendant trois décennies. Dans un autre registre, il faudrait faire état de ses préfaces, dont la collection complète remplirait sans doute plusieurs volumes épais. Et pour clore ce survol, citons quelques unes des revues célèbres auxquelles il a collaboré à Paris : *Preuves*, *Esprit*, *Arguments*, *Réforme*, *Contrepoint*, *Commentaire* (cette liste est loin d'être complète). Détail intéressant : il n'a presque pas publié dans *Les Temps Modernes* de Sartre, sauf à la fin de l'année 1956, pour y diriger un numéro spécial consacré aux écrivains hongrois révoltés.

Ce serait pourtant une erreur de le cantonner dans son rôle d'observateur. J'ai déjà évoqué sa biographie de Heine parue en 1946. Un autre ouvrage biographique suivra celle-là à quelques années de distance : le portrait de Joseph II, monarque éclairé et réformateur ambitieux que son isolement a cependant voué à l'échec. Ce sont la personnalité atypique et l'aventure politique malheureuse de ce Habsbourg qui avaient éveillé la curiosité de Fejtő dès la fin des années 30 alors qu'il habitait encore Budapest. Il s'intéressait à ce personnage controversé non pour des raisons d'actualité – ce serait peut-être le cas s'il prenait la plume aujourd'hui – mais parce qu'il a été frappé par le contraste de l'échec politique de Joseph devant l'hostilité de la noblesse hongroise de son époque, et l'excellente image qu'il devait laisser auprès des plus grands de la littérature hongroise des deux générations suivantes.⁹ Sa réponse est consignée dans ce livre dense qui a connu deux éditions en France et une publication tardive en Hongrie. J'ouvre ici une parenthèse pour signaler que la bibliographie de François dans son pays natal est bizarre : elle s'arrête en 1937 avec quelques monographies sur des figures de proue du socialisme

⁸ *La Tragédie hongroise*, publié par Fejtő quelques semaines seulement après l'écrasement de l'insurrection hongroise de 1956, s'étend longuement au procès Rajk et n'est pas loin de présenter celle-là comme la réplique du peuple hongrois à celui-ci.

⁹ Cf. ses *Mémoires de Budapest à Paris*, 566 de l'édition hongroise. Je note que cette édition, parue en 2007, est augmentée d'un complément intéressant issu de conversations récentes avec l'auteur.

européen, pour ne reprendre que dix ans plus tard, avec son Heine (en hongrois) ainsi qu'une grande anthologie sur l'année 1848 en Europe (intitulé *Le Printemps des Peuples*, préparé pour le centenaire de cet événement et paru aussi en français). A partir de là, l'œuvre de François et son nom même vont disparaître de la vie intellectuelle hongroise pour près de quarante ans pour ne réémerger qu'avec les changements introduits par la chute du communisme. Fejtő, qui s'était promis de ne pas mettre les pieds sur le sol hongrois tant que durait l'occupation soviétique, a néanmoins décidé de s'y rendre le 16 juin 1989 afin d'assister aux obsèques solennelles d'Imre Nagy et de ses compagnons pour la réhabilitation desquels il avait déployé tant d'énergie.¹⁰

Depuis 1990 jusqu'à aujourd'hui, la publication de ses œuvres en Hongrie avance au rythme de un à deux titres par an. Des 25 titres parus ces vingt dernières années la plupart fut traduite du français – ce qui est naturel – mais on trouve aussi parmi eux des rééditions de travaux datant des années 30. Quelques œuvres de la dernière période de notre auteur ont pu être publiés en hongrois presque simultanément avec l'original français. Tel est notamment le cas de son dernier grand essai philosophique intitulé *Dieu, l'homme et son diable*, une méditation sur le Mal dans l'histoire et sur les incompréhensions entre le judaïsme et le christianisme, thèmes qui avaient hanté son esprit depuis un âge avancé jusqu'à sa mort.

Permettez-moi de m'arrêter un peu sur cette préoccupation théologico-philosophique. Je la trouve intimement liée avec ce que nous pouvons considérer comme la quête de Ferenc Fejtő de sa propre identité. Lui qui avait un père libre penseur et une mère croyante a été tout au long de sa vie tirillé par son amour pour la philosophie de la Raison et, d'autre part, l'attrance exercée sur lui par les religions, notamment le judaïsme et le christianisme. Dans son esprit, la sagesse – la vraie – ne pouvait provenir que de la synthèse des révélations successives données à l'esprit humain par les grandes religions universelles modulées et affinées par la réflexion philosophique. Il estimait que, dans ce processus jamais achevé, un rôle exceptionnel revenait à la pensée juive dont les plus grands, selon lui, avaient pour nom : Moïse, Jésus Christ, Maïmonide, Spinoza ainsi que – oui ! – Karl Marx et Sigmund Freud, une liste bien étonnante, et à laquelle François a encore rajouté le nom d'un autre grand révolutionnaire de la pensée, celui de Socrate. Le rôle de la pensée juive dans les progrès de l'Esprit universel fut le sujet de son premier grand essai philosophique portant le titre un tantinet ironique de *Dieu et son Juif*, et qu'il a publié en 1960, c'est-à-dire au mi-chemin de sa vie. Son dernier livre évoqué plus haut reprendra trente-six ans plus tard la même méditation en y mettant toutefois quelques nuances venant avec l'âge. Comme le Cardinal Lustiger – encore un ami de notre grand compatriote exilé¹¹ – lui aussi était arrivé à la conclusion qu'entre

¹⁰ En 1957, Fejtő avait édité et préfacé un recueil des écrits politiques de Nagy en l'intitulant *Un Communisme qui n'oublie pas l'homme*. L'année suivante, il a publié plusieurs textes dénonçant les mensonges et l'horreur du procès secret de juin 1958 à l'issue duquel Nagy et trois de ses compagnons furent exécutés.

¹¹ Dans les années 80 François avait demandé au Cardinal Lustiger de bien vouloir assurer le service religieux à ses funérailles en y récitant aussi le kaddish, ce à quoi le Cardinal, d'après Fejtő, était prêt. Mais cette promesse n'a pu être réalisée parce que Lustiger a décédé avant Fejtő.

judaïsme et christianisme il y avait continuité plutôt que rupture. Faut-il être juif converti pour le penser ? Je n'en sais rien.

Excusez-moi cette digression qui m'a paru nécessaire pour le portrait intellectuel que je me suis proposé de tracer de mon ami François, et dont je vais entamer la dernière partie traitant du citoyen-penseur. Je suis d'ailleurs pleinement conscient des lacunes de mon exposé puisque, centré sur ses activités de journaliste et de chroniqueur, j'ai presque tu son rôle dans la mouvance antitotalitaire en France et en Italie, que bien de ses articles illustrent pourtant avec éclat. Je suis resté débiteur de la mise en perspective de plusieurs de ses travaux d'historien et n'ai même pas évoqué ses activités de professeur. Il est vrai que l'Université française l'a reconnu assez tardivement, en lui accordant le doctorat à l'âge de 65 ans alors qu'il était tout juste prêt à la retraite. Ses cours à l'Institut d'Études Politiques de Paris ont pourtant laissé des traces dans toute une génération de futurs diplomates français, et sa soutenance de doctorat à l'Université de Nanterre fut un événement de la vie intellectuelle parisienne. C'est là que Fejtő, se référant à ses travaux publiés, a expliqué son *Itinéraire d'historien*, une remarquable autobiographie intellectuelle dont le texte mériterait d'être republié.¹² J'ai enfin passé sous silence deux de ses livres qui lui étaient particulièrement chers : son *Requiem pour un Empire défunt* (1988) et son *Histoire millénaire d'un couple singulier* (1997) une histoire des Juifs en Hongrie mettant en relief leur rôle dans la création d'un monde moderne. Mais compte tenu du temps qui m'est imparti, il m'est impossible de combler toutes ces lacunes.

Le citoyen penseur que je me propose d'évoquer *in fine* est celui qui, frappé par les malheurs du vingtième siècle, en a tiré la conclusion que rien n'est plus urgent que de chercher les voies de la réconciliation. Celles entre les nations mais aussi celles qui permettent de dépasser les clivages idéologiques. Il est significatif que, partisan dans sa jeunesse d'un socialisme révolutionnaire, François en est venu dans ses dernières années à faire sienne l'autodéfinition politique de son contemporain et ami, le grand philosophe polonais Leszek Kolakowski qui se disait être simultanément conservateur, libéral et socialiste. Comme Kolakowski, lui aussi a tenu à expliquer pourquoi cette autodéfinition n'était pas une boutade mais une nécessité logique et historique.¹³ Cela se trouve dans un livre autobiographique issu d'une série d'interviews approfondis.

Pour finir qu'il me soit permis de citer un passage du même livre où Fejtő expose la bonne manière d'être démocrate de nos jours. Enregistrés il y a près de vingt ans, ces propos font preuve d'un grand réalisme, voire d'une certaine prescience. Je cite :

¹² Ce texte fut publié dans la revue *Commentaire* (n° 13-14, 1974) puis, en traduction hongroise dans *Magyar Füzetek* (n° 14-15 de 1984), une revue parisienne où la pensée de l'exil se confrontait avec celle de la dissidence est-européenne, et qui avait compté Fejtő parmi les membres de son comité directeur.

¹³ Voir à ce sujet les pages 195 à 199 du livre *Où va le temps qui passe* (1991) écrit en collaboration avec Jacqueline Cherruault-Serper.

Une démocratie qui ne sait pas assurer la cohésion sociale et la sécurité des citoyens /.../ conduit au despotisme. Je suis pour le suffrage universel, mais la volonté du peuple est aussi peu infaillible qu'était celle des rois. Il faut à la souveraineté du peuple des contrepoids, des institutions comme les Conseils constitutionnels. La démocratie n'est pas exportable. Notre démocratie occidentale est le résultat de siècles de réflexion, de luttes, d'expérimentation. Les pays communistes ont fait l'expérience, après 1989, qu'il ne suffit pas de promulguer des lois pour passer du totalitarisme à la démocratie. Il faut une réforme des mentalités et le développement des forces sociales porteuses de démocratie.¹⁴

Espérons que cette réforme des mentalités et ces forces sociales porteuses de démocratie arriveront un jour au pays natal de Ferenc Fejtő.

¹⁴ *Ibid.*, 199.

Fejtő Ferenc és a magyar nemzeti kultúra

Méltatlan lenne az alkalomhoz, valamint alapvetően irodalom- és művelődéstörténeti hivatásomhoz, ha – jöllehet Fejtő első monográfiája és ahogy ő tisztelt meg ezzel a minősítéssel, „rehabilitátora” lennék – személyes dolgokkal, kapcsolatunk anekdotisztikus történeteivel hozakodnék elő ezen a konferencián. Pedig lenne miről beszélnem, például arról a *paradoxon*ról, hogy az 1970-es évek második felében – az előttem szóló Lendvai Pállal szemben – én nem a Kádár-hatalom éles ellenzőjeként, hanem az akkori szocialista rendszer (reformokért szurkoló-dolgozó, de őszinte) itthoni híveként, fiatal irodalomtörténészként leltem rá Fejtő munkásságára, szövegeire. József Attila-interpretációinak kritikátörténeti értékelésétől elindulva kezdtem bele Fejtő egész 30-as évekbeli literátori művejének filológiai és irodalomtörténeti föltárásába, elemzésébe, miközben hamarosan az állampárt kulturális apparátusa lett a munkahelyem. Másutt, máskor talán (ha valakit is érdekel) elmondható, értelmezhető, talán fel is oldható lenne ez a kettősség, de most nem erről szeretnék értekezni.

Amit témámul választottam, nemcsak Fejtő felől, hanem általában is roppant időszerű hazánkban: a *nemzeti narratíva* és az aktuális *nemzeti diskurzus* kulturális oldala. A globalizáció, az európaiság kihívásai egy kisállam számára, a magyar nemzeti lét és identitás újszerűségei, illetve ellentmondásai a poszt szocializmusban folyamatosan megkövetelik a *nemzeti kérdés és a magyar kultúra értékrendjének újraértelmezését*, a magyarság és a világ viszonyának, a nemzeti művelődés jövőjének XXI. század eleji átgondolását. Persze csak racionálisan, a napi politikai indulatoktól és hisztériáktól mentesen van ennek értelme – annál is inkább, mivel sajnos egyre harsányabbak és népszerűbbek az ezekre a kihívásokra adott öskonzervatív, szélsőségesen radikális, gyakran nacionalista, esetenként rasszista válaszok. És hónapról hónapra növekednek a bennük testet öltő szociálpszichológiai kockázatok. Fejtő munkássága mind e kérdések friss fölvetése és megválaszolási kísérlete, mind pedig a nemzeti tematizációk közötti polémiák tekintetében élő hagyomány; nem szoborra merevithető, nem kanonizálható, de termékeny, innovatív és progresszív tradíció.

Fejtő sokoldalú és intenzív *irodalomkritikai*, illetve *esztéta-munkássága*, a magyar nemzeti kultúrával foglalkozó tevékenysége – a téma szűkebb értelmében – csupán 8-10 évet tartott (ti. az 1930-as években), de most nem ezzel szeretnék hosszasan foglalkozni, közel Készült a 2009. április 17-18-án Fehérvár–Csurgón rendezett Fejtő Ferenc-kollokvium előadása nyomán.

három évtizede könyvet szenteltem neki.¹ 1945 után a történetírás, a politikai közírás és a bölcséleti esszé lett a fő műfaja, de *kulturális szenvedélye, mély irodalmi, zenei, művelődési világképe* és műveltsége ezt a profilját is nagymértékben determinálta, átszötte. Szellemileg hazatérvén, főleg utolsó évtizedében, különösen pedig a József Attila-centenárium kapcsán azután újra mozgósította fiatalkori irodalmár hivatását; régi-új írásaiban, vitacikkeiben, nyilatkozataiban tematikailag is újjáéledt *erős affinitása a nemzeti irodalom és a nemzeti kultúra kérdései iránt*. Mindezt annál inkább hangsúlyozni kell, mivel egész életében végigkísérte őt a „hazafiatlanság”, a „nemzeti érzéketlenség”, a „magyarság sorsával szembeni közömbösség”, „emigrációs idegenség”, „kozmpolita liberalizmus” vádja. A legélesebben a politikai jobboldal felől 1938-1940 és 2005-2006 körül, de a sztálinizmus, illetve az államszocializmus egyes képviselőinek ellene irányuló támadásai is gyakran használták ezeket a szitokszavakat.

Ellenfényben: megvádoltan, kirekesztve

Mik voltak s maradtak Fejtő nemzeti „illetéktelenségének, „nemzetietlenségének”, azaz a „hiteles” magyar kultúrából való kirekesztésének az „érvei”? A teljesség igénye nélkül és a pontos idézés, adatolás, bizonyítás mellőzésével elég csak néhányat föl idézni. Ürügy volt etnikailag sokszínű családfája és rokonsága; zsidó származása és számos munkájának kritikusan elkötelezett „zsidó tematikája”; a magyar mellett horvát, német, olasz kapcsolati hálója, amit örömmel és büszkeséggel emlegetett már első, 1936-os könyvében, az *Érzelmes utazásban*. „A Monarchia patriótájának” hirdette magát, sőt a mainstream hazai történetírással szemben károsnak tartotta az Osztrák-Magyar Monarchia fölbomlását.² Persze ez a könyve tévedhetett nem egy tételében, de ez aligha teszi jogossá „kurucos” kiátkozását, amivel szemben legutóbb Márton László méltatta találóan és szépen Fejtő vegyes, illetve többes identitását.³ Tény, hogy véglegessé vált emigrációja után, 1947-1948-tól a francia, az olasz és általában a nemzetközi újságírás, illetve történetírás lett a napi közege, életformája, itt formálódott beszédmódja, s látszólag eltávolodott a magyar kultúrától. Hosszan idézhetnénk az elmúlt fél évszázadból Fejtő európai és egyetemes hitvallásait, akár még provokatívnak tűnő polemikus frappírozásait is – például az *Érzelmes utazás* legújabb, még életében megjelent kiadásának előszavából, amely szerint „azóta magyar hazafiból militáns európai patriótává, azaz majdnem a Csokonai által megénekelte világpolgárrá változtam”.⁴ Ám sem ez a mondata, sem más tétélei nem mondanak ellent nemzeti kötődésének és patriota szenvedélyének.

A „nemzetietlenség” Fejtőre aggatott bűnlajstromában hangsúlyosan szerepel, hogy a 30-as években sokat vitatkozott a népi írócsoport egyik-másik alkotójának (pl. Féja Géza, Németh László, Veres Péter s az előd, Szabó Dezső)

¹ Agárdi Péter: Értékrend és kritika. Fejtő Ferenc irodalomszemlélete a 30-as években. Bp., Gondolat, 1982.

² Fejtő Ferenc: Rekvium egy hajdanvolt birodalomért. Ausztria–Magyarország szétrombolása. Bp., Minerva-Atlantisz Medvetánc, 1990.

³ Márton László: Az identitás mezsgyéjén. Egyenlítő 2008. 10. sz. 2-6.

⁴ Fejtő Ferenc: *Érzelmes utazás*. Bp., Kossuth, 2008¹.

egyres ideológiai tételeivel, olykor egyenesen a fajelméletet idéző nézeteivel. Illyés Gyulával is voltak konfliktusai. Mindig is nagyra értékelte azonban szépirodalmi és szociográfiai műveiket, valóságfeltáró bártorságukat, s e tekintetben szolidáris is volt velük, amikor sajtótámadás érte vagy bíróság elé idézték őket. A *Petőfit* és *A puszták népét* méltatva ugyanakkor azt is hangsúlyozza, hogy „Illyés Gyula a népet nem a ma divatos parasztrómantikus szemszögből tekinti”.⁵ Bár esztétikai jellegű kritikái megjegyzésektől is kísérve, magasra értékeli Tamási Áron *Abel*-trilógiáját, különösen a főhős alakbrázolását, illetve magát a szerzőt, „aki a mai erdélyi s hazai írók közül a legjobb úton van a gyökeres magyarság és szociális emberség szintézisé felé”.⁶ Nem volt hajlandó azonban elfogadni Fejtő, hogy csak a magukat népi íróknak nevezők lehetnek a nemzeti sorskérdések illetékesei. Megengedem, esetenként Fejtőék is tévedtek, de nem igaz, hogy ő s a többi urbánus, illetve a baloldali-liberális szemléletűek közömbösek lettek volna a földkérdéssel, „a három millió koldus” tragikus helyzetével, általában a paraszti kiszolgáltatottsággal s tágabban az ún. nemzeti sorskérdésekkel szemben. 1938-ban éppen azért kezdeményeztek ellene ügyészségi eljárást, mert *makói parasztokkal* találkozva ezt írta róluk: a találkozás megerősítette „hitemet a magyar parasztság polgárosodó képességében: mert ezek a hagymás gazdák a maguk sajátos módján felelősséget érző polgárok már (a szó nemesebb értelmében), önnön fejükkel ítélkező, szabadságra és műveltségre jussot formáló tagjai a társadalomnak.”⁷ Számos írásában, nyilatkozatában érvel a radikális földreform mint alapvető nemzeti teendő mellett.

Hogy milyen durva rágalom volt Fejtő egykori szellemi otthonának, a József Attila által is jegyzett *Szép Szónak* a nemzetietlenné minősítése a népi-urbánus vita meg-megújuló áramában, arra aligha van szebb ellenbizonyíték, mint a folyóirat körül tömörülő írócsoport – csehszlovákiai előadókörútjuk alkalmából közreadott – ars poeticája. Fejtő így írt: »folyóiratunk megalapítására az a közös kívánság ösztönzött, hogy a humanizmus, a reform, a liberalizmus és szocializmus eszméinek visszaadjuk régi ragyogásukat s tisztaságukat, megfontoljuk egy szintézis lehetőségeit, éles harcot folytassunk az ifjabb s idősebb nemzedék opportunizmusa és defetizmusa ellen, s kritikával illessük az elharapózó fogalomzavar terjesztőit. Hogy pozitív programunkat is vázoljam néhány mondatban, kívánjuk országunk központi kérdésének, a földkérdésnek alapos és megfontolt megoldását, a városi dolgozó munkásság és kispolgárság érdekeinek és jogainak tiszteletben tartását. A földreformmal egy időben szeretnők kül- és belpolitikánk demokratikus reformját, a szomszéd népekkel való együttműködés megteremtését, társadalompolitikánk korszerű átalakítását, nem elszármított, de nem is késlekedő haladást a szocializmus irányába, a monopóliumok megtörését. Egy mondatban: *szabad, bátor, nemzeti társadalmunkban gyökerező, de európai szellemű és színvonalú társadalmat akarunk egy szabad, jól berendezett, művelődésre, haladásra képes és büszke országban*. Integer magyar demokráciát akarunk, s erőnk szerint küzdünk érte”.⁸ Ez a program egyáltalán nem állt távol a népi írók legjobbainak társadalompolitikai és

⁵ Fejtő Ferenc: Illyés Gyula : *Petőfi*. Szép Szó 1937. IV. kötet 1. rész. 86-88.

⁶ Fejtő Ferenc: *Abel* Amerikában. Szocializmus 1935. 6. sz., 283-284.

⁷ Fejtő Ferenc: *Makói beszélgetés*. Népszava 1938. febr. 13. 11-12.

⁸ Fejtő Ferenc: A háború utáni magyar irodalom. [Előadás Prágában.] Szép Szó 1937. V., 289-299

nemzetstratégiai elképzeléseitől, közük értve Németh László minőségyszocializmusát is; az 1937–1938-as *Márciusi Front* felhívásával, követeléssel, platformjával is rokon volt. Fejtők azonban nem voltak hajlandók fölülni semmilyen etnicista, sőt faji demagógiának, antidemokratikus szcenáriónak még Trianon revíziójának reményében vagy éppen németellenes megközelítéssel sem.

Mindezek nyomán különösen visszataszító, hogy az éppen a *Népszavából* idézett kiállása miatti fenyegetettség okán Párizsba menekülő Fejtő és a *Szép Szó* ellen a népiek jobbra csúszó hangadói eszevesztett, mind nyilvánvalóbban antiszemita uszításba kezdtek. 70 év után sem lehet szabad elfelejteni ezt a Féja Géza hangját: »Az utóbbi hónapokban egyrészt egy Budapesten megjelenő folyóiratban, másrészt jelentéktelen külföldi folyóiratokban durva és hazugságoktól hemzsegő támadások jelentek meg a magyar nép arcvonalaíróiról. A támadások szerzője Fejtő-Fischl Ferenc, aki jelenleg Párizsban él, azonban továbbra is a *Szép Szó* szerkesztője és a *Népszava* munkatársa. [...] F. az elsőfokú büntetés után azonnal Párizsba szökött, ott él azóta is, tehát tanúságot tesz egyrészt gyávaságáról, másrészt arról, hogy semmi sem fűzi ehhez a földhöz. [...] Aki gyáva s megfut, húzódjék meg, de ne öltögesse a nyelvét visszafelé, s ha mégis megteszi, ne magyar pengők szolgáltassanak létalapot számára. A Fejtő-Fischl-típusnak mielőbb pusztulnia kell a magyar életről, s minden becsületes magyar szellemnek meg kell tagadnia a közösséget vele». ⁹ A glossza utóéletét, értelmezéseit s egyáltalán az *emigrációbeli hazafiság* problematikáját nincs itt módom elemezni. Arra azonban utalnom kell, hogy ez az előítélet, Fejtő nemzeti illetékességének megkérdőjelezése olyan mélyen élt s lappangott évtizedeken át a magyar szellemi-politikai élet jobboldali, rasszista szárnyának világképében, hogy a *65-70 év múltán* újra felszínre tört.

A 2005-ös József Attila-centenárium nyelvpolitikai erőterében, a költő körüli vitákhoz is kapcsolódva ¹⁰ Fejtő több időszerű hazai eszmecserehez is hozzászólt. Magyaroként, felelős írástudóként és nemzetközileg ismert publicistaként egyaránt illetékesen hallatta hangját. Elsősorban az háborította őt föl, hogy a Fidesz vezette jobboldal (s főleg a szélsőjobb felé nyitott egyes hívei, értelmiségi holdudvara) mint annyiszor, politikai kampányába ezúttal is bedobta a *baloldal nemzetietlenségével* kapcsolatos rágalmatokat. Volt ennek előjele már 1997-ben: felhangzott s azóta is terjedt a baloldal „idegenszerűségének” a vádja. Friss hivatkozásként az MSZP-nek és az SZDSZ-nek a 2004. december 5-i kettős állampolgársági népszavazás ügyében megfogalmazott álláspontjára reagált ezzel a magát (már eleve kirekesztően) „nemzeti oldalként” megnevező politikai erőcsoport.

⁹ [Cím nélküli glossza:] Kelet Népe 1938. 12. sz. 463. p. Vö.: Gáspár Zoltán-Ignó Pál-Remenyik Zsigmond: Följelentés. Szép Szó 1938. VIII. Kötet. 247-252.

¹⁰ Ezek földolgozását lásd részletesebben más tanulmányaimban: Bulvártémák és politikai elbeszélések. Metszet a József Attila-centenárium nyilvánosság-szerkezetéből. Mózgó Világ 2006. 11. sz. 84-98; Fejtő Ferenc és a József Attila-centenárium. [2006] In: Agárdi Péter: Fejtő Ferenc testamentuma. Bp.: Kossuth. 2009. 51-95; József Attila a Tisztelt Házban. Mutatvány a költő centenáriumának politikai közbeszédéből (2004-2006). Mózgó Világ 2008. 10. sz. 58-67; Mutatvány a legújabb kori József Attila-kultuszokból Jelenczki István „Észmélet után” c. filmje. Egyenlítő 2008. 11. sz. 40-46; József Attila a mindennapok köznyelvében. Tekintet 2008. 4. sz. 35-52.

A 2005. március 15-e és az április 11-i József Attila-centenárium közötti napokban Fejtő rövid jegyzetben elemzi a nemzetközi és a *magyar szociáldemokrata hagyományt*; József Attila értékeszményét is megidézi az eleven tradíció példájaként.¹¹ Azután, a centenáriumi ünnepeket követően visszatérően Magyarországról, már Párizsban készült egy egész oldalas Fejtő-nagyinterjú, amelyben a beszélgetés az Európai Unió dilemmáitól és értékeitől a modern szociáldemokrácia értelmezésén át a mai magyar politikai paletta minőségéig ível. Nagy nyomatékkal utal arra: „megint olyan helyzetbe kerültem, hogy pontosan azokért az ügyekért és gondolatokért kell csatáznom, amelyekért a harmincas években a *Szép Szó* hasábjain kiálltunk. [...] Pontosán az európaiság, a humanizmus, az igazi hazafiság ügyében. Az említett eszmék némiképp ma is a háttérbe vannak szorítva Magyarországon. Igaz, a helyzet azért sokkal jobb, mint a harmincas években volt; a szocialista eszme feltétlenül erősebb, mint a *Szép Szó* idejében volt, csakúgy, mint az ordas gondolatok és gyakorlat elleni küzdelem.”¹² Ezután Orbán Viktor kétarcúságát, a szélsőjobb felé való nyitottság komoly kockázatait elemzi, s azt a veszélyt, hogy a Fidesz győzelme esetén a trianoni sérelmeket meglovagoló politikával hazánk eljátszaná az európai felzárkózás esélyeit. Az igazi „bomba”, ami Fejtő további vitázó indulatát kiprovokálta, ugyanezen a napon, 2005. július 23-án az erdélyi Tusnádfürdön robbant: „a Fidesz elnöke beszédében azzal vádolta a baloldalt, hogy amikor erre időnként lehetőséget kapott, akkor rárontott a saját nemzetére”. Ennek hírére Fejtő már a fentiekben idézett nagyinterjú megjelenésének estéjén írni kezdte a vitacikkét, amely azután *Történelmi lecke Orbán Viktor*nak címmel a következő számban meg is jelent.

Szemben az Orbánt még megengedőbben bíráló interjúval (s még inkább az egy-másfél évtizeddel korábbi Orbán Viktor iránti lelkesedéssel, rokonszenvvel), Fejtő itt már élesen támadja őt a baloldal nemzetietlenné nyilvánítása miatt, s széles ívű történelmi tablónak mutatja ki az ellenkezőjét, anélkül, hogy tévedésmentessé hazudná a szocialistáknak az elmúlt évszázad során a nemzeti narratíváit és diskurzusait. A hamisításokat Fejtő a hatalmat mindenáron visszaszerezni akaró politikus mohóságával s nem történelmi tudatlanságával magyarázza: „nem akarom hinni, hogy mindezt nem tudná. [...] hogy ne ismerné azt a József Attilát, aki mindhalálig vállalta az” ordas „eszmei terjesztése ellen a szociáldemokrata jelzöt. Vajon őt is biztatta volna a megtérésre, a jobboldaliságra, mint egyedül üdvözítő népi-nemzeti igazságra? [...] Sértésnek veszem, hogy Orbán azt hiszi, neki kell biztatnia a magyar baloldalt arra, hogy legyen ‘nemzeti’”.¹³ A cikk nyomán a *Népszabadság* hasábjain éles, de kulturált vita bontakozik ki közte és a konzervatív jobboldal mellett kiálló Schöpflin György között.

Egész más hangnemet ütött meg viszont a *lejárató-kirekesztő szellemiségű szélsőjobb agitprop*. A *Magyar Nemzet* aljas hazugságoktól, otromba hamisításoktól és rágalmaszásoktól hemzsegő írása önérdék-érvényesítő mítosznek deklarálja Fejtő és József Attila barátságát. Kétségbe vonja a publicista hazafiságát, a „kivülről

¹¹ Fejtő Ferenc: *Szociáldemokrata hagyomány*. *Népszabadság* 2005. március 18. 14.

¹² Az európai szocialis modell életképes. Kis Tibor interjúja Fejtő Ferencsel az unió valságáról, a blairizmusról, a magyar belpolitikáról és a József Attila-centenáriumról. *Népszabadság* 2005. július 23. 10.

¹³ Fejtő Ferenc: *Történelmi lecke Orbán Viktor*nak. *Népszabadság* 2005. július 25. 15

bíráló” illetékességét, elmarasztalja a magyarországi antiszemitizmus „túldimenzionálásért”, a vele való „riogatásért”. Az Orbánnal vitatkozó írást úgy értelmezi, hogy ezzel Fejtő „az egész magyar társadalomnak hadat üzent”. Nem zavartatva magát a tényektől, a cikkíró fölírja neki, hogy 1948 és 1955 között nem is írt magyar nyelven, s csak a forradalom előestéjén fordult az anyanyelv felé. De az egész cikk talán legriasztóbb bekezdése az, amelyikben a szerző lényegében azonosul Féja Géza – a fentiekben idézett – 1938-as antiszemita szellemű Fejtő-ellenes kirohanásával, azt ismételve, hogy gyáván megfutamodott hazájából.¹⁴ Fejtő ezek után most már valóban jogosan érezhette magát újra a 30-as évek Magyarországon; nem mondhatjuk, hogy pusztán az ördög falra festéseként vagy önbeteljesítő jóslatként mondta párizsi interjújában: „megint olyan helyzetbe kerültem, hogy pontosan azokért az ügyekért és gondolatokért kell csatáznom, amelyekért a harmincas években a *Szép Szó* hasábjain kiálltunk”. S persze önérzetesen reagál a *Magyar Nemzet* támadására – József Attila vonatkozásában is.¹⁵

A magyar irodalmi élet ma is erőteljes pozíciókkal rendelkező, önmagát népi-nemzetinek kinevező szárnya – ha nem is ilyen durván, gyakran pedig csak elhallgatásokkal, észre-nem-vétellel, de – a rendszerváltás, Fejtő szellemi hazatérése óta újra érezte (esetenként deklarálta) „nemzeti előjelű” fenntartását vele szemben. A halálakor írott nekrológokban, a rá való megemlékezésekben, illetve azok elmaradásában is jól tetten érhető ez – szégyenletesen. Magam ugyanakkor ennek ellenére sem vagyok hajlandó efelől, tehát sérelmi alapon megítélni ezt a termékeny és gazdag népi-írói vonulatot, különösen esztétikai értékű és demokratikus közírói teljesítményét. Ahogy Fejtő is ekként, „pozitívan” viszonyult hozzájuk.

Patriótaként : nemzeti érzékenységgel és innovatív szemlélettel¹

Egy kiemelkedő írástudó, egy literátor értékrendjének, *a nemzeti kultúrával kapcsolatos felfogásának dekonstrukciójára* természetesen aligha elegendő és alkalmas a fentiekben fölillantott ellenfény, a „védekező helyzetből” építkező *rekonstrukció*. Fejtő elsősorban nem is a támadásokra reagálva, hanem állító, kezdeményező módon dolgozta ki saját felfogását a magyar történelemről és kultúráról, egyáltalán a nemzeti kérdésről. Hét évtizedes írói munkásságának magyar nemzeti tematikái és diskurzusai vastag monográfiában dolgozhatók csak föl, ehelyütt csak néhány szempontot van módom jelezni.

Már gimnáziumi, egyetemi tanulmányai során Vörösmarty és Petőfi, majd Ady lelkesítette leginkább, miközben alaposan megismerte a német és a francia irodalmat is. Első tanulmányai között kitüntetett helyet foglalnak el a magyar felvilágosodással foglalkozók; a magyar és az európai 1848, „a népek tavasza” egész életében foglalkoztatta. Irodalomelméleti és kritikai munkáiban az egyik központi kérdés *a magyar irodalom európaiságáról és az ún. megkésettiségről* szóló narratíva,

¹⁴ Szentesi Zöldi László: Fejtő Ferenc hamis mítosza. *Magyar Nemzet* 2005. augusztus 17. 5.

¹⁵ Fejtő Ferenc: Öblös fennhéjázó hangok. *Népszava* 2005. augusztus 19. 7.

amellyel követte a *Nyugat* és a századelő második reformnemzedékének – lényegében 100 év után is helytálló, ha nem is teljesen vitathatatlan – felfogását. A Trianon után drámaian aktuálissá vált *kulturális nemzetfelfogás* jegyében figyel a határon túli magyar művelődés értékeire is s plasztikusan fogalmazza meg – idéztem – az új típusú hazafiság demokratikus tételeit. Éppen ebből a meggyőződéséből kiindulva építi társaival együtt a modern kelet-közép-európaiság hidjait (pl. a kolozsvári *Korunk*, Prága és a délvidéki Krleža felé), támogatva a kisebbségi magyarság kultúráját is. De hozzátéve: „A kisebbségi magyarságot harcában, amelyet a teljes emberi egyenjogúságért és kulturális szabadságáért folytat, nem támogathatja más, mint aki a maga háza táján is a szabadságért és szociális reformokért harcol. [...] Nemzeti érdek tehát nem lehet más, mint ami a nemzet érdeke, határon innen és túl”.¹⁶ Ha terjedelmileg keveset foglalkozott is e témákkal s Erdélybe csak élete végén jutott el, aligha vonható kétségbe: ez az élmény- és témakör is benne volt nemzetfelfogásában, értékszemplézetében.

Amikor történészként a *népi demokráciák történetével*, 1956-tal vagy az azóta zajló globalizációs trendekkel foglalkozik, a nemzeti függetlenséget – az európai értékrenddel összhangban – alapvető kritériumnak tekinti. S éppen ebből a humanista távlatból tudta már a 30-as években s újabban ismét korszerűen elemezni József Attila költészetének modern patriotizmusát, illetve a folyamatosan alakuló-változó szociáldemokrácia – persze korántsem ellentmondások nélküli – globalizáció- és nemzetfelfogását. Ő volt az, aki – jóval a Szekfü Gyula szerkesztette híres *Mi a magyar?* (1939) előtt – kezdeményezte a *Szép Szó* két nemzeti tematikus számának összeállítását s évtizedek múltán azok rekonstrukcióját és remake-jét.¹⁷ Alapos elemzésre lenne méltó a 2 + 2 kötet, benne Fejtő írásainak magyarságszemlélete, benne a nemzeti karakterről és karakterológiáról vallott konkrét, szociálpszichológiai és történeti álláspontja, de ehelyütt erre nincs mód. Mindazonáltal annyi leszögezhető, hogy a már a 30-as években s azóta is határozottan irracionális- és rasszizmusellenes Fejtő nem utasítja el valamiféle doktriner fölgyeskedéssel vagy kozmopolita sterilítással sem a kérdésfeltevést, sem a „magyar jelleg” fogalmának relevanciáját. „csak” reális és történelmi válaszokat keres rá – egy hiteles és ösztönző erejű nemzeti önismeret igényével. A saját esszéműfajában Fejtő rokon következtetésekre jut, mint a problémakört majd történetelméleti és politológiai megközelítésből boncolgató Bibó István – híres 1948-as tanulmányaiban, mindenekelőtt az *Eltorzult magyar alkat, zsákutcás magyar történelemben* és a *Zsidókérdés Magyarországon 1944 utánban*.

A magyarság történetileg kialakult és formálódó nemzeti karaktere pályakezdésétől foglalkoztatta Fejtőt, sok más írástudóval együtt, köztük tősgyökeres keresztényekkel, mint pl. Beöthy Zsolt, Ady Endre és Babits Mihály vagy asszimilált zsidó származásúakkal, mint pl. Ignotus, Jászi Oszkár és Szerb Antal. Ám elvetette a „tudományos” mítoszteremtést. Az utóbbi *Magyar*

¹⁶ Fejtő Ferenc: Levél a hazafiságról. Népszava 1937. október 31. 11.

¹⁷ Mai magyarok régi magyarokról. Szép Szó 1936. június. II. kötet 4-5. sz., [Reprint kiadás:] Bp., Cserépfalvi–Gondolat–Tevan. 1991²; Mi a magyar most? 1937. június. IV. kötet 14-15. sz., Újrakiadás Fejtő Ferenc utószavával: Bp., Cserépfalvi–Gondolat–Tevan. 1990²; Régi magyarokról mai magyarok. [Benne: Fejtő Ferenc Babitsról. Levél a Világosságnak.] Világosság 1996. 8-9. sz.; Régi magyarokról mai magyarok [II.] Világosság 1997. 9-10. sz.

irodalomtörténetét méltatva-vitatva így ír: „Nem azt hibáztatjuk, hogy [Szerb Antal] a „magyar eidoszt” a magyar jelleget keresi az irodalom történetében is, hanem azt, hogy a magyar jelleget többször és szükségtelenül személyes jelenségekhez kapcsolta. Szerintünk a magyar eidosz induktíve állapítható meg a magyar történelemből, vagy legalább is az intuitív megragadásnak át kell ölelnie az egészet. Az eidosz kifejezés nem a legsikerültebb, mert az állandóságot hangsúlyozza ki, holott a magyar jelleg a társadalom formáival együtt változik, és végeredményben nem más, mint az európai jelleg egyik változata. Miért mondja Szerb, hogy a „magyar faji alkat józanságával nem fér össze a metafizikai nyugtalanság” amikor Vajdában és Adyban megtalálja azt? [...] Miért idegen a „magyar” vértől a kapitalizmus talán a francia vértől nem idegen. [...] Azt, hogy mi a faj, tisztázatlan, csak az tisztázott – s nem tudományosan, hanem politikailag –, hogy ki nem tartozik a fajhoz, azaz ki ellen lehet bántatlanul kirobantani a felgyülemlett agresszív energiákat. Ismételjük : a magyar „eidosz., a magyar jelleg mindaz a jellemvonás együttes, amely mindmáig a magyar történelemben felmerült [...]”.¹⁸ S éppen ez a nyitott magyarság- és kultúrafelfogás magyarázza Fejtő 30-as évekbeli s későbbi – már említett – vitáit Feja Géza, Németh László, Veres Péter s mások torzult, olykor rasszista, kirekesztő nemzetszemléletével.

Szellemileg hazatérve, megélve a rendszerváltozás utáni Magyarország politikai, ideológiai és kulturális eseményeit és konfliktusait, a hazai diskurzusok résztvevőjeként újra fölveszi a *Szép Szó* különszámainak *magyarságtematikai fonalát* és választ keres a mai nemzeti önismeret dilemmáira. 2005. november elsején kelt kései, szinte testamentumszerű, keserű esszéjében, saját *történetírói* pályája mérlegét is megvonva, így ír: „Vajon a magyar emberek milliói ismerik-e a magyar történelem lényeges fordulópontjait? Megvallom, nem az a benyomásom, hogy ismernék. A távoli múltat talán valamelyest, egyoldalúan, ami pedig a közelmúltat illeti, végképp nem. [...] A magyar nép nem büszke, hanem sértődött, duzzogó, panaszkodó, aki a történelem nagy igazságtalanságai ártatlan áldozatának érzi magát.” A társadalom jelentős része „múltba néző – ami nem jelenti azt, hogy múltat értő is –, maradandóan konzervatív, képtelen megszabadulni a „régicicsőség” mítoszától, amelynek visszatérése egyre kísérti az „éji homályból” [Vörösmarty Mihály: *Zalán futása*], és ugyanakkor az átlagosnál erősebben manipulálható a nevetségesen demagóg ígéretek által.”¹⁹ A történész-író és az irodalmi esszéista fájdalmas rezignációja szól Fejtőből, amit sokak pedagógiai és nyilvános tapasztalata igazol, egyebek mellett e tanulmány írójának egyetemi oktatói „élményei” is. A hamis történelmi mítoszok, a „jótékony” és a bünbakképző historizáló legendák, az *okkult tanok riasztó terjedése* nemcsak s talán nem is elsősorban a tudatlansággal, a felszínes audiovizuális, digitális médiakultúra terjedésével függ össze, hanem a jobboldali társadalmi-politikai mozgalmak erőszakosan identitáskereső és -építő, tehát historizáló agresszivitásával. S velük

¹⁸ [Fejtő Ferenc] Fülöp Ernő: A magyar irodalomtörténet-írás kérdéseiről. Korunk 1934. 12. sz., 864-874.

¹⁹ Fejtő Ferenc: Régi és mai magyarok. In: Romsics Ignác–Szegedy-Maszák Mihály (szerk.): Mi a magyar? Bp., Habsburg Történelmi Intézet–Rubicon, 2005, 67-74. Meg kell jegyezni, hogy a szellemileg kitűnő gyűjtemény tele van adatszerű tévedésekkel, nincs „olvasószerkesztve”: pl. Fejtő írásában hibásak a *Szép Szó* különszámának adatai, helyesen: az említés sorrendjében 1937 és 1936; s a Valasz című folyóirat szerkesztőjeként kétszer is hibásan Bálint György szerepel Sárközi György helyett.

párhuzamosan: a baloldali-liberális törekvések önérzeti megroppanásával, identitásvesztésével.²⁰

Vannak ugyanakkor örömteli pillanatok is. Pécsi művelődéstörténeti kurzusaimon kb. 50 könyvet adok meg ajánlott olvasmányként, amelyekből félvényként kettőt-kettőt kell hallgatóimnak választani és a vizsgákon róluk referálni. Az 50 mű között évek óta szerepeltetem Fejtő – először franciául, 1997-ben megjelent – értékes kultúrhistoriáját a hazai zsidóságról.²¹ Mind többen választják, s nem csupán az ún. zsidókérdésről tájékozódnak belőle, hanem – ahogy maguk fogalmazzák – a magyar kultúrát ismerik s értik meg belőle az eddigénél sokkal jobban. A könyv valóban a *nemzeti művelődéstörténet* sajátos megközelítésű hosszsmetszete; a súlyos konfliktusokkal együtt is az egymásra hatás és a kölcsönösség modelljeként mutatja föl a két kultúra találkozását és szervesülését – legalább is az első világháborúig. Fejtő plasztikusan bizonyítja, hogy a modernizálódó zsidóság a felvilágosodásban és a reformkorban „a magyar nemzeti patriotizmus ébredésével teljes lendülettel a magyar kultúra felé vett irányt,„²² Igen sokszínűen mutatja be továbbá szerepüket a magyarság nyelvi-etnikai többségbe kerülésében 1900 körül, majd a modernizációs megújulásban, a nemzeti művelődés, tudomány és kultúra innovációjában.

A numerus clausus miatt „érintett”, a kikeresztelkedés ellenére zsidó gyökereit élete végéig vállaló és judaista vallásbőlesei érdeklődését tudományos szintre emelő, a holokausztban szinte teljes családját elvesztő, de mégsem a disszimiláció és a cionizmus (egyébként legitim és százezrek számára érthető) útját választó Fejtő *a többes identitás és a modern patriotizmus* válaszát adta az ún. zsidókérdésre és az újraerősödő antiszemitizmusra. A modern magyar kultúra zsidó oltásait és a magyarságnak a hazai zsidóságra gyakorolt hatását mutatja fel könyvében és cikkeiben, a dualista korszak liberális „asszimilációs egyezségének” narratívájától, tapasztalataitól és extrapolálhatóságának optimista jövőképtől ihletve. Az új évezred első évtizedének végén újraolvasva Fejtőnek ezeket az írásait, bizony jócskán van bennem aggodalom az „ügy” realitásait és kilátásait tekintve. Szcenáriója azonban feltétlenül rokonszenves: „Az asszimiláció mellett magukat végleg elkötelezett, ám a származásukhoz is hűséges magyar zsidók integrációját a magyar társadalomba akkor tekinthetjük visszafordíthatatlannak, amikor a magyar nép immár eltephetetlenül Európa része lesz. Egy olyan Európáé, amelyről remélnünk kell, hogy hű marad a zsidó–keresztény eszmekörhöz, az egyetemesség, a testvériség, a türelem, az emberi jogok és feladatok eszméihez, melyeket fennen magának tulajdonít, s melyeket mégis oly gyakran megcsúfol.”²³ Könyvét – amely a magyar nemzeti művelődéstörténet-írás kiemelkedő munkája – *példásképpen* „*kétfeltes*” *érveléssel* zárja: „A modern kori Európa története azt mutatja, hogy az antiszemitizmus elleni harc nem pusztán zsidó ügy. Ott és akkor volt hatékony – Magyarországon éppúgy, mint az Egyesült Államokban vagy Franciaországban –,

²⁰ Lásd erről: Vasárhelyi Mária: Csalóka emlékezet. A 20. század történelme a magyar közgondolkodásban. Pozsony, Kalligram, 2007; Vasárhelyi Mária: Történelmi jobbra át. Élet és Irodalom 2008. december 19. 13.

²¹ Fejtő Ferenc: Magyarság, zsidóság. Zeke Gyula közreműködésével. Bp., Historia Könyvtár, 2000.

²² *id.* Mű, 319

²³ *id.* m. 319.

ahol annak az országnak a nemzsidó szellemi elitje vezette, amelyben a zsidók gyökeret vertek. [...] A zsidó – a zsidó származású – egyének [pedig] akkor lesznek képesek szembeszállni az antiszemitizmussal, ha a demokratikus elittel összefogva és tudatosan vállalják a zsidó nép múltját, amelyből származnak, még abban az esetben is, ha nem érzik szükségét, hogy őseik vallását kövessék. Ha sajátjukévá teszik azt a hatalmas kulturális örökséget, melytől az asszimiláció és a racionalista modernizáció elhibázott koncepciója folytán már-már teljesen eltávolodtak. Az ebből származó hűség és morális felvérteztség tűnik számomra az egyetlen gyógyírnak a zsidó komplexus és neurozisz ellen, melyet sok magyar zsidónál, még a legkiválóbbak körében is fellelhettem, s amelynek eltűnését nem kis örömmre számos olyan zsidó értelmiséginél megállapíthattam, akik a magyar kultúrát és nyelvet végleges hazájuknak szeretnék tekinteni”.²⁴ Kell-e ennél a vallomásnál hitelesebb dokumentum Fejtő szenvedélyes – bár nem harsány – patriotizmusáról, a nemzeti kultúra melletti elkötelezettségéről, magyar identitásáról?

Ha Fejtő kultúrafelfogását, a nemzeti narratívával és kánonnal kapcsolatos nézetrendszerét el akarjuk helyezni a magyar eszme- és művelődéstörténetben, szituálása azon is múlik, miként elemezzük, szembesítjük és nevezzük meg a magyar XX. század *kulturálisnemzet-koncepcióit*. Ez a modellalkotás természetesen elválaszthatatlan a Trianon-szindrómára adott válaszok minőségétől, az európaiság, a globalizáció, de mindenekelőtt a demokrácia értelmezéseitől. Például attól, hogy a nemzeti integritás és identitás fogalmát etnikai kérdésre, illetve a külső instanciákhoz fűződő viszonyokra szűkítjük-e le, vagy pedig beleértjük a nemzeti társadalom belső integráltságának, szabadságának, esélyegyenlőségeinek problematikáját is. Számos új tudományos munka is foglalkozik e kérdésekkel, legutóbb például Gyurgyák János monumentális könyve (szintén szerepel az egyetemi hallgatóimnak megadott olvasmányjegyzékben) és friss tanulmányorozata.²⁵ Gyurgyák írásainak rokonszenvesen tépelődő hangvétele, tiszteletre méltó alaposága és számos meggyőző tetele mellett szerintem nem egy vitatható pontja is van. Nem csupán manifeszt pártpolitikai jövőképeről vélekedem másként, hanem például a (Fejtő által is képviselt) *baloldali-liberális nemzetfelfogás* ábrázolását is történetietlennek és igaztalannak tartom. Mindazonáltal olyan igényes, (önminősítően) konzervatív szemléletű monográfia és esszesorozat Gyurgyáké, amely igazi szellemi kihívás, amely a vele vitatkozókat is szakszerű opponenciára és korrekt diskurzusra kötelezi, s amellyel bizonyára maga Fejtő is örömmel szállt volna konstruktív vitába, szemben az ellene szélsőjobbról indított alpári, kirekesztő támadásokkal.

Ha magam tennék kísérletet arra, hogy elemezzem és tipologizáljam a magyar kulturális nemzetudatokat, a politikai ideológiáktól is motivált *nemzeti*

²⁴ i.m. 322.

²⁵ Gyurgyák János: Ezzé lett magyar hazátok. A magyar nemzeteszmé és nacionalizmus története. Bp., Osiris, 2007. Lásd hozzá Komoróczy Géza tanulmányértékű bírálatát az Élet és Irodalom 2007. december 14-i számában a 27. oldalon. Továbbá: Gyurgyák János: A magyar népi mozgalomról. Népszabadság 2008. november 8. Hétvége. 6-7; A magyar konzervatív hagyomány. Ugyanott 2009. február 7. 12-13; A magyar szabadelvűek hagyatéka. Ugyanott 2009. március 14. Hétvége 1. és 4; Minerva haglya. Esszé egy új magyar nemzetfogalomról. Ugyanott 2009. május 30. Melléklet.

narratívákat, diskurzusokat és értékkánonokat. némi leegyszerűsítéssel, de talán nem teljesen sematikusan *három félélt* különítenék el. Sok részértéke és innovativitása ellenére is alapvetően bezárkózó, romantikus, normatív, sérelmi alapú, szűkítő, esetenként pedig kirekesztő jellegű az a – persze sokszínű – vonulat, amely Beöthy Zsolttól Prohászka Ottokáron és Szekfü Gyulán át Németh Lászlóig és követőikig ível. Egy másik – kevésbé nevesíthető, de létező – modellre a nemzeti jelleg és jövő anakronisztikusságának, megkérdőjelezésének doktriner tétele, egy valóban „kozmpolita. internacionalista, globalizációs” előjelű technokrata és technicista modernizmus-felfogás jellemző, amely esetenként a sztálinizmus és a neoliberalizmus filozófiájából is táplálkozik; szolidabb vagy durvább kiadásban egyaránt. Képviselőit ugyanakkor a velük való vita ellenére sem szabad nemzetietlenként megbélyegezni. S végül elevenen hat, ha olykor defenzívába szorul is egy harmadik narratíva: a befogadó jellegű, nyitott, nem normatív, viszont annál innovatívabb (ám mégsem hagyomány- és kánonellenes) nemzet- és kultúrafelfogás. Ez a – persze szintén kritikusan szemlélhető – eszmetörténeti tradíció Kölcsey *Nemzeti hagyományokjából* kezdve Eötvösön, Adyn, Jászi Oszkár, Babits, Bartók Bélán, Fülep Lajoson, Bibó Istvánon át napjainkig a magyarság és európaiság progresszív egymásra hatását és kulturális szintézisét állította és állítja a nemzeti közbeszéd centrumába. Ide tartozik Fejtő Ferenc magyar kulturális értékrendje és érvrendszere is. Nemzetkonceptiójának s egész hét évtizedes írástudásának három pillére:

- a demokratikus patriotizmus, amely a nemzeti integrációt társadalmi s nem pusztán etnikai és védekezési ügként is kezeli;
- a republikánus és önkritikus nemzettudat, amely egyáltalában nem kapcsolja ki a hagyományokat és az érzelmeket, de nem a sérelmekből és a bűnbakképzésből nyeri energiáit;
- az európeér hazafiság, a nemzeti sajátosságokat féltve és kontinuuosan őrző, a globalizációt korrigálni akaró, de nem a múlt felől elutasító, cselekvő magyarságélmény és kulturális jövőkép.

A 2008-ban elhunyt Fejtő sorsa példa arra, amit Ady Endre több mint 100 évvel ezelőtt a Kelet és Nyugat között lökődő „*komp-ország*” metaforájában írt meg: „Tízezer ember előreszaladt. európaivá vált idegben, vérben, gondolatban, kínban, szomjúságban. Egy túlfeljlődött embertípus termett itt, mely előtte fut a magyar társadalomnak száz esztendővel legalább. Ezek a szent kengyelfutók nem is álmodták, hogy sarkukban százezrek nincsenek. [...] Komp-ország megindult dühösen Kelet felé újra: egy kis sarka leszakadt a kompnak, ott maradt a nyugati partok táján vagy tízezer emberrel, mi lesz ezekkel? ...” (*Ismeretlen Korvin-kódex margójára 1905*). Ha Ady száz évvel ezelőtti negatív utópiája, tragikus víziója – a közben lezajlott borzalmak ellenére és mellett – mégsem vált-válik egy önmagát beteljesítő katasztrofális magyarság-jóslattá, ha mégis csak van némi esély (nem garancia) abból a bizonyos *kompból* stabil *hidat* építeni, az Fejtő Ferencen, nemzeti kultúránkhoz nyújtott gazdag hozzájárulásán is múlott. Fejtő szellemi-erkölcsi értelemben sem kényszerű 1938-as emigrációjához, sem később nem törött le a magyarság kompjáról. 1989 után immár újra kulturális otthonra lelt e tájon, 2008-

ban pedig végképp itt lelte meg hazáját: barátja, József Attila sírja szomszédságában.

A magyar nemzeti kultúra és önismeret értékeinek, sebezhetőségének és életre-ítéltségének egyik legerősebb tudatosítója Fejtő – a XXI. században is időszerűen.

François Fejtő, le cosmopolite uchroniste

De par ses origines, François Fejtő avait reçu de nombreux héritages culturels, entre lesquels il partageait sa fidélité. Ces héritages étaient à la fois nationaux et religieux. Ils étaient d'abord nationaux. En tant que sujet de François-Joseph, il était né dans un empire multinational qui ignorait par définition le nationalisme. Il grandit dans une famille dont les membres parlaient magyar, allemand, serbo-croate, italien, et, également, puisque c'était alors la langue de culture internationale, le français. Dans ses *Mémoires*, il retrace ces réunions de famille dans lesquelles les langues s'entremêlaient, et où les cultures véhiculées par d'autres langues n'étaient jamais considérées comme étrangères. Il évoque avec une tristesse poignante ces jours de la fin de 1918 où, tout d'un coup, les divers membres de la famille durent choisir entre les diverses nationalités, et se dire hongrois, ou autrichien, ou croate, ou italien, c'est-à-dire durent se décider pour l'une d'entre elles en excluant toutes les autres : « Je me rappelle, non sans nostalgie, les soirs d'été (...). Images de bonheur à jamais disparu, images d'abondance, d'insouciance et la libre circulation : grâce à un réseau ferroviaire bien distribué, nous n'avions aucune difficulté pour nous réunir, venant qui de Nagykanizsa, qui de Zagreb, qui de Fiume. Bientôt ces liens seraient déchirés par trois lignes frontalières ; il faudrait des passeports, des visas, des devises... ». Ces premières expériences demeurèrent pour lui indélébiles. Toute sa vie, il demeura un Européen animé d'un esprit cosmopolite, persuadé de la vérité de la sombre prédiction de Grillparzer, selon laquelle « les chemins de la nouvelle culture mènent de l'humanité, en passant par la nationalité, vers la bestialité ».

Ses héritages étaient en outre religieux. Israélite converti au catholicisme, il était à cheval sur les religions comme il l'était sur les nations. Il était d'une piété chrétienne profondément tridentine, telle qu'elle avait été autrefois importée d'Autriche en Hongrie. Il le révèle dans ses *Mémoires*, où il confesse que, de toutes les religions, c'était la catholique qui l'attirait le plus, en nous confiant : « Je lisais l'Ancien Testament, mais lui préférais la douceur de l'Évangile. Le temple luthérien, situé au fond d'une cour près de notre maison, m'attirait par la nudité de ses murs et l'austère simplicité de ses cérémonies. Mais la grand-messe à l'église baroque des Franciscains était chaude, vibrante, scintillante ... ». Cette piété autrichienne s'exprimait sans doute au mieux dans sa vénération pour le *Requiem* de Mozart. Pour autant, il n'ignorait pas que, si sincère que soit leur conversion, les juifs

christianisés demeurent toujours, aux yeux des autres, d'anciens juifs ; d'où cet héritage de judaïté qu'il ne renia jamais et qui l'occupa jusqu'à ses derniers jours. Au cœur de l'Europe centrale, il était de toutes les nations européennes, et des deux traditions religieuses d'Europe. Ce n'est pas un hasard si le jeune Magyar avait décidé de devenir germaniste, et s'il consacra ses études à Henri Heine, qui, de tous les écrivains allemands, était sans doute celui également le plus à cheval sur plusieurs nations et sur plusieurs religions. Un endroit où François Fejtő se livre le mieux est celui de la citation qu'il choisit de mettre en exergue à son étude intitulée *Hongrois et Juifs, histoire millénaire d'un couple singulier*, étude qui n'est au fond qu'une longue quête de ses propres origines, donc de lui-même. Cette citation est une remarque d'Hannah Arendt, qui notait : « L'illusion des Juifs assimilés consistait ordinairement à se croire à tort tout aussi allemands que les Allemands, tout aussi français que les Français, l'illusion des intellectuels juifs étant de penser qu'ils n'avaient pas de patrie. Or leur patrie était en réalité l'Europe ».

Certes, le XX^e siècle vit encore, après François Fejtő, d'autres cosmopolites, mais ils le furent par choix et non plus par naissance. Cette situation faisait de François Fejtő, dans le siècle nouveau au long duquel toute sa vie allait s'étendre, à la fois un privilégié et un exclu, un témoignage vivant d'une époque révolue et comme la promesse d'un autre monde, qui pourrait resurgir des décombres des guerres nationales qui allaient anéantir l'Europe.

Toutes ces semences, déposées dans un caractère naturellement généreux, prédestinaient François Fejtő à être un idéaliste ; un idéaliste, c'est-à-dire, au lendemain de la Grande Guerre, un communiste. Le communisme était alors la seule doctrine qui semblait véritablement cosmopolite dans son essence. Mais l'héritage culturel et spirituel qui l'inclinait vers le communisme le vouait aussi à s'en détacher, du moins dans sa version marxiste, et plus encore dans sa version léniniste. François Fejtő racontait volontiers que ce furent précisément ses réflexions sur Hegel accompagnées de la lecture et du commentaire du *Capital*, qu'il avait eu le droit de faire, avec d'autres détenus, dans les prisons où le régent Horthy l'avait jeté en raison de ses convictions politiques, qui l'avaient détourné du marxisme.

C'est que François Fejtő croyait au facteur humain. S'il était persuadé qu'il existe dans l'histoire des tendances profondes, il était également convaincu que celles-ci, pour s'exprimer, ont besoin de s'incarner dans des hommes, et que c'est au gré des individualités et de leur action que telle ou telle tendance pouvait se manifester et l'emporter sur les autres. Ce fut la leçon de plusieurs de ses ouvrages historiques, mais par-dessus tout de son *Requiem pour un Empire défunt*, de toutes ses études assurément la plus personnelle et la plus pathétique, puisque c'était en définitive du destin de l'Autriche-Hongrie qu'avait dépendu le sort personnel de François Fejtő. En évoquant les tentatives désespérées de paix séparée entreprises dès 1916 par le jeune Empereur Charles VI, les entretiens qui eurent lieu à cette fin au long de l'année 1917, François Fejtő montrait comment le cours de l'histoire aurait pu être changé, et comment surtout une Autriche-Hongrie aurait pu sortir presque intacte du conflit mondial, ce qui eût changé toute l'histoire ultérieure, notamment empêché l'aventure hitlérienne et la catastrophe du conflit qui s'ensuivit. Dans son étude, il s'attache à montrer à quels impondérables le succès aurait pu

tenir, à quelles circonstances fortuites l'échec a tenu. C'est cette vision des choses qui permettait à l'historien non seulement de retracer les événements qui s'étaient déroulés, mais aussi un maître pour imaginer les événements tels qu'ils auraient pu avoir lieu, en d'autres termes un maître de ce que Charles Renouvier avait appelé, sur le modèle de l'utopie, « l'uchronie ». Dans une de ces boutades paradoxales dont il avait le malicieux secret, il m'avait dit peu avant sa mort : « Ce n'est que par hasard qu'il y a du hasard ». Tout était dans cette phrase. S'il était persuadé que l'histoire connaissait des mouvements évolutifs profonds, il savait qu'il y avait aussi toujours une part d'impondérable qui pouvait faire prendre à ces mouvements telle ou telle direction. Dans ce mot, il résumait à la fois son adhésion au marxisme et sa critique radicale de celui-ci, puisqu'il suffit d'introduire un élément d'incertitude dans une suite déterminée pour l'anéantir en tant que telle. Ce n'est pas un hasard si son introduction aux *Mémoires* d'Imre Nagy s'intitulait : « Un communiste qui n'oublie pas l'homme ».

Aussi ne cessait-il d'interroger l'actualité avec une attention avide, cherchant inlassablement à y discerner les semences de l'avenir, mais, pour chaque situation, imaginant divers scénarios correspondant chaque fois aux multiples impulsions que les individus pouvaient imprimer à ces circonstances. Son don d'imaginer les événements qui auraient pu se dérouler dans le passé déployait toute son envergure dès lors qu'il s'agissait d'imaginer ce qui pourrait se passer dans l'avenir, de concevoir une sorte d'uchronie du futur, grâce à un art combinatoire des possibilités qui fascinait ses interlocuteurs et qui ne laissait jamais de réserver sa part au facteur humain dans les événements de l'histoire, ce qui mérite à sa conception de l'histoire l'épithète de nos jours galvaudée jusqu'à l'insipidité, mais ici profondément justifiée, d'« humaniste ». Dans l'histoire telle que la concevait François Fejtő, l'homme avait encore toute sa place, avec son incompressible libre arbitre. C'était sans doute là le secret de l'indestructible optimisme qui l'anima jusqu'à son dernier souffle. « L'Espoir, disait-il, est plus fort que moi. Je suis un esprit plutôt mécréant et, pourtant, je crois en Dieu. Je m'estime assez lucide et, pourtant, je ne désespère pas de l'homme... ».

En tant que tel, il reste, particulièrement pour ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et le privilège de s'entretenir avec lui, un véritable maître à penser, et, plus encore peut-être, sur le plan moral, un maître à ne pas désespérer, bref un maître de vie, dont le souvenir n'est pas près de cesser de nous accompagner.

Fejtő Ferenc,
A par excellence magyar polgár

Előzetesen meghirdetett előadásom címe¹ megtévesztő: *nem* mégsem – szándékozom a magyar értelmiség- és szellem(eszme)történet, és egyáltalán a magyar társadalomtörténet valószínűleg egyik legkártékonyabb „vitájával” foglalkozni, amely – „európai” léptékben és kitekintésben – már kirobbanása és legvirulensebb szakasza idején, a XX. század harmincas/egyvenes éveiben idejétmúlt és – legyünk őszinték – mglehetősen *provinciális* volt.² Olyannyira, hogy – mint az közismert paradigmái, hívószavai, érvrendszere nyugati nyelvekre (például franciára) fordítva, úgyszólván értelmezhetetlenek. És ha úgy-ahogy mégis átültethetők egészen biztosan félreérthetők, legalábbis félremagyarázhatók. Egy dolgot azonban a „beavatatlanok” számára is csalhatatlan biztonsággal jeleznek: valami nagyon nem volt, és most sincs rendben a „magyarok” önszemléletében, önképében, önmagukról – a magyar történelem- és társadalomfejlődésről – alkotott elképzeléseiben.³

Elhatározásom – mármint, hogy *nem* a *népítes*–*urbánus* *polémia*ról szólok – akkor érlelődött meg bennem, amikor szakmai tisztességből újra végigolvastam Fejtő Ferenc Veres Péter és Németh László nézeteit okkal-joggal és több-kevesebb érvénnyel bíráló,⁴ valamint Illyés Gyula született diplomáciai képességeit, közismert taktikai-stratégiai érzékének túltengéseit karikírozó⁵ harmincas évekbeli vonatkozó írásait. Ideértve 1947 februárjában született, de a nagyközönség számára csupán a

¹ „Fejtő Ferenc és „népi(es)-urbánus vita” ma/François Fejtő et la dispute entre ‘populistes’ et ‘urbains’ en Hongrie (aujourd’hui) volt. Jelen szöveg a szerző Fehérvárcsurgón, 2009. április 17-én délután elhangzott előadásának szerkesztett (és jelentősen bővített) változata. Az előadás személyes vonatkozású részét lásd Borsi-Kálmán Béla: Limanova tér 1. (II. emelet 2.) Egy „véletlen” találkozás (hiteles) története. In *Korunk* (Köszvény), 2005/3., 75-79. (Kötetben: *József Attila a Korunkban*. Köszvény, 2005. (Az antológia utolsó írása.)

² Vö. Péter László-Czigány Lóránt: Urbánusok és népi(es)ek nálunk. In Péter László: *Az Elbától Keletre. Tanulmányok a magyar és kelet-európai történelemből*. Budapest, 1998. Osiris Kiadó, 379-384.

³ Lásd erről újabban, monografikus igénnyel Gyurgyák János: *Ezzé lett magyar hazátok. A magyar nemzeteszmé és nacionalizmus története*. Budapest, 2007. Osiris

⁴ Vö. Fejtő Ferenc: Magyar narodnyikik (*Szocializmus*, 1935. január 1.) In *A nép-urbánus vita dokumentumai 1932-1947*. Válogatta és szerkesztette Nagy Sz. Péter. Budapest, 1990. Rakéta Könyvkiadó, 173-179. (a továbbiakban: A népi-urbánus vita.); Fejtő Ferenc: A „faji” szocializmusról (*Szocializmus*, 1937/253.) In *A népi-urbánus vita*, 329-347.; Fejtő Ferenc: Fajkérdés és szocializmus. Viszonzválasz Veres Péternek (*Szocializmus*, 1937. július.) In *A népi-urbánus vita*, 361-378.; Fejtő Ferenc: Népi és városi (*Haladás*, 1946. október 24.) In *A népi-urbánus vita*, 449-453. (a továbbiakban: Fejtő 1946.)

⁵ Fejtő Ferenc [Gerson du Malheureux alnéven]: Világnézeti poligámia avagy Felsőlésem Illyepusztáival. In *Szép Szó*, 7., 1938/ 26. sz., 38-42. Vö. Murányi Gábor: Sok mondat Illyésről A népi írók fedjedelme és Fejtő Ferenc. In *H/G*, 2009. június 5., 46-47

rendszer váltás/rendszer változás hajnalán – 1989. április 21-én – hozzáférhetővé vált *Pont egy viszály után avagy: új fejezet a magyar szellem történetében* című békülékeny hangú, nemegyszer önkritikus, elméletileg új távlatokat nyitó öszinte elemzését⁶ is...

Mindannyian tudjuk: *nem így történt*, ez az áldatlan civakodás, amelyről Fejtő egy meg nem nevezett pesti (újságíró) beszélgető partnere már 1946-ban azt nyilatkozta Párizsban, idézem: „a ‘magyar bormirtságra’ vall, hogy újra felújult a népiesek és urbanisták haszontalan vitája”⁷ nem csak mondhatni az Antall József vezette MDF 1990. április 8-i választási győzelmének másnapján lángolt fel ismét, hanem még jelentősen súlyosbodott is az által, hogy vaskos leegyszerűsítésekkel a politikai, pártpolitikai palettán is leképződött, megjelenítődött... Holott eredetileg csupán az önmagával is meghasonlott, a Rákosi, majd Kádár-kori „szocializmus” évadján vitt dicstelen szerepével elszámolni nemigen képes magyar értelmiségi elit két markáns (meghatározó) csoportja hagyományos fenekedésének⁸ újabb fordulója volt.⁹

Félreértés ne essék: nem szeretném banalizálni a következményeket, azt például, hogy a 2002-es parlamenti választások idejéig a magyar társadalom politikai/érzelmi (zsigeri) szemszögből gyakorlatilag kettészakadt,¹⁰ a gyanakvás, roszhiszeműség, felelőtlenség, szándékos hitelrontás hovatovább „polgárjogot” nyert, a politikai vitakultúra pedig hihetetlenül mélyre süllyedt...

Ezt tudjuk, tapasztaljuk, a bőrünkön érezzük nap mint nap mindnyájan.

Én másról szeretnék ma beszélni

Arról, amibe eddig mindenkinek, minden magyar értelmiséginek és politikusnak egytől egyig beletört a bicskája. Azt próbálom meg az alábbiakban legalább vázolni, miként, milyen elvont, intellektuális eszközökkel lehetne meghaladni/áthágni ezt a mélységesen mély *szakadékot*, amely, szerintem mesterségesen, mondhatni művi módon gyanút kelt bennünk, óvatossá, nemritkán ingerlékennyé tesz egymás iránt, s mindenképpen *elválaszt* bennünket.

⁶ *Élet és Irodalom*. 1989. április 21. In *A népi–urbánus vita*, 461–468.

⁷ Lásd Fejtő 1946. In *A népi–urbánus vita*, 449.

⁸ A bűvópatakszerűen a szocializmus pannon változatának építése során is folytatódó áldatlan acsarkodást a korszak besugó hálózatának „írói munkássága” is tükrözi. Lásd erről Ständeisky Éva: *Értelmiségi antiszemizmus a [korai] Kádár-korszakban*. In *Évkönyv 2000 VIII. Magyarország a jelenkorban*. Budapest, 2000, 1956-os Intézet, 26–39. Bővebben uő.: *Antiszemizmusok*. Budapest, 2007. Argumentum (különösen: 79–95.)

⁹ Lásd ehhez Borsi-Kálmán Béla: *Nacionalizmus és magyar értelmiség 1989–1997 között avagy a „népi(és)-urbánus vita – mai olvasatban*. In uő.: *Polgárosodott nemes avagy (meg)nemesedett polgár. Írások a „nemesi polgárisodás” témaköréből*. Pécs, 2000. Jelenkor, 182–222. (a továbbiakban: B-KB 2002.) Eredeti francia nyelvű változatát – *Le nationalisme et l’intelligentsia hongroise dans les années 1989–1997 (ou la “dispute populiste-urbaine” dans la lecture d’aujourd’hui)* címmel – lásd *Culture et pouvoir en Hongrie depuis 1945. Éclairages franco-hongrois. Sous la direction de Michel A. Prigent*. In *Cahiers du Centre d’étude de l’Europe médiane N°12. Studia Gallo-Hungarica*, CEEM Paris-INALCO 2001, 71–85.

¹⁰ Lásd erről Kende Péter: *Kettészakadt politikai közösség*. In Kende Péter: *Még egyszer a párizsi toronyból. Kortörténeti és politikaelméleti esszék 1973–2003*. Budapest, 2003. Új Mandátum Kiadó, 260–270. (a továbbiakban: Kende 2003.)

Önkét vállalt feladatokat egyetlen mozzanat könnyíti csupán: szerencsére van egy szilárd viszonyítási pontom, amelynek/akinek munkásságát, szellemi habitusát minden itt a fehérvárcsurgói Károlyi-kastélyban jelen lévő ember ismeri: Fejtő Ferencnek hívják. Akinek egyik legfontosabb, értelmiségiként vállalt hitvallása, hosszú pályafutásának vezérfonala éppen a szakadék (*clivage*) betömése, a szellemi hidépítés és a közvetítés volt.¹¹ Franciák és magyarok, nyugat – és kelet-közép-európaiak, és – ha kellett – magyarok és magyarok, vagyis a hungáriai értelmiségi (s újabban politikai) székértáborok között.

Ezzel persze nem azt akarom sugallni, hogy ez a – *felülemelkedni/meghaladni* – törekvés a matuzsálemi életkort megért François Fejtőnek maradéktalanul sikerült, mert ez nem volna igaz.¹² A magyarok talán legkedvesebb „nemzeti” társasjátéka ősidők óta, itthon és a nagyvilágban egyaránt egymás beskatulyázása, címkézése, osztályozása, minősítése, hierarchizálása.¹³ Többnyire maliciózan és nemritkán *eleve* rosszhiszeműen.

Hogy ez más nemzetek fiai/leányai esetében is így van? Bizonyára, de nem ilyen nagyságrendben, nem ennyire „vére menően”, minden esetre kevesebb keserőséggel, cinizmussal, olykor alig palástolt rosszidulattal terhelt. Ehhez csupán egyetlen adalékot fűznék még: a mi Fejtő-konferenciánk programja – a globalizáció korát éljük – természetesen a világhálón is hozzáférhető; tüstént kaptam tehát egy spontán elektronikus levelet, melynek üzenete imígyen szól: elnézve a résztvevők névsorát, nagyon egyedül leszel „ezen az oldalon”... Tekintünk most el attól, hogy vajon milyen megfontolások vezethették egyébiránt valódi európeérnek számító kollégámat, amikor számítógépe billentyűit nyomogatta? Enyhe dorgálás, miért fogadtad el? Némi irigykedés, hogy őt bezzeg nem hívták meg? Netán burkolt figyelmeztetés? Nem tudom, talán nem is igazán fontos. De azt szemléletesen jelzi, *hányadán állunk*. Mi magyar értelmiségiek, kereken húsz évvel a rendszerváltás/változás után...

S itt egy rövid vallomással tartozom azoknak, akik – s nyilván ez a többség – sem személyesen nem ismernek, s írásaimnak is legfőljbbe a címét olvasták, legjobb esetben is csupán átlapozták...

Én életem legfogékonyabb szakaszát, az első tizenkét évét (1948 és 1962 között), amely a lélekbúvárok szerint a személyiség kialakulásának/rögzülésének meghatározó periódusa, egy masszív román többségű lepusztult Észak-erdélyi mezővároska (oppidum) – Seini/Szinyérváralja – zsidó-negyedében töltöttem; rögvést hozzá kell tennem, hogy az én fölmenőim egye

¹¹ Vö Kende Péter. *Conférence inaugurale/Bevezető előadás* (elhangzott 2009. április 16-án péntek este a *Collegium Budapest* előadotermében.)

¹² A fejtői *oeuvre* majdani objektív (*sine ira et studio*) megítélését érzésem szerint nagyon meg fogja nehezíteni élete legutolsó éveiben Medgyessy Péter, majd Gyurcsány Ferenc miniszterelnökök mellett vállalt, lényegében tanácsadói szerepe. Vö. Fejtő Ferenc. *La Donna e mobile*. *Magyar Hírlap*. 2001. január 8. (R.: „a közéleti embereket, politikusokat és értelmiségieket nem a multjuk alapján, hanem az érett férfikorban tanúsított viselkedésük szerint kell megítélni. A mult eltévelyedéseit meg lehet látni, meg lehet vallani, meg lehet banni is, s akkor tudni kell megbocsátani [.] N felejtük soha, amikor ittelzünk, hogy az ember változékony, és ez nem is baj.”)

¹³ E passzus értelmezéséhez lásd az esszénk 31. számú jegyzetében közölt idézeteket.

tlen általam ismert kivétellel helvét vallásúak: reformátusok, vagyis a helyi többszámú katolikus (s részben sváb vagy cipszer eredetű) magyar lakosság öszszarányát tekintve is törpe minoritást képeztek. Azt hiszem ezt hívja a szakirodalom *kisebbségi léthelyzetnek*. Egyaránt kisebbségben voltunk/voltam az államnemzettel, a „pápista” magyarokkal, de még a helyi lakosság mintgy tíz/tizenegy százalékát kitevő zsidó magyarokkal/magyar zsidókkal összehasonlítva is, akiknek nagy része szerencsére túlélte a holokauszt borzalmait és megújult életkedvvel készült az Ígélet földjére – Palesztinába... E fellángoló életerő további következmény az volt, hogy 1945–1950 között igen sok zsidó-magyar gyerek született – nemzedéktársaim –, akikkel együtt jártunk *román* óvodába.¹⁴ Ugy rémlik, ezt hívja a szakirodalom *korai szocializációnak*...

Most persze bárki a szavamba vághatna s rákédezhette: mi köze mindennek Fejtő Ferencnek? Hiszen őt, az ő alakját és személyiségét, szerzteágazó életművét próbáljuk most közös erővel megidézni, körvanalazni.

Megpróbálom nagyon röviden, inkább csupán vázlatosan kifejteni: magam Fejtő Ferencet párizsi ösztöndíjas évemben 1983 kora tavaszán láttam először életemben valamilyen magyar vonatkozású kulturális rendezvényen, már nem emlékszem, hogy pontosan hol. Késő este volt, már égtek a lámpák a néptelen párizsi utcán, amikor együtt hagytuk el a helyiséget, talán képtárat, vagy művelődési otthont. S bár akkor még szinte semmit sem tudtam róla, megszólítottam. Az ürügy az volt, hogy nem sokkal korábban jelent meg Agárdi Péter *Értékrend és kritika* főcímű könyve,¹⁵ amely hosszú évek után – a hallgatás falát megtörve – először helyezte el értő, empatikus módon Fejtő háború előtti irodalmi munkásságát a késő kádárkori magyar szellemi élet térképén. A hirt nem tölem hallotta először, de még mindig hitetlenkedve fogadta. Pontosan tudta, fölfogta, hogy mit is jelent. Erről váltottunk pár közömbös szót, aztán újabb hat esztendeig nem találkoztunk.

Gyors, fiatalos mozgású, kopottas fekete öltönyt viselő, amolyan filosz-külsejű öregember volt, hetvennégy éves akkor, ha jól számolom. Aztán nem is változott többet egészen az 2006 őszén elszenvedett combnyaktörésig, amelyet (s főként az azt követő megismételt műtétet), még az ő vasszervezete sem volt képes kiheverni. Korára erősen rácafolt élénk arcjátéka és főként kutakodó pillantása, amellyel azonnal és szinte csalhatatlan biztonssággal „bemérte” mindenkori patrneri személyiségét, karakterét – nőkét és férfiakét egyaránt. Ez az ösztönös, mély empátiával és erős intuícióval elegyes *emberismeret* volt a Kende Péter által kitűnően jellemzett kapcsolatteremtő- és ápló képességén túl egyéniségének talán legnagyobb titka, egyszerűs mind legfélelmetesebb „fegyvere”.

Mindezt akkor nem tudtam még, de arckifejezése, fürkésző zöldesszürke szeme, testalkata, tartása, *habitus*a valahogy ismerősnek tetszett. Jóval később jöttem rá, hogy azért, mert mélytudatomból, kora gyermekéveim elsüllyedt emlékanyagából azokat a *figurákat*, azokat az időközben elhunyt értelmiségi,

¹⁴ Lásd erről bővebben Az ideális „asszimiláns”, avagy a feladat. Biró Béla beszélgetése a szerzővel. In B-KB 2002, 223-292.

¹⁵ Agárdi Péter: *Értékrend és kritika. Fejtő Ferenc irodalomszemlélete a harmincas években*. Budapest. 1982. Gondolat.

tisztviselő, tanár stb. *típusokat* hívta elő, idézte föl, akik 1952-1958 körül – eszmélkedésem idején – még életben voltak, és akik, akárcsak ő, az Osztrák–Magyar Monarchia utolsó szakaszának érték, érzés- és ízlésvilágában nevelkedtek. Úgyszólván függetlenül attól, hogy római katolikus sváb, kálomista magyar, görögkatolikus (unitus) román, vagy éppen ortodox zsidó környezetből származtak, volt valamilyen nehezen megragadható mégis nagyon közös vonás bennük: valamennyien a nem létező – mert megvalósulni nem tudó – *virtuális magyar polgárság* reménybeli tagjai voltak.¹⁶ Hamisítatlan, kifogástalan magyar „ürimberek”.

Akárcsak Fejtő Ferenc.

Akkori inkább ráérezzszerű „aha-élményemet” immár száraz szaktörténeti érvekkel is meg tudom támogatni. Ismerem például Fejtő Ferenc interjúit, zsenge gyermekéveit érzékletesen felidéző terjedelmes beszélgetéseit – Hajdú Tiborral, Széchenyi Ágnessel és másokkal.¹⁷ Olvastam Karády Viktor épp tíz évvel ezelőtt François Fejtő 90. születésnapjára megjelent emlékkötetben közzé tett mikroszociológiai vizsgálatát is, amelynek tárgya (egyszersmind főszereplője) egy nagykanizsai kisdíák, bizonyos Fischel Ferenc szocializációja...¹⁸ És, sajnos ismerem Karády ugyanazon tényállást árnyaltan taglaló (rendhagyó) Fejtő-nekrológiát is.¹⁹

Nos, rövidre zárva: az a miliő, amelyet Fejtő boldogult úrfikoráról élményszerűen megidéz, Karády pedig a szakavatott szociológus egzaktágával megjelenít és értelmez(elemez) *alig különbözik* attól a kisvilágtól, korhangulatól, életérzéstől, amelyet közel fél évszázaddal később a hajdani kettős Monarchia egyik zárványként megmaradt *határvidékén* az 1950-es évek közepén Nagybánya környékén megtapasztaltam...

Most már, pályája utolsó szakaszához ékeztet historikusként mindennek történelmi-szociológiai, társaslélektani okait is érteni vélem: az Osztrák–Magyar Monarchia Fejtő Ferenc által is joggal kárhoztatott szétदारabolásának²⁰ egyik nagy kedvezményezettjeként 1920-ban létrejött Nagy-Románia politikai elitjének erejéből

¹⁶ Vö. Kende Péter: Mi maradt Közép-Európa Habsburg világából? Örökifjú barátomnak, elszültyed világok eleven tanújának. In *Hommage à Fejtő Ferenc. A 90 éves Fejtő Ferenc köszöntése emlékezésekkel és tanulmányokkal*. Budapest, 1999. Világosság, 122-132. (a továbbiakban: *Hommage*.)

¹⁷ Beszélgetés Fejtő Ferencel. Párizs, 1977. október 17. In Huszár Tibor: *Beszélgetések*. Budapest, 1983. Magvető Kiadó, 33-61. Fejtő Ferenc: *Hová repül az idő? A Duna-parttól a Szajna-partjáig. Beszélgetések Jacqueline Cherruault-Serperrel*. Budapest, 1996. Belvárosi Könyvkiadó-Cserépfalvi Könyvkiadó (különösen 14-33.); Kis Tibor: Sok gondot hagyunk az utókorra. Születésnap beszélgetés Fejtő Ferencel. In *Népszabadság*, 1999. május 31. 11.; Szász István: Csak a nyugati demokrácia útja járható. *Népszava, Szép Szó*, 2006. augusztus 26. 4. Vö. Széchenyi Ágnes: Utam Fejtőhöz. In *Hommage*, 288-300.; továbbá: Földes Anita: Fejtő Ferenc, az örök mesélő. In *Egyenlítő*, 2009/1. 3-6.

¹⁸ Karády Viktor: Mikrohistoria és társadalomtörténet egy nagykanizsai kisdíák iskolai pályájának tükrében. In *Hommage*, 167-177.; továbbá uő.: Magyar, zsidó és katolikus. Egy kiterési jegyzőkönyv margojára. Üdvözlét az örökifjú Fejtő Ferencnek. In *Korunk*, 1999/július, 25-31.

¹⁹ Karády Viktor: Fejtő Ferenc (1909–2008) emlékére. Szocioanalitikus vázlat egy zsidó-keresztény-magyar-európai indulásáról. In *Holmi*, 2008/július, 944-950. (a továbbiakban: Karády 2008.)

²⁰ Lásd François Fejtő: *Requiem pour un empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*. Paris, 1988. Lieu Commun/Fejtő Ferenc: *Requiem egy hajdanvolt birodalomért. Ausztria-Magyarország szétirombolása*. Budapest, 1999. Minerva-Atlantisz (Medvetánc)

a huszas/harmincas években egyelőre csupán az intézményes keretek (az államiság megszilárdítása, az eltérő társadalomszerkezetű, hagyományú és mentalitású új területek közigazgatásának megszervezése és központosítása s ennek jegyében egyebek közt az erdélyi román autonómia ellehetetlenítése, diplomáciai éberség és készenlét, a kis-antant összeesküvése etc.) megteremtésére tellett.²¹ S bár célirányos intézkedéseivel (példának okáért a tisztviselőknek a román államra történő eskütételének azonnali megkövetelésével, telepésfalvak létrehozásával) jócskán megnehezítette az erdélyi (partiumi, bánági) magyar és német törzslakosság mindennapi életét (iskolabezárások, a kolozsvári Ferenc József Tudományegyetem megszüntetése, a katolikus, református és unitárius egyházak végzálása, optáns-per, nyelvrendeletek s főként az úgynevezett irredenta-perek,²² s mindezek nyomán a masszív repatriálási hullám révén) de szétzúzni, megsemmisíteni még nem tudta. Így eshetett, hogy Nagyváradon, Kolozsvárt, Aradon, Szatmáron, Temesvárott, s persze az olyan kisebb városokban is, mint Tordán, Marosvásárhelyt, Szászrégenben, Máramaroszigeten, Lugoson, Nagykarolyban, Nagybányán, vagy éppen Szinyérváralján) a mindennapi élet többnyir ugyanabban a mederben folyt tovább, mint korábban: 1920, az összeomlás és (román) impériumváltás magyar (nemzetstratégiai) szemszögből apokaliptikus politikai katasztrófa volt ugyan, de társadalomtörténetileg és szociológiailag nem jelentett azonnal valódi törést/cezurát: mindenütt ugyanazok a különféle eredetű, és státuszú, de leginkább magyarul beszélő (és érző) félig nemes, félig (vagy alig) polgár típusokból összegyúrt tartásos úriemberek bandukoltak megmaradt munkahelyeikre, jártak a kávéházakba, vendéglőkbe és korcsmákba, olvasták a lapokat, itták söreiket, és sopánkodtak szűkülő életlehetőségeik felett. Hamisítatlan, izig-vérig „magyar világ” volt ez – Nagyromániában – csüggedt kistisztviselőivel, csőd szélére jutott közép- és nagybirtokosságával, hivatalt és egzisztenciát veszített dzsentroid figuráival, elszegényedett és lesüllyedt arisztokrata-származékaival, reményvesztett, új utakat kereső értelmiségével, öntudatos munkásembereivel, magyarságukhoz (a magyar nyelvhez és kultúrához) többnyire²³ foggal-körömmel ragaszkodó zsidóságával²⁴...

Vagyis ott, azon az Isten háta megetti peremvidéken az *Annales* történeti iskola egyik alapkategóriájának, az időbeli (fázis) eltolódás (*décalage*) törvényszerűségeinek megfelelően a XIX. századi polgári átalakulás versus korszerű (európai) magyar nemzetévtől valamennyi eleme, összetevője tartozéka úgyszólván „őseredeti” állapotában fennmaradt: a polgárosodni szándékozó, iparúzó

²¹ Lásd erről Irina Livezeanu: *Cultural Politics in Greater Romania: Regionalism, Nation Building, and Ethnic Struggle. 1918–1930*. Ithaca, N. Y.–London, 1995. Cornell University Press.

²² Lásd erről például Borsi-Kálmán Béla: *Őt nemzedék, és ami előtte következik... A temesvári Levéltár 1919–1920*. Budapest, 2006. Noran Kiadó

²³ Az egyetlen disszonáns fejlemény (mármint a „törzskös” magyarság szemszögből) az volt, hogy régebbi tradícióknak engedelmessé s pragmatikus okokból a gyerekeket még a legmagyarabb érzelmű zsidó polgárcsaládok is igen gyakran román tannyelvű iskolákba járatták, ennél fogva mindazok, akik a huszas években és később születtek tökéletesen beszélnek ugyan (hiszen ez maradt mindmáig a családi nyelv) de pontatlanul (vagy egyáltalán nem) írnak magyarul, hiszen az alapfogalmakat és a nyelvtani szerkezeteket biztosabban uralják és használják a román államnyelven.

²⁴ Lásd erről bővebben: a kolozsvári *Korunk* 1991/8-as – *Erdély és a zsidóság* című – számában megjelent írásokat. Vö. Erdélyi Lajos: *Magyar zsidók Romániában, Erdélyben*. In *Múlt és Jövő*, 2001/1. (különösen: 25–27.)

kálvinista kismemes, a városba igyekvő, fiait, leányait továbbra is *magyarul* tanítható módos sváb parasztpolgár, a cipszer sóvágók és céhes iparosok maradékai, s persze az öntudatlanul szintén szabadelvű köznemesi mintákat (is) követő kis- és nagyvárosi zsidó népesség különféle rétegei a máramarosi favágóktól, szénégetőktől a nagybányai (nagysomkúti, tasnádi, avasfelsőfalui, magyarláposi, felső-visói etc.) szatócson, rőfösön és kocsmároson át, a marosvásárhelyi, nagyváradi, aradi, szatmári elemi- és középiskolák tanárain, újságíróin, ügyvédjein és kórházi orvosain át a kolozsvári, a temesvári és brassai gyár- és laptulajdonosokig, akik persze már inkább a a magyar arisztokráciához hasonlítani igyekvő pesti nagypolgárság *modelljét* másolták²⁵...

Jó, jó... ezt tudjuk, sokszor olvastuk és számtalanszor hallottuk már – vethetné közbe bárki: ez az *okfejtés* tényleg nem egyéb, mint a XIX. századi magyar(országi) *polgári átalakulás* s (együttal) *modern* (francia típusú) *nemzettévalás* alapfeladványa, amelyet főntebb már magam is érintettem; Hatvany Lajos találó kidejezésével: ama „régii feudális tömlő”, amelyből – mindnyájunk üdvére – „új bort”, vadonatúj, nyugateurópaias, minden ízében átszerkesztett demokratikus társadalmat s főként vállalkozó szellemű(kedvű), tehetős és öntudatos(gerinces) polgárságot *kelltt volna* közös erővel *fejtenünk*...

S itt engedtessek meg nekem egy szándékosan provokatív, egyszersmind költői kérdés: vajon a nagykanizsal Fischel Ferenc 1927-es áttérésekor²⁶ a rendelkezésére álló ezernyi variánsból nem azért választotta-e azt a magyar családnevet – a *FEJTŐ*-t –, mert a létezés misztériumain kívül a magyar társadalomfejlődés *rejtélyét*, homályban maradt (hagyott?) valódi összefüggéseit – *a nagy titkot* – kívánta maga is szívós igyekezettel *megfejteti*?

Bevallom, kapóra jött nekem az Ady baráti köréhez tartozó, Nyugat-alapító s József Attilát önzetlenül istápoló hatvani Hatvany Lajos indulatos kifakadása, aki, akárcsak Jászi Oszkár, a harmincas évek közepén/végén szintén belesodródott a népi-urbánus (ál)vitába.²⁷ Jászi ugyanis – összefüggéseiből kiragadva – így idézte és kommentálta a nem melleleg bárói címet szerzett vidéki (aradi) eredetű tőkésaládból származó tipikus pesti nagypolgár²⁸ már részben citált fontos *fejtegetését*: „Ha [Hatvany] a szellemtörténeti históriairásról azt mondja, hogy „új

²⁵ Eme társadalomtörténeti/szociológiai *minta* mibenlétéről nagyon sok mindent megtudhatunk a Kornfeld-család sorsa kapcsán Vö. Kornfeld Mörice: Trianontól Trianonig. (1948) In uő.: *Trianontól Trianonig. Tanulmányok, dokumentumok*. Közreadja Széchenyi Agnes. [Második. javított kiadás] Budapest. 2006. Corvina. 198-289. (a továbbiakban: Kornfeld: Trianon.)

²⁶ Fejtő katolizálásának motivációiról lásd bővebben Karády 2008. (különösen: 948-950.)

²⁷ Lásd például a főként Németh Lászlónak címzett írását: Hatvany Lajos: A szellem különítményesei. In *A népi urbánus vita*. 94-105. (Németh válasza – Egy különítményes vallomása címmel – *uo.*. 121-129.); továbbá: Hatvany Lajos. Az Új Szellemi Fronttól – a Márciusi Fontig (I-II.). *uo.*. 409-419.

²⁸ A rendkívül művelt, mélyen gondolkozó Hatvanynál igen kevesen tudták jobban honunkban hogy „miről volt szó” a magyarországi tőkés/kapitalista (modernizáló) fejlődésben, vagyis, hogy milyen (rejtett) rügőra járt a *magyar polgári átalakulás*, mármint mit is jelentett ténylegesen (a gyakorlatban) a sokáig (lényegében az 1918/1920-as összeomlásig) viszonylag harmonikus „működő” – sokak által *szimbiózisnak* minősített – magyar-zsidó (zsidó-magyar) érdek- és érzelmi szövetség. Lásd erről Hatvany Lajos *A Draheim-nmzettség*. In uő.: *Emberek és korok Regényes korrajzok, naplók, cikkek*. I. kötet. Válogatta és sajtó alá rendezte Belia György. Budapest. 1964. Szépirodalmi Könyvkiadó. (különösen: 31-35.). Vö. ismetelten, Kornfeld: Trianon.

bor a régi feudális tömlőben”, akkor az én érzésem szerint is *közel jár az igazsághoz.*”²⁹

Mi tagadás, az *én érzésem*, s mi ennél valamivel több, *történelmi meggyőződése* szerint is...

Mert Hatvany sorait értelmezve mit is írt Jászi imént hivatkozott cikkében? Idézem, két részletben: a) „öntudatos polgári osztály (angol vagy francia értelemben) sohasem volt és minden valószínűség szerint éppoly kevéssé lesz Magyarországon, mint ahogy nem volt Oroszországban sem.”; és b) (lényegében Hatvanyt parafrázálva) „a magyar kapitalizmus egyszerű függvénye és kiszolgálója a feudalizmusnak.”³⁰

És ha ezt a két mély értelmű okfejtést még egy – a továbbra is rendies, hierarchizált, magyar történelmi közvélekedésben³¹ ugyancsak igaztalanul háttérbe szorított – hazai historikus (Hajnal István) egyik sarkítétel-szerű megállapításával is szembesítjük, miszerint „Minden kultúrfejlődésnek [...] olyan az osztálytársadalma, amilyen volt a rendisége,”³² nagy vonalakban máris előttünk áll a magyar társadalomfejlődés napjainkban is változatlanul érvényes *ósképlete* – és mindenki számára kötelező (mert zsigerileg áthághatatlan) *törvénye*. Mindazokkal a meg- és feloldhatatlan *dilemmákkal* együtt, amelyek ebből mindmáig – s mindannyiunk számára – következnek, akár akarjuk, akár nem. Ha csak nem szándékozunk „kiszállni” belőle, ami, ugyebár – sokszázezernyi példa (egyebek közt épp a Hatvany Lajosé is!) igazolja – *érzelmileg* lehetetlen... A kódot, a *magyar-levés és magyarrá válás* kettős (érzelmi és erkölcsi) bilincset szépapáink és ükanyáink égették génjeinkbe, hatvan, száz, vagy kétszáz esztendeje, amikor ezt a (magyarnak nevezett) *sorsot* választották, s kényszeresen ránk örökítették, belénk vették, kitörölhetetlenül! A hungáriai társadalom akármelyik rétegéből és bármelyik etnikumából származzanak is felmenőink...

De még mindig nekem szegezhetné valaki a kérdést, hogy – még ha valósnak és helytállónak fogadjuk is el a fenti vázlatos (s hely hiányában

²⁹ Lásd Jászi Oszkár: Leszámolás – beszámolás nélkül. (*Századunk*, 1938/2-3., az én kiemlésem! – B-KB.) In *A népi-urbánus vita*, 421. Jászi vitacikke válasz Hatvany Lajos: Beszámolás és leszámolás. (*Újság*, 1937. Karácsony) című írására. (a továbbiakban: Jászi.)

³⁰ Jászi 423.

³¹ Az előítéletes gondolkodás, ama „jellegzetes rendies korlátoltág, az oldali és lefelé látásra való képtelenség” természetesen nem csupán a magyar történész céh privilégiuma. Úgyszólván általános magyarországi érvényét így önti formába a következő jegyzethen okadatolt elgondolkodtató tanulmányában Tóth Zoltán: két részletben: a) „A [...] társadalmi osztályozás nemhogy értéksemlegességre törekedne, hanem ellenkezőleg rendi, majd később rendies polgári osztálykategóriáinak érvényességét is, a személyek állásának jogosultságát is egy másik síkról kell elnyerje, minősítés formájában.”; és b) „A [magyar társadalomfejlődésben és közgondolkodásban] a mindenható lehatoló rendi választóvonalak mindkét oldalán s mindenfajta társadalmi különbséghez, a társadalmi felemelkedés minden formájához minőségi képzetek kötődtek, amelyek kifejeződtek a csoportok egymással szembeni bánásmódjában s a kapcsolati formákban.” Tóth 69. és 91.

³² A csonkított szövegész folytatása: „Az üzem nagy átalakulással bár, de folytatódik. Az ember feltétlen szabadnak érzi szellemét és elhatározásait, s mégis a történelmi múlt dolgozik benne.” Idézi – Hajnal István: Az osztálytársadalom (In *Magyar Művelődéstörténet*. V. kötet. Az új Magyarország. Budapest, 1942, 165-200.) című tanulmányából – Tóth Zoltán: A rendi norma és a „keresztény polgárisodás” Társadalomtörténeti esszé c. fontos elemzésének mottójában. In *Polgárisodás Magyarországon Századvég*, 1991/2-3., 75. (a továbbiakban: Tóth.)

szükségképpen rövidere zárt) *fejtegetést* –, miként (miféle áttételek, gondolati konstrukciók révén) vonatkozatható mindez a köztudomásúan poliglott, rendkívül művelt, ellenfelei által nem egyszer *kozmpolitának*, sőt „gyökértelennek” titulált François *Fejtő* Ferenc alakjára, bonyolult személyiségére? Aki, ráadásul, huszonkilenc évesen, *1938-ban* szülőföldje elhagyására *kényszerült*?

Szűkre szabott válaszaim lakonikusak és, részben, kérdés-formájúak lesznek, de előbb hadd tegyek még egy kurta társaslélektani, s emingránstörténeti kitérőt: igen régi, eleddig senki által érdemben nem cáfolt megfigyelés, hogy minden számkivetett, szellemi képességeitől, műveltségétől, érzékenységétől úgyszólván függetlenül, azt az *országimázt*, társadalomrajzot, hangulatot, egyszóval *történelmi idősíkot* rögzíti – kitörölthetetlen *gyorsfénykép* alakjában – mindhalálig tudatában, amilyen az távozása (menekülése) *pillanatában* volt. S ezen sem az állandó olvasás, rádióhallgatás, személyes kapcsolattartás, de még az évtizedekkel későbbi, egyre sűrűbben ismétlődő hazlátogatások sem változtatnak *alapvetően*. Legfőljebb finomítják, módosítják, árnyalják az eredeti bevésődést, az *imprinting* kifejezéssel illetett lélektani állapotot. Más szóval a magyar Fejtő Ferenc személyiség szerkezete, habitusa, modora, mosolya, kézfogása, szófordulatai, az *1938-as* magyarországi korhangulatot, stílust, mentalitást konzerválták, és másokéval – az otthon rekedtekével, a később emigráltakkal, vagyis az elsöprő többséggel – ellentétben, azt közvetlenül sem a vészorszak idegromcsoló szörnyűségei, sem a pusztító világháború megpróbáltatásai, de még a „szocialista építés” kezdeti szakaszában, 1956 előtt általánosan megkövetelte *mimikri* sem torzították. Nem is beszélve a kádárkori személyiségromboló, gerincroppantó megalkuvásokról, kettős beszédről és a mostanában kiszámított (célzatos) folyamatossággal napvilágra kerülő besúgókarrierokról, és így tovább... Magyarán Fejtő Ferenc magyar *értelmiségiként* minden látszat ellenére nem volt, mert nem is lehetett tökéletesen azonos François *Fejtő* francia külpolitikai kommentátorral, a világhírnevet szerzett párizsi politológussal,³³ és megbecsült esszéíróval. Valódi *szinkronban*, megkérdőjelezhetetlen történelmi egyidejűségben választott hazája közeletével, szellemi elitjével, párizsi, római és New Yorki *nem-magyar* barátaival élhetett csupán. A szívének legkedvesebb magyarjaival nem volt, mert nem is lehetett azonos időbeliségben. Őket, akaratlanul is az *1938-as magyar világ* nézőpontjából, egyszersmind korának legfejlettebb, legcivilizáltabb társadalmi formációjának számító nyugat-európai polgárosodás, valamint a francia kultúra ormairól figyelte s értékelte. Innen eredeztethető soha senkivel sem éreztetett, ám az évek múlásával egyre fokozódó intellektuális fölénye, bölcs, megértő mosolya, vagy, ha a partner nem volt inyére, szarkasztikus iróniája... Örök emlék marad számomra, hogy egy alkalommal köntörfalazás nélkül, bár a rá jellemző „üriemberi” tapintattal, megmondta, hogy a nálánál másfél, két évtizeddel fiatalabb, immár szintén pátriárka-kort megélt ’56-os elvbarátait is aszerint ítélte meg, hogy milyen gyorsan, és milyen mélységben szakítottak ifjúkoruk lázas „szocialista” illúzióival,

³³ Fejtőnek az *Histoires des démocrates populaires*. Paris, 1953. Éditions du Seuil című könyve hozta meg a nemzetközi elismerést, amelyet 1969-ben átdolgozott és két kötetnyire bővített (I. Ère de Staline; II. Après Staline). A munka számos további kiadást ért meg és 1991-ig tizenhat nyelvre fordították le (Magyar változata: Fejtő Ferenc: *A népi demokráciák története*. I-II. Budapest–Párizs, 1991. Magvető Kiadó–Magyar Füzetek).

olykor türelmetlen „szektás” (osztályharcos) nézeteivel, és tértek vissza szüleik, nagyszüleik *polgári* elveihez, értékeihez...

Vagyis ugyanoda lyukadtunk ki, ahonnan elindultunk, mondhatnánk, újra ott vagyunk, ahol a part szakad – hetvenegy év után! Kérdéseim: lett-e, kijegecesedett-e azóta honunkban „osztálytudatos”, a hollandhoz, a skóthoz, a svédhez, a katalánhoz, de legalább a némethez vagy az osztrákhhoz hasonlatos, ahhoz mérhető *polgár(ság)* – a voltaire-i *citoyen*³⁴ értelemben? Tisztázódott-e a hazai értelmiségi közvélekedésben – jobban mondva kiderítette-e legalább a magyar historiográfia és szociológia –, mennyiben avított, nemesi jellegű, s mily mértékben modern polgári karakterű mindaz, amit a magyar társadalomfejlődés és gondolkodás többszöri nekiveselkedés után (és ellenére) az elmúlt másfélszáz évben végül is produkált? Közelebről, hogy ez a kétfajta (kétféle vétetésű), de elvileg összetartó (szerencsés esetben egyirányú) „fejlődés”, érték- és izlésvilág milyen arányban és mértékben (mélységben) keveredett (elegyedett) a magyar *middle class* különféle rétegeiben, beleértve a „szocialista (nomenklaturás) polgárosodás” kedvezményezettjeit is? Volt-e megadatott-e nekünk az ehhez a „természetes” kohézióhoz elengedhetetlenül szükséges *hasznos idő*, vagy legalább pár évtizednyi történelmi/politikai szélcsend? S amennyiben válaszunk tagadó, nem lehetséges-e, hogy minden látszat ellenére mi, *mai magyarok* mindnyájan megrekedtünk az 1909-es társadalomfejlődési szinten, vagyis nagyjában-egészében ott tartunk – jobban mondva már ott sem! –, ahová országunk, hazánk, közéletünk Fejtő Ferenc, Radnóti Miklós és Méliusz József születési évében³⁵ egyszer már nagy ügyel-bajjal, rengeteg ellentmondás és öncsalás árán, *de mégis* felkapaszkodott? Amikor a baljós (geopolitikai és társadalomtörténeti) előjelek ellenére elméletileg még mindig volt *némi remény* a főtebb taglalt nehezen egyeztethető értékek harmonikus elegyedésére és – különösen szerencsés körülmények között (mondjuk a történelmi Magyarország egyben maradása esetén) – szerves egybeolvadására, *a nemesi típusú magyar polgárosodás* végigfuttatására, legalábbis állandó (konstans) típusjegyeinek rögzülésére...

S ha e kellemetlen kérdezősködést folytatva feltesszük, hogy nemzeti nagyjaink *eleve* téves koordináták mentén jelölték ki az úticélt, *hibásan* mérték föl történelmi esélyeinket, s adottságainknak, reális (kivihető) lehetőségeinknek *nem megfelelő* modellt (mintát) – a francia (jakobinus típusú) központosított egynyelvű nemzetállamiságot (annak jogegyenlősítő, rokonszenves republikánus eszmeisége nélkül)³⁶ – választottak, nem lehetséges-e, hogy mindnyájan, kivétel nélkül *egy nagy (történelmi) érzékcsalódás* (illúzió) hordozói, működtetői – és áldozatai vagyunk?

Magyarán a magyar nemzetté válás/polgári átalakulás (társadalomtörténetileg és szociológiailag) egyfelől deficités lett, a nemzetépítés

³⁴ Vö. Jászi 423., illetve Kende 2003, 60.

³⁵ Radnóti Miklós (Budapest, 1909. május 5. – Abda, 1944. november 6/10. között); Méliusz József (Temesvár, 1909. január 12. – Bukarest, 1995. december 2.); Fejtő Ferenc (Nagykanizsa, 1909. augusztus 31. – Párizs, 2008. június 2.)

³⁶ „A kelet-közép-európai térség államai a francia modellt mindmáig félreértették. Csak az államnemzeti dominanciát vették észre benne, s ezt vették át több-kevesebb sikerrel, kifelejtve belőle a másikat, az elöbbinél nem kevésbé alapvető és mérvadó elvet: az állampolgári egyenlőséget.” Lásd Kende 2003, 93-94.

pedig (politikailag) egész egyszerűen kudarcot vallott. És, továbbmenve, mindezt alaposabban végiggondolva, nem kockáztatható-e meg vajon az a *sejtés* is, miszerint *emez illúzió* és nemzetépítési/társadalomátalakítási *kettős sikerhiány* jegyében (és nem-kívánt érzelmi közösségében) vagyunk/maradtunk *mi*, valahányan *MAGYAROK*? S legnagyobb bajunk épp az, hogy ezt a tényállást sem igazán elfogadni sem pedig megbocsátani nem tudjuk, ennél fogva nem szüntünk meg *egymást* – a magyar társadalom- és értelmiségi elit különféle, szervesülni/összeolvadni nem képes rétegét, s azok „képviselőit” (lényegében saját magunkat) – okolni végeredményben *közös (nemzeti) mulasztásainkért*?

Vagyis ennek hiányában lettünk/vagyunk „magyarok”: kisztílű állandó (ismétlődő) acsarkodásainkkal, egymásra mutogatásainkkal, felelősség áthárításainkkal, megrogzított bünbakkereső hajlamainkkal, szélmalomharcainkkal, ádáz szekértáborainkkal és – legalábbis egyelőre – reménytelen délibábkergetéseinkkel.

Holott, ismétlem: a magyar politikai és értelmiségi elit *felelőssége* a többszörös kudarc miatt *közös* (még ha más-más arányban esik is latba) és büntetlenül, további káros következmények nélkül, valójában – történelmi távlatban – nem is porciózható.

A kárfelmérés és a közös romeltakarítás, s majd ezután *az újrakezdés* viszont minden jel szerint – húsz évvel a rendszerváltás/rendszerváltozás után – *ismét* elkerülhetetlen.

E sorok írója ezért tekinti Fejtő Ferencet a *par excellence* – mert nem-létező de egyszer talán, együttes erővel *mégis* megvalósítandó *magyar polgárság* egyszemélyes prototípusának.

Zugló (Limanova tér 1., II. emelet 2.), 2009. augusztus 3.–augusztus 13.

François Fejtö, fils rebelle de Jacob

C'est une tâche délicate que m'a confiée Pierre Kende en me demandant de parler du rapport qu'entretenait François Fejtö avec... et déjà les difficultés commencent : faut-il dire avec le judaïsme ? Avec l'identité juive ? Avec le monde juif ? Avec le peuple juif ? Avec ses racines juives ? Tous les termes sont piégés. Et ils le sont d'autant plus que, comme vous le savez, François Fejtö est né dans une famille juive, plutôt assimilée, de Hongrie, et qu'il s'est converti au christianisme, dans l'Eglise catholique à l'âge de 16 ans, c'est-à-dire en 1925... Qui plus est, il n'est pas devenu un catholique militant, abandonnant rapidement la pratique religieuse, d'autant que son épouse Rose, de famille juive, s'affirmait fermement agnostique. Il est sans doute devenu d'autant moins pratiquant que peu après avoir reçu le baptême en 1927, il découvrait avec fascination la pensée de Marx, devenant pour quelques années un militant communiste. Dès 1933, alors que cet engagement lui valait d'être emprisonné – il avait même été sérieusement maltraité par la police de Horthy – il rompait avec le parti communiste, ayant compris, grâce à son ami le poète Attila József que les communistes allemands s'étaient alliés avec les nationaux socialistes en Allemagne et avaient fait la courte échelle à Hitler.

Ayant été l'éditeur de son dernier livre, intitulé *Dieu, l'homme et son diable*, paru en 2005, j'ai eu l'occasion d'évoquer ces questions avec lui, au court du long et compliqué travail de rédaction de ce texte. Mais si ce livre a vu le jour, c'est parce que nous avons commencé à parler, François et moi, de ces questions quelques années plus tôt, à l'occasion de la réédition, en 1997, d'un petit ouvrage qu'il avait publié en 1960, intitulé *Dieu et son Juif*.

Je me souviens qu'un soir, peu après la sortie de cette nouvelle édition, dont j'avais rendu compte dans *La Croix*, où j'étais alors journaliste, nous nous étions retrouvés au théâtre des Champs Élysée lors d'une représentation des *Noces de Figaro*. J'avais proposé à François de le raccompagner en voiture chez lui, après le spectacle. Et alors que nous traversions la Place de la Concorde, nous avons évoqué l'épilogue de son livre, où il rapporte la question qu'il avait posée au Cardinal Lustiger, puis au Grand Rabbin Samuel Sirat, celle de savoir s'il était concevable que l'on dise, le jour de ses funérailles, le Kaddish, après le chant du Requiem. Poser ainsi la question, c'était évidemment vouloir réunir, dans une même cérémonie des éléments constitutifs du rite juif et du rite chrétien. Tout François

Fejtő, de ce point de vue, est-là. Dans l'entremêlement des choses. Et sur cette place de la Concorde, si républicaine et révolutionnaire, François me disait qu'en vieillissant, il se sentait de plus en plus juif. Et dans le même temps, il me donnait une description du judaïsme extrêmement critique, qui me semblait, à moi, goy catholique, tout à fait caricaturale ! Il parlait d'une religion tribale, d'un Dieu outrageusement sévère, méchant, sans miséricorde. Je bouillais intérieurement et me demandais comment lui faire comprendre que la réalité était sans doute plus nuancée que cette vision qui était probablement celle qu'il s'était faite dans son adolescence, celle que le catholicisme du début du XX^e siècle avait sans doute dû conforter, mais qui me paraissait ignorer, du point de vue catholique, les fruits du travail accompli par les théologiens, notamment les exégètes... Mais enfin, c'était lui qui était juif, et pas moi, et ce débat intellectuel à front renversé était assez surprenant.

De toute évidence, François Fejtő se sentait juif, mais il avait un rapport conflictuel avec le judaïsme. C'est pourquoi j'ai intitulé cet exposé : « François Fejtő, fils rebelle de Jacob ». Fils, mais rebelle. Et si j'ai choisi de le rattacher à Jacob plus qu'à Abraham, c'est parce que lui-même, dans *Dieu et son Juif*, a fait ce rapprochement, en rappelant que c'est au gué du Yabboq, après avoir combattu toute la nuit un inconnu, que Jacob reçoit le nom d'Israël, parce que, je cite la parole de l'inconnu qu'il a affronté : « Tu as lutté avec Dieu et avec les hommes, et tu l'as emporté ».

Mais avant d'aller plus loin dans ce sens et d'entrer dans la réflexion de François Fejtő quant au judaïsme, voici quelques notations familiales. J'ai interrogé Charles, son fils, pour lui demander si, durant son enfance, on parlait du judaïsme, dans la famille. Pratiquement pas, m'a-t-il répondu. François avait souhaité que son fils soit baptisé, mais il ne l'a pas envoyé au catéchisme. Rose, tout en se disant agnostique, était plus proche du judaïsme. Elle était peintre, et dans certains de ces tableaux, superbes, elle a travaillé autour de l'alphabet hébreu... Charles m'a dit avoir compris qu'il était juif en tombant, à l'âge de six ans, sur un livre de photo des camps d'extermination, accompagné d'un texte en quatre langues... C'est une manière de dire que ses parents ne l'avaient pas élevé comme tel. Puis il lui est arrivé bien plus tard d'accompagner son père à des fêtes religieuses, à l'occasion de bar-mitsvah, par exemple, parce Rose et François avaient des amis juifs. Dans la famille Fejtő, la religion tenait manifestement moins de place que la politique, le débat d'idée, l'histoire, et l'histoire immédiate que constituait le journalisme tel que Fejtő le pratiquait.

Rien d'étonnant, puisque François Fejtő était né en Hongrie dans une famille juive assimilée. « Je suis et je reste Hongrois », écrit-il dans son livre de mémoire intitulé *De Budapest à Paris*. C'est la première phrase du premier chapitre. Un peu plus loin, il précise qu'il est né « hongrois de confession israélite ». Son père, comme son grand-père paternel, était imprimeur, et fabriquait, outre des livres scolaires, des bibles catholiques et protestantes, en plusieurs langues, et précise Fejtő, parfois des livres de prières juifs... Son père, juif, fréquentait la loge maçonnique, puis, quand il a perdu sa femme, la mère de François qui avait alors cinq ans, il a épousé une femme chrétienne venue de Serbie, et s'est marié, non pas à la synagogue, mais à l'église. Dans la famille, on avait, je cite, « une pratique

édulcorée de la religion des ancêtres »... On comprendra aisément ce que François Fejtő voulait dire en lisant, son important livre *Hongrois et juifs* qu'il consacra à ce qu'il a appelé « l'histoire millénaire d'un coupe singulier », dans lequel il évoque largement le long mouvement d'intégration et d'assimilation des Juifs dans l'histoire turbulente et douloureuse de la Hongrie.

La famille ne s'appelait pas Fejtő, mais Fishel – Fejtő est un nom de plume, mais là encore, il faut noter une chose importante, ce nom de plume a supplanté dans la conscience de François son nom paternel. Dans *Dieu et son juif*, il écrit : « J'ai si bien caché mon nom que je l'ai oublié moi-même. » Figure de style ? Mise en scène de la part d'un homme qui ne détestait pas le théâtre ? Je laisserai planer l'incertitude, comme lui-même l'a entretenue dans son livre.

Ce remariage à l'église du père de François Fejtő n'a pas empêché que celui-ci fasse sa bar-mitzvah à l'âge de 13 ans dans la synagogue de Nagykanizsa. Mais à l'époque déjà, son meilleur ami est un chrétien, de père catholique et de mère luthérienne. Karcsi est un garçon fervent, qui choisit le catholicisme. Les deux garçons ont des discussions profondes et François Fejtő réfléchit sur les deux religions. Sensible à la musique, il fréquente les offices catholiques ou protestants où il est saisi par la beauté des orgues et des chants liturgiques. Il note dans son livre de mémoire, que dès lors, il se pose des questions de comparatisme religieux. Il lit la Torah et les Évangiles, et, dit-il, « préfère la douceur des Évangiles ». Face à la passion qu'il sent chez son ami, face à l'éblouissement que font naître en lui les préludes et fugues de Bach qu'il va écouter à dans l'église des franciscains – un monument baroque –, face aux sermons passionnés qu'il entend, parfois marqués au coin d'un sévère antijudaïsme, il trouve le judaïsme réformiste « fade et tiède », ce sont ses mots.

Mais surtout, il fait une expérience proprement mystique, à l'âge de 16 ans. Je le cite : « Un après-midi, dans le jardin public où je lisais l'Évangile selon saint Matthieu, je crus voir passer – je vis passer – Jésus. Je sentis son regard se poser sur moi. »

Il demandera le baptême aussitôt. Il ne sera baptisé qu'à sa majorité, à l'âge de 18 ans, non sans être allé, selon l'usage, annoncer au grand rabbin qu'il quittait la synagogue. Il s'entendit répondre ceci : « Si vous désertez le judaïsme, cela ne peut être que par opportunisme, par intérêt ou par peur des persécutions... Vous rendez vous compte de la gravité de votre acte ? Vous désertez le peuple de Dieu. Depuis des millénaires, nous tenons tête aux idolâtres qui nous persécutent ! D'ailleurs tout cela est inutile : les Gentils ne vous accepteront jamais, vous resterez pour eux un éternel transfuge, un suspect, un marrane. » Fejtő note qu'il fut ébranlé, mais il ne recula pas. Au contraire, il lira avec passion saint Augustin, Thomas A. Kempis, Pascal, la vie de saint François... avant de découvrir la condition ouvrière et le marxisme.

Cette « vision », à l'âge de 16 ans, n'est pas la seule expérience mystique qu'il relatera. Il fera allusion à un autre moment singulier, celui qui le conduira à écrire *Dieu et son juif*, publié en 1960 (trente cinq ans plus tard). Il avait éprouvé le besoin de prendre quelques jours de vacances à la montagne. Seul. Il était allé à

Wengen, et là, dans sa chambre d'hôtel, il a connu, je cite « une étrange nuit de lutte et d'exaltation », de laquelle est né ce livre dans lequel il s'explique avec le judaïsme. « Jamais depuis les expériences mystiques vite effacées de mon adolescence, écrit-il dans ses mémoires, je n'ai eu autant le sentiment d'écrire sous la dictée, avec plaisir et tremblement, d'une manière qui me rappelait le mot d'un philosophe allemand : "Une œuvre a l'artiste pour mère et Dieu pour père". »

De même, je crois pouvoir dire qu'il aura vécu l'écriture de son dernier livre comme un combat intérieur, et ce qui est en cause, ce n'est pas simplement l'âpreté de l'effort que constituait à l'âge de 95 ans et pendant plus de deux ans, l'écriture d'un livre.

Il y a donc en François Fejtö un authentique mouvement intérieur qui en a fait un chercheur de la vérité en bien des domaines, pas simplement dans l'espace de la religion. Pour ma part, j'y reconnais quelque chose du mouvement fondamental de ce qui me semble définir l'être juif tel qu'on le découvre dans la lecture de la Bible. C'est pour cela que François s'intéressait fondamentalement à l'histoire et à la politique, en raison d'un questionnement éthique qui est celui de la liberté et de la justice...

Mais ce qui nous occupe ici, ce n'est pas ma lecture de l'être juif, mais la sienne. Comment définissait-il l'être juif ? La première chose qu'il faut dire, c'est qu'il refuse l'affirmation de Sartre lorsque celui-ci affirme que le Juif se reconnaît dans le regard de son ennemi. Ce n'est pas, écrit-il dans *Dieu et son Juif*, l'antisémitisme qui a créé le Juif. Et il poursuit : « À l'origine, il y a le Juif, peuple élu »... Et il précise aussitôt que s'il considère l'élection comme un fait, elle ne lui plaît pas trop, car il y voit le prototype des nations nationalistes, expansives, xénophobes, intransigeantes... On comprend que si François avait de l'affection et de l'inquiétude pour Israël, l'État d'Israël, il ne pouvait guère être sioniste, même si à certains égards, le sionisme avait de quoi fasciner le social-démocrate utopiste austro-hongrois qu'il était...

En fait pour François Fejtö, c'est bien l'élection qui est déterminante, et il en précise l'effet : voici ce qu'il écrit dans *Dieu et son Juif* : « Quoi que fasse le Juif, qu'il bouche ses oreilles, qu'il déclare ne rien entendre, la parole de celui qui s'est défini en disant : "Je suis celui qui est" résonnera dans son âme. Le message lui a été transmis, il en fera ce qu'il voudra, mais il est juif par ce message et par ce qu'il en fera. Le peuple juif a été engendré par ces paroles. » Le Juif, s'identifie ainsi au rapport spécifique qu'il entretient avec Dieu et ses attributs, l'amour, la vérité, la justice, si bien que même celui qui se pense, se croit ou se proclame athée porte l'héritage spirituel de la communauté juive. En ce sens, être juif, c'est un destin qui vous tombe dessus... Un destin auquel on n'échappe pas, mais que l'on habite à sa manière.

Ce destin, qui ne définit donc pas une nation au sens ethnique, François Fejtö va le décrire comme un combat, ou plutôt comme un procès. Dans son livre de mémoire, *De Budapest à Paris*, il écrit qu'il voit le trait déterminant du judaïsme dans le procès interminable fait à Dieu, au nom des principes mêmes – amour et justice – inculqués par Dieu au peuple juif, par l'intermédiaire de ses prophètes.

Ce procès s'illustre notamment dans la figure de Job, le juste accablé de malheur, dont le sort est marqué par la tension entre l'impératif absolu de croire en Dieu – Job n'y renonce jamais – et l'impossibilité de concilier en Dieu la justice parfaite et la toute puissance : si Dieu est tout-puissant, il est responsable du mal qui est fait à Job, mais comme ce mal n'est pas la sanction du péché, puisque Job est juste, alors Dieu est injuste. Cette dialectique chère à Fejtö, qu'il reprendra dans *Dieu, l'homme et son diable* est aussi celle de Hans Jonas, dans *Le Concept de Dieu après Auschwitz*.

Le procès est double. Il y a, d'une part, celui que le peuple juif adresse à Dieu, accusé de ne pas faire le bonheur de l'homme, contrairement à sa promesse et à l'Alliance – et Fejtö y rattache le travail de la pensée accompli par Spinoza, Marx, puis Freud. Et ce procès est, d'autre part, celui que Dieu tente à son peuple, à travers les prophètes, en l'accusant inlassablement d'infidélité. Et il faut y ajouter un troisième procès que Fejtö lui-même fait au judaïsme, en lui reprochant de s'être enfermé, calfeutré, ritualisé... C'est un procès où tout est à la fois accusation et admiration... Où le reproche est aussi louange... Ce qui explique la double réception de son *Dieu et son Juif* : le bulletin de la communauté juive de Strasbourg dénoncera le livre comme « antijuif », tandis qu'André Neher, rabbin et philosophe éminent, prendra sa défense... Il est vrai qu'on y trouve des paroles particulièrement fortes, sinon brutales, comme celle-ci : « Vous êtes le peuple jaloux par excellence. C'est là votre vérité et votre mensonge », ou encore « Rien de moins jaloux, rien de plus possessif que votre amour pour Dieu », et encore : « L'idée de partager Dieu avec d'autres vous paraissait inadmissible. Et vous paraissait également insupportable l'idée de votre inégalité, de votre infériorité à son égard. » Fejtö n'y va pas avec le dos de la cuillère. Mais là où il frappe le plus dur, il se met dans le lot des coupables : « C'est là votre péché. Notre péché... Nous avons mis du sang entre nous et Dieu. Le sang de notre frère. Le sang de notre Père. De nous-mêmes. Nous avons blessé Dieu et nous plaçons non-coupables ! » Il y avait effectivement là de quoi hérisser la communauté juive, de Strasbourg ou d'ailleurs. Celle-ci pouvait voir en Fejtö, un rejeton de Jacob, qui avait volé à son aîné Ésaü le droit d'aînesse et la bénédiction paternelle. Fejtö répondait d'avance à la critique en faisant dire à ses futurs détracteurs : « Notre complexe à nous, c'est Dieu. C'est lui le Père avec qui nous sommes aux prises... », puis il pointait plusieurs superstitions idéologiques, mais aussi créatrices, dit-il, plusieurs illusions ou obsessions qu'il trouvait dans les rangs juifs – mais qui s'étendent à toute société, et auxquels les goyim sacrifient volontiers...

Ce n'est pas la seule lecture que l'on peut faire de *Dieu et son juif*. Ce livre recèle aussi en quelque sorte un autoportrait voilé : le Spinoza que décrit Fejtö est un peu un miroir de lui-même, et c'est dans la peinture de Socrate qu'on découvre l'idéal par lequel François aimerait se définir... Un Socrate mâtiné de Montaigne... En disant cela, je vois François sourire avec malice et gourmandise. Trop content, n'est-ce pas ?

Évidemment, on ne peut omettre, dans le lien qu'entretient François Fejtö avec l'être juif, le drame de la Shoah. Il confesse qu'il était peu enclin à en parler, en raison de la douleur intime qu'il éprouvait. N'oublions pas qu'il avait quitté la

Hongrie en 1938, alors que le régime Horthy, s'il était autoritaire, nationaliste et antisémite, semblait cependant loin de vouloir suivre la folie nazie et ce n'est d'ailleurs qu'à partir de mars 1944, avec l'intervention directe des Allemands, avec l'arrivée d'Eichmann, et la nomination du premier ministre Sztojaj, que la solution finale fut vraiment mise en œuvre en Hongrie. François et Rose avaient été rattrapés, en France, par la guerre et la folie allemande, et après avoir fui Paris vers Vannes, c'est dans les environs de Cahors qu'ils se sont cachés. Dans ses mémoires, Fejtő note d'ailleurs que les paysans qu'ils fréquentaient n'avaient tout simplement pas idée de ce qu'était un juif... Le dernier échange de courrier avec son père date de 1943, et c'est en 1945 que François Fejtő apprendra « qu'il est le seul survivant de sa famille, du côté paternel ». C'est ce qui lui fera reprendre à son compte ce mot du poète Henrich Heine, juif et allemand : « Je suis plutôt de la race des chassés que des chasseurs. » Mais s'il se sentait évidemment pleinement solidaire, et pour cause, des victimes du nazisme, et plus largement des victimes de toute forme d'antisémitisme, je ne crois pas trahir François en affirmant qu'il n'a jamais voulu faire de la Shoah une sorte de religion civile, et qu'il n'a jamais voulu enfermer l'identité juive dans le drame et la souffrance.

En vieillissant, il regrettait de n'avoir acquis de la tradition juive qu'une conscience tardive. Et comme je l'ai déjà dit, il confiait volontiers qu'il se sentait de plus en plus juif. Mais ce n'était pas pour revenir vers une religion nationale, tribale. En réalité, c'était plutôt pour tendre vers d'avantage d'universel. Et il voyait dans le judéo-christianisme – notez la réunion des deux – la religion la plus porteuse d'universalité. Dans le beau livre d'entretiens qu'il a signé avec Jacqueline Cherruault-Serper, *Où va le temps qui passe*, il dit : « Je suis à la fois juif et non juif », et sa manière d'être juif, il la caractérise, au-delà de la critique développée dans *Dieu et son juif*, par une phrase qui pourrait entrer dans le florilège de la théologie apophatique : « Le juif – ou l'homme – ne me semble pas prêt à se résigner à la séparation, à la solitude, et à l'absence. » Vous remarquerez qu'au passage, pour Fejtő être juif, c'est être homme, et pleinement homme, si bien que tout la critique adressée au juif vaut pour tout homme. Et dans *Dieu, l'homme et son diable*, proposant sa propre lecture du grand livre du cardinal Lustiger, *La Promesse*, il reprochera au christianisme d'avoir voulu se débarrasser du judaïsme, et de céder, pour cette raison, à la tentation de l'idolâtrie. Mais surtout, il dit que la question fondamentale, c'est celle de l'abîme qui est devant nous, d'un insaisissable sur lequel nous mettons un nom imprononçable, d'un Dieu qui toujours échappe... Ce qui nous ramène à Job. Être homme, être juif, c'est une vocation à l'inconfort, au dérangement devant celui qui est, je cite Fejtő, « innommable, qui englobe et dépasse, qu'on peut approcher, avec qui l'on peut avoir l'illusion de s'unir, dans cet état de grâce que Saint Augustin appelle l'amour ».

Ce désir de communion qui dépasse les frontières, Fejtő, l'avait finalement exprimé à la fin de son dernier livre, *Dieu l'homme et son diable*, en formulant une utopie – au sens où il se sentait proche des utopistes du XVIII^e siècle – celle d'un dépassement du monothéisme qui pourrait réunir ensemble, sur un nouvel Olympe, toute les religions, toutes les traditions, toutes les pensées, toutes les figures, philosophes, poètes, prophètes, scientifiques, rassemblés par le langage de la musique, dans une conversation fraternelle sur le sort de l'humanité. Remarquez

bien que Fejtő ne nous dit pas, à la fin de sa vie, qu'il existe une doctrine capable de prendre en charge le sort de l'humanité, mais que celui-ci reste à inventer dans une conversation fraternelle. En cela, il rejoint la vieille et indéclinable affirmation juive que la Thora est entre les mains des hommes, et donc que notre avenir est perpétuellement en débat entre nous. Et il pense que la liberté, la fraternité et la justice constituent les conditions essentielles pour la fécondité de ce débat dont le sommet serait l'accomplissement de l'amour.

Cet amour, tout ceux qui connaissent François le savent, il n'a cessé de le chercher, de le désirer, de le provoquer même, car ce mystique aimait plus que tout être amoureux. François aimait passionnément la compagnie des femmes – de préférence jeunes et jolie, et il ne s'en cachait pas... Il était volontiers romantique. Il me semble qu'il cherchait auprès des femmes, comme dans le plaisir de la musique, un écho de cet amour par lequel il espérait communier à l'absolu, et ce n'était pas sans rapport, il le reconnaissait, avec l'absence qu'avait creusé en lui, la disparition de sa mère, alors qu'il était encore dans la petite enfance... C'était peut-être pour lui, une manière de chercher un apaisement, une transfiguration de son combat avec Dieu et ses frères...

Fejtő Ferenc és Raymond Aron zsidósága

A fehérvárcsurgói nemzetközi Fejtő Ferenc kollokvium számomra – egy bizonyos értelemben – felfogható a nemzetközi Raymond Aron-konferencia folytatásaként is, melyet a Károlyi József Alapítványt képviselő Angelica Károlyi asszonnyal szerveztünk 2000. októberében a budapesti Közgazdaságtudományi Egyetemen. Bretter Zoltán liberális filozófus a konferencia-kötetéről írott recenziójának azt a találó címet adta: „Aron, itthon”.¹

A szóban forgó konferencia *francia nyelvű* nyitó előadását Fejtő Ferenc tartotta a Budapest Collegiumban, amit nagy megtiszteltetésnek tekintett és rámutatott, hogy a megjelentek közül valószínűleg ő ismerte a legrégebben Aront. Egészen pontosan azt mondta: „J'ai eu la chance de rencontrer le jeune Aron, de cinq ans mon aîné, dès avant la guerre, au début de mon séjour en France que j'avais considéré alors comme provisoire qui est devenu permanent... Je l'ai rencontré chez Clara Malraux, peu de temps après la publication de sa thèse, *Introduction à la philosophie de l'histoire*.”²

A fiatal Aronnak az 1938-ban megjelent, André Malraux-nak és Eric Weilnek ajánlott művében, az alábbi filozófiai megfogalmazások szerepelnek az ember és a történelem viszonyának kifejezésére: „*il est dans l'histoire*”, „*l'homme est historique*” et „*l'homme est une histoire*”.³

Az első megfogalmazást – *az ember a történelemben* –, a továbbiakban a maga konkrétságában használok, azaz *Raymond Aront és Fejtő Ferencet a valós történelemben* vizsgálom.

A történelem Raymond Aron számára – egyebek között – a zsidó asszimilációt, három francia köztársaságot, két totalitárius rezsimet, a világháborút és a londoni ellenállásban való részvételt, a Vichy-rezsimet, az antiszemitizmust, a franciaságot, a francia zsidók deportálását, a holokausztot, a hidegháborút, Izrael Állam eltörlésével való arab fenyegetést jelentette. Fejtő Ferenc esetében az Osztrák-Magyar Monarchiát, a többnemzetiségű és többvallású családot, a zsidó

¹ Bretter Zoltán: Aron, itthon. Élet és Irodalom, 2002. február 8.

² François Fejtő: Sur Raymond Aron in: Raymond Aron et la liberté politique. Editions de Fallois, Paris, 2002. 17. o.

³ Raymond Aron: Introduction à la philosophie de l'histoire, Gallimard, Paris, 1981. 403-404. o.

asszimilációt, a magyarságot, Trianont, áttérést a katolikus hitre, a Horthy-rezsimet, a Franciaországba való menekülést, a világháborút és a dél-franciaországi menedéket, a soát, szülőföldje sztálinizációját, francia állampolgárságot, az 1956-os forradalmat és szabadságharcot, a hidegháború háború nélküli eltűnését, s a „köztes Európában” a visszanyert szabadság leple alatt az aniszemita készítetések felerősödését is jelentette.

A második megfogalmazás – *az ember történelmi lény* – lényege, hogy az embert a történelmi környezete alakítja, amelybe beleszületett. Az intézmények és a társadalmak fejlődésében és fejlődése által létezik. A kérdés tehát az: hogyan vonatkozik mindez Fejtőre és Aronra, akik életük adott szakaszától kezdve inkább vallották zsidóságukat és inkább kifejezték az Izraellel és a diaszpórában élő zsidókkal a szolidaritásukat, mint korábban, de nem tagadták meg magyarságukat vagy franciaságukat. Bár néha intenzíven átéltek a zsidó lét *ambivalens, paradoxális* jellegét, ezt nélkül tették, hogy az identitásukban bekövetkezett módosulást az *immanens* történelem helyett a zsidó *szakrális* történelemmel igazolták volna és a továbbiakban ebből következően cselekedtek volna (pl. izraelitákká vagy cionistákká váltak volna, vagy letelepedtek volna Izraelben).

Végül – *az ember történelem* – a francia filozófus megfogalmazása szerint azt jelenti, hogy az egész emberiség történelem, kaland, a történelem pedig egy *egység nélküli dráma*. Az 1930-as évek második felében ezért a megállapításért „ördögi fajzatnak” minősítették a fiatal filozófust.

Fejtő Ferenc, a magyarul is a megjelent életrajzi írásában is számos helyen nagy elismeréssel szól Raymond Aronról, sőt a két gondolkodó személyes kapcsolatát idézi az egyik fejezet címe: „Utolsó beszélgetés Raymond Aronnal”.⁴

Talán nem tűnik szerénytelenségnek, ha megemlítem, hogy – a jelenlévők némelyikéhez hasonlóan – engem is személyes kapcsolat fűzött mindkét gondolkodóhoz: Fejtő Ferencet 1993-ban, Raymond Aront pedig 1981-ben ismertem meg Franciaországban.

1982. májusban interjút készítettem Aronnal, aki a magyar népről és magyarokról szólván, azt mondta: „Je connais un certain nombre de Hongrois émigrés, j'ai des amis parmi eux, et je constate que le peuple hongrois est exceptionnellement doué. Ne serait-ce qu'en énumérant les hommes supérieurs qui se trouvent aux États-Unis et qui sont d'origine hongroise. Et quelques Hongrois arrivés en France que je connais ont tous trouvé leur place et réussi jusqu' à présent leur existence.”⁵

Kétségtelenül közéjük tartozott például Thomas Schreiber, Victor Karady, Pierre Kende és természetesen a szülőhazából börtön elől, megaláztatások elől, s végső soron a *halál* elől 1938-ban menekülni, majd az országot a kommunista diktatúra miatt 1947-ben véglegesen elhagyni kénytelen Fejtő Ferenc. „Hogy

⁴ Fejtő Ferenc: Budapesttől Párizsig-Párizstól Budapestig, Kossuth kiadó, 2007. 517-519. o.

⁵ Qui est donc le Prince? Interview de Raymond Aron par Sandor Csizmadia, Doxa. Études philosophiques, 16, 1989. 79. o.

máshová is mehetnék, mint Franciaország? Ilyesmi eszembe se jutott...”⁶ - olvashatjuk önéletrajzi írásában.

De lapozunk tovább a memoárjában, amelyből a történelmileg tudatlan vagy a holokausztot tagadó antiszemiták is megtudhatnák: a *soá* után szinte csak ő maradt meg egy hajdan népes család túlélőjeként, apját Auschwitzba, fivérért Buchenvaldba deportálták. „Hogyan viseli el az ember az ilyen szerencsétlenséget? [...] Az ilyen gyászt el lehet fojtani, de nem lehet kiheverni. Többet szólni sem róla”⁷ -írta.

Fejtő az 1950-es évek végén – noha addigra már több könyvet publikált, több francia és nem francia újság és folyóirat munkatársa is volt, bővült a baráti köre, anyagi helyzete is javult – súlyos *identitás-válságba* került: gyakran árasztotta el „énjét” a lénye legmélyéről feltörő *szorongás és hiúttudat*, önismerete válságba jutott. Mivel *multikauzális traumája* nem szublimálódott, gondolatai és érzései rendezésére *pszichoanalitikushoz* járt. A pszichoterápia eredményeképpen – saját vallomása szerint – megnövekedett a *tisztánlátása*, fokozódott a *viszonyítási képessége*, s könyebben nyugodott bele a *változtathatatlanba*.

1960-ban „kétkedő zsidó-keresztényként”, a héber nyelv ismerete nélkül eljutott Izraelbe, amelyről azt írta: „A világegyetem gettója, amellyel *szolidárisnak* érzem magam. De vajon tudnék-e ott élni? S ha nem, hát miért nem? Miért néztem ezt az országot a külföldi rokonszenvező szemével?”⁸

Jeruzsálemben, amely bármelyik más városnál alkalmasabb az Istennel folytatott beszélgetésre, sajnálattal konstataálta, hogy *nem igazán hívő*. „Érzem, hogy Isten nélkülözhetetlen, de nincs rá bizonyítékom”⁹ -írta a helyszínen a jegyzetfüzetébe.

Még ugyanabban az évben jelent meg egy eretnek könyve, *Dieu et son juif* (10)¹⁰ címen. Fejtő rámutat arra, hogy Jób Könyve jelképezi a legvilágosabban a *zsidó vallás* és a *zsidó lét* közötti ellentmondást: egyrészt feltétlenül hinni kell Istenben, másrészt összeegyeztethetetlen két isteni tulajdonság: a mindenhatóság és az igazságosság. Ennél fogva a könyv központi témája, hogy a „judaizmus meghatározó sajátossága az Isten ellen indított, soha véget nem érő per azokért az ideálokért, eszményekért – mint például szeretet, igazságosság –, amelyeket isten plántált el a zsidó népben a prófétái közvetítésével”¹¹

A szerző elvetette Jean-Paul Sartre-nak a zsidókérdésről kifejtett felfogását.¹² E szerint a zsidó – s főként az asszimilált zsidó, aki kiszabadult a tradíció gettójából – immár nem „önmagában véve” zsidó, hanem csak „mások tekintete által”, vagy csak a „többiekehez” viszonyítva. Sartre felfogása szerint

⁶ Fejtő Ferenc, i.m. 213.o.

⁷ i.m. 323.o.

⁸ i.m. 471.o.

⁹ i.m. 470.o.

¹⁰ François Fejtő: Dieu et son Juif. Essai hérétique. Grasset, Paris, 1960.

¹¹ Fejtő Ferenc, i.m. 457.o.

¹² Jean-Paul Sartre: Réflexions sur la question juive. Gallimard, Paris, 1946.

tehát az *antiszemitizmus* termeli újra a zsidót. Ezzel szemben Fejtő szerint a zsidó az Istenhez és az isteni sajátosságokhoz, az erkölcsi értékekhez való specifikus viszonya alapján azonosítható.

Ám a zsidók különbözőségére és sokféleségére tekintettel nem állította, hogy a zsidó „etnikai” értelemben nemzet, mint ahogy azt sem, hogy kiválasztott nép. Legfeljebb azt, hogy a zsidók vallásosabbak és „kiválasztottabbak”, mint a többiek, és hogy a monoteizmus, az egyistenhit az erkölcs síkján felsőbbrendű a politeizmusnál és a bálványimádásnál.

Ide kapcsolható könyve egyik fő mondanivalója, miszerint az ember, akár zsidó, akár nem, általában csak az *istenhit* és valamilyen *bálvány* – a nemzet, a fajta, az osztály, az önmaga imádása – között választhat, s a *bálványimádás* elkerülhetetlen következménye: az erőszak, a türelmetlenség, a háborúság.

Tisztánlátásának és viszonyítási képességének – a pszichoanalitikusnak köszönhető – javulása egy újabb paradoxonhoz vezette: nem akart már bálványimádó lenni, de nem tudott istenhívő sem lenni.

Fejtőt, aki valójában önmagával kívánt párbeszédet folytatni, a zsidó szakírók „outsidernek” tekintették. Martin Buber az Izraelben élő német-zsidó filozófus a szerzőnek még a témához való jogosultságát is elvitatta, mondván, Istenről nem beszélhet az, aki nem tud héberül. Megdöbbenette Buber „kítaszító magatartása.

Többen biztatták, hogy írja meg a könyv folytatását, leásva egészen a zsidó-keresztény *konfliktus* gyökeréig. A folytatás azonban csak évtizedek múlva következett be, s a rosszról és a történelemről elmélkedő *Dieu, l'homme et son diable*¹³ című könyvében testesült meg, amely egy külön - és a jelenleginél terjedelmesebb - előadás tárgya lehetne.

Kedvezően nyilatkozott viszont a könyvről André Neher, a héber irodalom tanára, történész, aki úgy vélte, hogy „elkezdte a harcot Istennel”. Fejtő önéletírásában hosszasan idéz Nehemek a könyvről írott szövegéből: „A zsidóság lényege az a sajátos mód, ahogyan elrendezi viszonyát az Abszolútummal, az Istennel. Fejtő könyve azért olyan ragyogó, mert – jó érzékkel – a vallás kezdeteit helyezte a zsidó-probléma középpontjába, mert átlátta, hogy a legracionálisabb és a legateistább (de a „legvallásosabb!”) zsidó is az Abszolútum birtokba vételére törekszik...”¹⁴

Neher eme megállapítása Fejtő alábbi, önmaga és a fogadott hazája viszonyára is utaló okfejtésén nyugszik: „Még a teljesen asszimilálódott zsidó, aki tartózkodás nélkül alkalmazkodott új, fogadott hazájának kultúrájához és szokásaihoz, még a magát ateistának gondoló zsidó, mint egy Lévi-Strauss vagy egy Raymond Aron, még egy kitért zsidó, mint Mahler, tehát az ilyen zsidó is így

¹³ François Fejtő: Dieu, l'Homme et son Diable, Buchet Chastel, Paris, 2005.

¹⁴ Fejtő Ferenc, i.m. 461.o.

vagy úgy hordozója ama közösség szellemi örökségének, amelyből elszármazott vagy kiszakadt”.¹⁵

A Fejtő idézet megidézi az ateista Aront, aki hozzá hasonlóan vitatta Sartre-nak a zsidókérdéssel kapcsolatos felfogását, két alapvető pontban. Ennek alátámasztására az 1983-ban megjelent memoárjából idézek: “Si l’on prend pour modèle un Juif déjudaïsé comme je l’étais, non croyant, non pratiquant, de culture française, sans culture juive, il devient vrai de dire que le Juif est tel pour et par les autres et non pour soi. Mais le Juif à papillotes, qui se balance en disant ses prières devant le Mur des Lamentations, appartient à un groupe historique que l’on appellera à juste titre, juif en soi et pour soi. [...] Sartre dissolvait l’être du Juif pour le réduire au fantasme des non-Juifs. En revanche, il durcissait celui de l’antisémite au point de lui prêter une essence. ...L’antisémite n’a point à proprement parler une essence, mais il est traversé de part en part son antisémitisme; cette hostilité se rattache intimement à son choix existentiel, à son statut de propriétaire foncier. A mes yeux, il y a bien des manières d’être antisémite. [...]”¹⁶

Aron először 1956-ban jár Izraelben. Rokonszenvezett az 1948-ban létrejött állammal, de nem volt számára nagy *spirituális* élmény. Zsidóságának a szemléltetése céljából a továbbiakban egy háborút és egy sajtótájékoztatót idézek fel, melyekhez kapcsolódóan megszületett első könyve a zsidóságról.

Mint ismeretes, 1967. június 5-étől június 10-éig zajlott a hatnapos háború négy arab állam és Izrael között. Az arab államok célja – Nasszer egyiptomi elnök szerint – a „palesztin felszabadító háború megvívása és Izraelnek a föld színéről való eltörlése” volt. A létében fenyegetett és provokált ország – professzionálisan végrehajtott megelőző csapása révén – gyors és nagy arányú győzelmet aratott, s így nem következett be Izrael Állam genocidiuma. Izrael életben maradását Franciaországban (és a világon) sok zsidó és nem zsidó érthetően nem érzélemmentesen ünnepelte.

Meg kell említeni, hogy Aron soha nem volt *cionista*, egyrészt azért, mert nem volt hívő zsidó, másrészt azért, mert mindig úgy gondolta, hogy Izrael Állam létrehozása a Közel-Keleten sorozatos háborúkra ad majd okot.

Mindazonáltal a hatnapos háborúban *szolidárisnak* érezte magát Izraellel. Írt egy *patetikus* hangvételű, *szemvedélyes* és nem – a tőle megszokott – *elemző* cikket, mert egy pillanatra attól félt, hogy Izrael veszélyben van. Később azonban megírta, hogy *tévedett*, mert Izrael – katonai fölénye révén – nem volt nagy veszélyben.

1967. november 28-án Charles de Gaulle, a Francia Köztársaság elnöke sajtókonferenciát tartott, melynek során – a hatnapos háború kapcsán – a zsidó népről mint „egy elitista, magabiztos és uralkodni vágyó népről” beszélt a következőképpen: “Certains même redoutaient que les Juifs, jusqu’alors dispersés, qui étaient restés ce qu’ils avaient été de tout temps, un peuple d’élite, sûr de soi et dominateur, n’en viennent, une fois qu’ils seraient rassemblés, à changer en

¹⁵ I. m. 457-458.o.

¹⁶ Raymond Aron. Mémoires, 50 ans de réflexion politique. Julliard, Paris, 1983. 501.o.

ambition ardente et conquérante les souhaits très émouvants qu'ils formaient depuis dix-neufs siècles: *L'an prochain à Jérusalem*".¹⁷

Aron, az általa *nem antiszemita*nak tekintett de Gaulle sajtótájékoztatója megdöbbenette, sértette és megírta a „De Gaulle, Israël et les Juifs” c. könyvét. Kifejtette, hogy a francia-izraeli szövetséget és a francia zsidóknak a francia társadalomba való integrációját felmondani látszó köztársasági elnök új periódust nyitott a zsidó történelemben és talán az antiszemitizmus történetében, kinyitva az állami antiszemitizmus zsilipjét. Úgy vélte, hogy de Gaulle önként és tudatosan felhatalmazást adott a francia antiszemitaáknak, hogy újra használják a „nagy mészárlás” előtti beszédmódot és nyelvet. A társadalmi légkörre jellemző volt, hogy a hírhedt és túlélő antiszemita, Xavier Vallat, aki a Vichy-kormányban a zsidó-ügyek biztosja volt, Aron könyvét háborítatlanul kommentálva, üdvözölte az antiszemita eszmék visszatérését, melyeket korábban támogatott, sőt – a francia zsidók deportálásakor – alkalmazott.

Aron számára egyenesen aberrált gondolatnak tűnt az, hogy a diaszpórában élő, évszázadokon át gettókba zárt, a szakmák többségéből kizárt, mindig – de Gaulle szerint egyébként az általuk kiprovokált vagy előidézett – üldözéssel fenyegetett zsidók 'magabiztosak' és 'uralkodni vágyók' lettek volna. A korábban és később is, mindig hűvös távolságtartással elemző Aron, az ezúttal benne feltörő érzés hatására azt írta: "Tout redevient possible. Tout recommence. Pas questions, certes, de persécution: seulement de „malveillance”. Pas le temps du mépris: le temps du soupçon”.¹⁸

Am de Gaulle pontosan tudta, hogy veszélyes volt a sajtókonferenciája, s ezért néhány hét múlva a franciaországi főrbabbihoz fordult, hogy tisztázza a szavaival kapcsolatos félreértéseket.

Aron egy bizonyos idő után azt kérdezte magától: „Miért voltam ennyire megrendülve?”

Az 1983-ban megjelent önéletrajzi írásában e helyzetre visszatérve azt írta: „Un Juif de culture française, citoyen français depuis plusieurs générations, n'est tenu par aucune loi humaine ou divine de se déterminer lui-même comme juif”.¹⁹

Ez viszont mégis a következő problémát veti fel, miként azt a 2005-ben, Ferch Magda fordításában megjelent – Az elkötelezett szemlélő című – interjúkötetében fogalmazta meg: „Ha bizonyos helyzetekben a zsidók kerülnek szóba, felteszik a kérdést: „A francia zsidók franciaként viselkednek vajon vagy zsidóként?” Tény, hogy a zsidók helyzete kétértelmű, paradoxon?”²⁰

Am ő a maga számára megpróbálta egyértelművé tenni, megoldani aaz egzisztenciális paradoxont, vagy másképpen fogalmazva, a zsidók helyzetében rejlő eredendő kétértelműséget: „Én egyszer s mindenkorra úgy döntöttem, hogy

¹⁷ De Gaulle teljes mondatát Aron idézi i. m. 516.o.

¹⁸ Raymond Aron: De Gaulle. Israël et les Juifs, Plon, Paris, 1968. 18.o.

¹⁹ Raymond Aron: Mémoires..., 501.o.

²⁰ Raymond Aron: Az elkötelezett szemlélő. Beszélgetések Jean-Louis Missikával és Dominique Woltonnal. Európa, Budapest, 2005. 315.o.

francia vagyok, Vichy ellenére, az antiszemitizmus ellenére, és francia citoyen maradok, aki azonban kapcsolatokat tarthat fenn más államokkal. De ettől még nem illeszkedtem be kevésbé a francia társadalomba, sőt, sokkal jobban beilleszkedtem, mint valaha... Én ma semmit sem érzek az antiszemitizmusból... Egy bizonyos társadalmi státustól kezdve az egyént nem zsidóként tartják számon. A francia társadalomban ma engem nem zsidónak tartanak. Tudják, hogy az vagyok. De inkább Raymond Aron vagyok, aki véletlenül zsidó, és furán reagál az eseményekre”.²¹

És ehhez még hozzátette, hogy ha a zsidók Franciaországban zsidónak, ugyanakkor francia citizennek tartják magukat, ha egyenlő jogokra tartanak igényt francia honfitársaikkal, akkor el kell fogadniuk, hogy Franciaország a hazájuk és nem Izrael. „Tehát attól a pillanattól kezdve, hogy francia citoyen vagyok, politikailag mint francia és nem mint zsidó bírálok.”²²

Ezzel kapcsolatban memoárja egyik fejezetének, mintegy összegzésként, a következőt fogalmazta meg: „Mon attachement à la langue, à la culture française ne se justifie pas, il est, je le vis, parce qu’il se confond avec mon être. Ma ‘solidarité’ avec Israël, dois-je la dire plus intellectuelle ou plus organique? Peut-être l’une et l’autre à la fois. En tout état de cause, cette ‘solidarité’ ne s’élève pas au niveau de l’Histoire sacrée, surnaturelle, dont je réserve la place pour les croyants mais auquel je n’accède pas.”²³

Bár Fejtő sok szempontból közel állónak érezte magához Aront, mégis megállapítható némi különbség a két gondolkodónak a zsidósághoz való viszonyát illetően: Raymond Aron élete végéig megőrizte az *individuális-liberális* és *nemzeti* asszimiláció melletti elköteleződését, és többször is hangsúlyozta, hogy „*minden zsidónak magának kell határoznia a sorsáról.*”²⁴

Fejtő Ferenc a soát túlélők tapasztalata alapján már megkérdőjelezte a korábbi individuális-liberális és nemzeti asszimilációba vetett hitet, s nem gondolta azt, mint Aron, hogy minden zsidónak magának kell határoznia a sorsáról. Ezért ő a zsidó integráció kritériumát a zsidó közösségi szokások, hagyományok, imák elismertetésével kapcsolta össze.

„Magyarság, zsidóság” című könyvében ezt írja: “A zsidó — a zsidó származású — egyének akkor lesznek képesek szembeszállni az antiszemitizmussal, ha a demokratikus erőkkel összefogva, tudatosan vállalják a zsidó nép múltját, amelyből származnak, még abban az esetben is, ha nem érzik szükségét, hogy őseik vallását kövessék. Ha sajátjukévá teszik azt a hatalmas kulturális örökséget, melytől az asszimiláció és a racionalista modernizáció elhibázott koncepciója folytán már-

²¹ i. m. 137. o.

²² i. m. 135-136. o.

²³ Raymond Aron, *Mémoires...*, 526. o.

²⁴ Raymond Aron: *Az elkötelezett szemlélő...*, 315. o.

már teljesen eltávolodtak. Az ebből származó hűség és morális felvérteztség tűnik számomra az egyetlen gyógymódnak a zsidó komplexus és neurózis ellen...”.²⁵

De ahogyan a francia állampolgár Raymond Aron franciának tekintette magát élete végéig, úgy tekintette magát élete végéig magyarnak a francia állampolgárrá lett Fejtő Ferenc.

Személyes vallomása önéletrajzi írásában olvasható: „Akár tetszik, akár nem, azok szemében, akik ismertek, mindig is magyar maradok, és az is vagyok. Hiába akarnám tagadni, leleplezne utánozhatatlan, erősen dunántúli francia kiejtésem”.²⁶

Azok, akik ismerték, még akkor is magyarnak tekintenék, ha az utolsó útjára 2008. nyarán a párizsi Montparnasse-temetőben kísérték volna, ott, ahol 1983. őszén Raymond Aront helyezték örök nyugalomra.

Mindazonáltal az én emlékezetemben, mint Raymond Aron és Fejtő Ferenc élnek tovább, akik nem hívő zsidóként is pontosan tudták, hogy Izrael Állam léte – a „sorozatos háborúk” ellenére – valójában mit jelent a világ zsidósága számára...

²⁵ Fejtő Ferenc: Magyarország, zsidóság, MTA, Történettudományi Intézete, Budapest, 2000. 322.o.

²⁶ Fejtő Ferenc: Budapestől Párizsig..., 21.o.

L'année 1956 et François Fejtő

L'étude présentée dans le cadre de la manifestation scientifique « Le passager du siècle » prend en compte les jugements formulés à l'époque par François Fejtő, depuis son observatoire parisien à l'agence France Presse et réinterprétés plus tard pendant la période de guerre froide.¹ Elle propose une confrontation de ces analyses et de celles qui ont marqué l'historiographie de la question dans le débat intellectuel postérieur à la chute du mur, débat enrichi par l'accès à de nouvelles archives.

Parmi les travaux importants soulignons tout l'intérêt de la thèse de Gusztáv Kecskés sur *La diplomatie française et la révolution hongroise de 1956*. Son auteur a rencontré à de nombreuses reprises François Fejtő et a consulté également les sources documentaires de l'Agence France Presse à Paris.²

Nous envisagerons successivement les thèmes suivants : en premier lieu François Fejtő analyse des origines et des prémices de l'insurrection hongroise, puis face à l'insurrection, François Fejtő : un journaliste engagé, enfin les limites d'un magistère d'influence.

I – François Fejtő, l'analyste des origines et des prémices de l'insurrection hongroise. Regards croisés Paris, Budapest

1) *Les origines de l'insurrection hongroise : la désagrégation du système totalitaire*

La signification historique de l'insurrection hongroise, écrit François Fejtő, résidait dans le fait qu'elle a démontré de manière spectaculaire, l'impopularité profonde des régimes populaires imposés aux pays de l'Est à la suite du partage de Yalta.

¹ François Fejtő, *La tragédie hongroise*, Paris Horay, 1956, *Budapest 1956*, Paris Julliard, Coll. Archives, 1966 ; *Mémoires de Budapest à Paris*, Paris Calman Levy, 1986.

² Gusztáv Kecskés, *La diplomatie française et la révolution hongroise de 1956*, Publication de l'Institut hongrois de Paris, 2005.

C'est à partir du procès Rajk que François Fejtő (exilé à Paris depuis 1938 après sa condamnation comme opposant à la politique gouvernementale hongroise trop favorable à l'Allemagne) prend position, avec fermeté, pour défendre l'ancien secrétaire général du Front populaire pour l'indépendance. Directeur du Bureau de Presse auprès de la légation de Hongrie en France, Fejtő est contraint de quitter ce Bureau mais entre à l'Agence France Presse comme commentateur des événements des pays de l'Est.³

Il écrit alors un article pour la revue *Esprit* à la demande d'Emmanuel Mounier qui préparait un numéro spécial sur la crise des démocraties populaires sous le titre « L'Affaire Rajk est une affaire Dreyfus internationale » cet article devait susciter beaucoup d'intérêt et de remous dans plusieurs cercles intellectuels ou certains communistes n'hésitaient pas à qualifier Fejtő d'espion à la solde des intérêts impérialistes.⁴

2) *Un contexte international défavorable*

▲ *L'attitude de l'URSS a évolué au cours de la période*

Dans un premier temps la direction soviétique donne le sentiment qu'elle ne cherche pas l'affrontement systématique ; son attitude en Pologne montre qu'elle peut « lâcher du lest ».

En Hongrie, un bon connaisseur des réalités hongroises Mikoyan est dépêché à Budapest. Les Hongrois souhaiteraient le retour d'Imre Nagy, ancien ministre, mais la direction soviétique refuse et nomme Geró au poste de secrétaire général. Le mouvement d'opposition ne désarme pas.

Si pendant la *première phase de l'insurrection* l'URSS refuse une intervention de l'Armée Rouge et si elle accepte finalement de négocier le retour d'Imre Nagy, le 27 octobre, faut-il interpréter cette attitude plutôt conciliante à la lumière des contraintes qui pèsent sur l'URSS en raison du développement de la crise de Suez ?⁵

▲ *La question du lien entre la crise au Moyen Orient et l'insurrection hongroise* a été présentée par l'historiographie hongroise de la période kádàriste sous un autre aspect.

³ *Mémoires de Budapest à Paris, op. cit.*, 210-212.

⁴ Michel Winock, *Histoire politique de la revue Esprit 1930-1950*, Paris Seuil, 1975.

⁵ Georges-Henri Soutou, *La guerre de cinquante ans. Les relations Est-Ouest, 1943-1990*, Paris Fayard, 2001, 318

Selon la thèse « kadariste » l'éclatement de la « contre-révolution hongroise » aurait été préméditée par les franco-britanniques pour créer une situation de tension dans cette partie de l'Europe entravant la liberté d'action de la direction soviétique au moment où l'Égypte de Nasser avait besoin du concours de Moscou pour dissuader les Occidentaux de continuer le conflit de Suez.⁶

Dans l'ouvrage qu'il devait consacrer à *Budapest 1956*, François Fejtő fait un véritable travail d'historien pour cette étude de la Collection Archives chez Julliard. Parmi les sources consultées par l'auteur figure une enquête menée par le Comité spécial de l'ONU sur la Hongrie. Ce comité fut créé dès janvier 1957 à la suite du débat à la 11^e session de l'Assemblée générale de novembre 1956 à l'ONU. L'intérêt de cette enquête est qu'elle établit clairement à la suite de cent onze témoignages les origines politiques et intellectuelles du mouvement de l'automne 1956 en Hongrie.

Selon ces sources, confirmées par d'autres documents, la portée du XX^e congrès du PCUS et la divulgation du « rapport secret » de Krouchtchev dénonçaient de nombreux abus du stalinisme.⁷

Par ailleurs, en Pologne la mort de Bierut, qui survient pendant le Congrès, ouvre une nouvelle période marquée par l'action d'Edouard Ochab, partisan d'un réformisme prudent. La réhabilitation de Gomulka, dès juillet 1956, est observée en Hongrie. L'annonce d'une nouvelle voie, celle de la démocratisation, est confirmée en octobre 1956.⁸

Les réformistes hongrois et les révisionnistes de l'Union des Écrivains du Cercle Petöfi, réclament ce que la Pologne a obtenu : « Le rejet définitif du stalinisme, le retrait des troupes soviétiques, la démocratisation, la remise en ordre de l'économie, l'indépendance, tout cela dans le cadre socialiste. Cependant, s'il y a une réelle effervescence, François Fejtő note que la radicalisation de l'opposition ne permettait pas encore de parler d'une véritable insurrection.⁹

Cependant, les auteurs hongrois qui ont scruté plus tard les documents d'archives contredisent cette thèse.

Sur ce sujet Csaba Bekès est formel. Comparant les archives disponibles à Budapest et les documents britanniques, français et israéliens, contemporains de la crise de Suez, il établit l'autonomie des deux crises. Il ne trouve pas la trace d'une quelconque intervention des acteurs de la crise de Suez en vue de peser sur l'évolution de la situation interne en Hongrie. Il montre aussi que le calendrier de

⁶ Cité par Gusztáv Keeskès dans *La diplomatie française, op. cit.*, 18

⁷ Archives des Nations Unies. Série nations Unies et Organisations internationales. Secrétariat des Conférences. Carton 242. Ces archives ont été consultées par G. Keeskès.

⁸ François Fejtő, *Budapest 1956, op. cit.*, 31-34

⁹ *Idem, ibidem*, 35.

l'attaque contre l'Égypte obéit à une autre logique et fut arrêté indépendamment de l'évolution de la situation à Budapest.

Si les diplomates français furent informés précocement de l'évolution de la situation hongroise (nous le verrons plus loin) et si cette pression fut abordée à Paris lors d'une discussion confidentielle à Sèvres, ce facteur n'a pas eu une importance décisive sur la date du déclenchement des opérations de Suez.¹⁰

A l'Agence France Presse où travaillait François Fejtő, on disposait aussi de ces informations, mais on s'interrogeait sur l'action de « Free Europe ».¹¹

Selon Catherine Horel, auteur d'un ouvrage récent, *Cette Europe qu'on dit centrale*, « des voix discordantes très anticommunistes se font entendre par l'intermédiaire de *Radio Free Europe* et en la personne du Cardinal Mindszenty, à peine sorti de sa résidence surveillée.¹²

Il est certain que le retour des prisonniers et victimes des procès truqués joue un rôle important. Dans le même sens les funérailles officielles de Iászlo Rajk, le 6 octobre 1956, mobilisent les opposants et témoignent de l'importance de la désagrégation de ce régime totalitaire « pour reprendre une formule de François Fejtő ».

II – Face à l'insurrection, François Fejtő, journaliste engagé : un combat pour la vérité sur « la tragédie hongroise », la portée et les limites de son action

Très tôt, après les événements dramatiques de Hongrie, à l'automne 1956, quelques questions ont surgi. Elles portent sur plusieurs sujets importants.

Tout d'abord quelle fut la *qualité de l'information* dont ont pu disposer à l'époque, les responsables de la diplomatie française et les responsables politiques sous le gouvernement Guy Mollet ? Parmi les divers informateurs, quel fut le rôle propre des journalistes qui suivaient le dossier, quelle fut leur audience ?

Comment apprécier la *transmission* des informations et leur *réception*, notamment dans les sphères parlementaires et au sein de l'opinion publique ?

¹⁰ Csaba Békés *Az 1956 – os magyar forradalom a világpolitikában* [La révolution hongroise de 1956 dans la politique mondiale]. Institut de 1956-1996, 32.

¹¹ François Fejtő, *Le passager du siècle*, op. cit., 244-246.

¹² Catherine Horel, *Cette Europe qu'on dit centrale*, Paris Beauchesne, 2009, 139. Elle souligne l'importance de « la désagrégation de ce régime totalitaire » pour reprendre une formule de François Fejtő. Nous reviendrons plus loin sur le rôle de Free Europe.

Dans le vaste débat qui s'ouvre en France, après l'intervention soviétique, quelles furent les initiatives propres de François Fejtő et son action à travers les medias et les diverses tribunes où s'exprimaient les intellectuels ? Quels liens existaient avec les réseaux d'information à l'étranger ?

Comment interpréter enfin la modestie des *actions* menées en France et dans le « camp occidental » ? Pourquoi l'assistance à la Hongrie et aux Hongrois s'est-elle limitée à des actions ponctuelles ? Comment François Fejtő lui-même a-t-il analysé ces faiblesses, pendant la période de guerre froide et plus tard après la chute du Mur, à la lumière de quelques données nouvelles ?

1) *La qualité de l'information et le travail des informateurs pendant la crise hongroise*

Les travaux concernant ce sujet sont aujourd'hui très diversifiés.

Nous évoquerons d'abord les études plus anciennes qui ont été réalisées, de l'époque contemporaine des événements à la riche époque des dernières années de guerre froide.

Parmi les informateurs les plus précieux, Guy Turbet-Deloff, attaché culturel et directeur de l'Institut français à Budapest, entre 1947 et 1958, effectuera un voyage à Vienne (via Győr) du 30 octobre au 1^{er} novembre, en se présentant comme un journaliste français. Dans son *Journal* il enregistre de très nombreuses informations dont la plupart, après transmission à Jean Paul-Boncour, sont parvenues à Paris.¹³

D'autres informations furent rassemblées grâce aux ambassades de Londres et de Washington. Deux autres diplomates, Bernard Cornut Gentille, chef de la représentation permanente à l'ONU et Alexandre Parodi, représentant par moment de la France à l'OTAN, jouèrent un rôle essentiel, négociant en permanence pour obtenir des informations crédibles et faire passer des messages. Par ailleurs, Jean-Marie Soutou, ministre conseiller de l'ambassade de France à Moscou, s'efforçait d'obtenir des informations sur les intentions soviétiques.

Selon le témoignage de Jean-Marie Merillon, le Secretariat général du Quai d'Orsay et le Cabinet de Christian Pineau, suivaient de très près les renseignements donnés par les agences dont l'AFP. Ce témoignage est recoupé par plusieurs interviews de François Fejtő et par ses écrits.¹⁴

¹³ Guy Turbet-Deloff. *La Révolution hongroise. Journal d'un témoin* préfacé par François Fejtő. Paris Institut Français 1995

¹⁴ Gusáv Kecksés. *La diplomatie hongroise, op. cit.*, 83. interview de François Fejtő par l'auteur en mars 1998.

▲ *Le rôle de François Fejtő et celui des informateurs spécialisés*

François Fejtő a expliqué, lors d'un entretien à Paris, qu'il y avait une étroite coopération entre le ministère des Affaires étrangères français et l'agence France-Presse dont les correspondants à Budapest envoyèrent une masse de télégrammes sur les événements révolutionnaires hongrois.¹⁵

Les envoyés spéciaux français à Budapest et les reporters accrédités s'informaient, photographiaient pour les actualités françaises au cinéma et pour la presse (notamment pour Paris Match). Parmi ces envoyés spéciaux, citons Thomas Schreiber, envoyé spécial du Monde et de R.T.F.. D'origine hongrois, maîtrisant parfaitement la langue, il a pu fournir des indications très récentes à Jean Paul-Boneau, lors de ses déplacements en Hongrie, depuis la légation de France. Ses informations purent être recoupées par ceux de l'ambassade de France à Vienne qui disposait aussi d'informateurs en Hongrie.¹⁶

▲ *Les informations sur la première phase du mouvement (25 octobre – 2 novembre 1956)*

Dans ses récits les plus anciens, François Fejtő, de son observatoire de l'AFP, montre bien les caractères spécifiques du mouvement et les origines du dramatique malentendu entre les manifestants convaincus d'obtenir les mêmes concessions que les Polonais et l'attitude adoptée par le Comité Central du parti communiste hongrois.

Pour cette première période c'est autour des réelles intentions d'Imre Nagy que dès l'époque les observateurs s'interrogent.

Appelé à former un nouveau gouvernement le 27 octobre, Nagy laisse entendre que l'Union soviétique est disposée à retirer ses troupes de Hongrie.

C'est autour des réelles intentions d'Imre Nagy que va porter la discussion principale dès l'époque, puis immédiatement après les événements.¹⁷ Les informations communiquées par le ministre de France à Budapest, font apparaître beaucoup de scepticisme. La prudence restait de rigueur au Quai d'Orsay. « Nagy aurait annoncé la fin du parti unique et la tenue d'élections libres... mais le sort des

¹⁵ Témoignage de François Fejtő à Paris (avril 2003).

¹⁶ Thomas Schreiber, *La Hongrie de 1918 à 1958. Etat des travaux et annexes documentaires*, Paris FNSP 1958, 35. Voir aussi Fonds du Quai d'Orsay AMAE Europe 1944-1960, Hongrie, dossier 1992.

¹⁷ François Fejtő, *Budapest 1956*, 149-150.

manifestants dépendait grandement de l'attitude des troupes soviétiques ». Les regards étaient désormais tournés vers les instances internationales.¹⁸

C'est l'ONU qui devait se saisir du dossier et qui avait mis à l'ordre du jour la question hongroise à sa réunion du Conseil de sécurité du 28 octobre. Cette séance fut présidée par Bernard Cornut-Gentille représentant français à l'ONU. La motion proposée par la France rappelait à l'URSS le principe de non ingérence et incitait Moscou « à cesser immédiatement toute ingérence dans les affaires intérieures de la Hongrie ». Cette prise de position intervenait en fonction de directives gouvernementales françaises et de l'action personnelle de Christian Pineau, ministre des Affaires étrangères et de son cabinet. Cependant, si cette position française fut rappelée dans le débat, aucun projet de résolution ne fut proposé par les représentants européens occidentaux.¹⁹

Il faut rappeler ici qu'à cette qu'à ce moment-là, Français et Britanniques avaient les yeux tournés vers le Moyen Orient à la veille de l'expédition de Suez.

François Fejtő rappelle que le Président Eisenhower, qui n'était pas impliqué dans l'Affaire de Suez à cette époque, avait fait une déclaration déplorant l'intervention soviétique et affirmant le 25 octobre à New York, siège de l'ONU, que l'Amérique est de tout cœur avec le peuple de Hongrie.²⁰ Il rappelait également le rôle de Radio Europe libre (Free Europe). « Tous les journalistes et observateurs étrangers ayant eu des contacts avec les insurgés étaient frappés par les espoirs que ces derniers avaient placés dans une aide morale sinon matérielle immédiate de l'Occident ».²¹

▲ *La deuxième phase du mouvement. La répression soviétique et l'abstention occidentale, la vision critique de François Fejtő*

Cette deuxième face commence par le retrait des forces soviétiques de Budapest, c'est donc l'espoir mais elle s'achève par la répression dans le sang et les larmes.

Alors qu'un retrait des troupes était annoncé et partiellement organisé du 28 au 30 octobre quelques jours plus tard la Hongrie était envahie à nouveau. Le 3 novembre 1956, la capitale hongroise était entièrement encerclée par les forces soviétiques.

¹⁸ AMAE, Europe 1944-60, Hongrie, dossier 92

¹⁹ Nations Unies, Conseil de Sécurité Documents Officiels 710 759^e séance, New York, 1956-58. AMAE, Nations Unies et Organisations internationales, carton 242.

²⁰ François Fejtő, *Budapest. L'insurrection*, op. cit., 103. Il note cependant que cette déclaration ne se traduit pas non plus par une résolution car le délégué soviétique Sobolev s'opposa à l'inscription de la question à l'ordre du jour

²¹ *Idem. ibidem*, 100-102. Voir aussi témoignages recueillis à l'Institut de 1956. Travaux de Csaba Békés

Selon François Fejtő : « Des centaines de chars d'assaut soviétique se dirigeaient vers la capitale. Minutieusement préparée, la seconde intervention soviétique fut autrement plus efficace que la première. Mais la résistance hongroise fut acharnée et les troupes soviétiques ont enregistré de lourdes pertes ».²²

C'est selon ses *Mémoires*, dans la nuit du 3 au 4 novembre, que Fejtő averti par le rédacteur d'une agence hongroise, décide de s'engager dans le combat pour faire connaître la vérité, car très tôt, plusieurs interprétations s'opposent la presse communiste française laissant entendre qu'il s'agit d'une contre révolution fasciste alors que les milieux conservateurs français dénoncent la brutalité soviétique.

Pour François Fejtő il importait avant tout d'obtenir les bonnes informations et de les diffuser.

2) François Fejtő journaliste engagé : son combat pour la diffusion de l'information et son action auprès des intellectuels français

Les *Mémoires* de François Fejtő et ses écrits auxquels s'ajoutent de nombreux témoignages rendent bien compte de ce que fut son « combat de plume » selon sa propre formule.²³

Les recherches récentes, dont celles de Gusztav Kecskés et celles d'une autre historienne Florence Grandsenne mettent bien en valeur le rôle spécifique du journaliste de l'AFP.²⁴

François Fejtő aurait souhaité revenir en Hongrie pour couvrir l'évènement et répondre à une invitation du Penclub hongrois mais la direction de l'Agence France Presse estimait que la déstabilisation croissante en Europe centrale exigeait sa présence à Paris.

Dans ses *Mémoires* il rappelle qu'il prépara, outre ses commentaires pour l'AFP (rédigés sur la base de dépêches et de coups de téléphone reçus de Budapest) une chronique de l'insurrection pour *France Observateur* et, à la demande des éditions Horay un livre sur *la tragédie hongroise*.²⁵

²² François Fejtő, *Mémoires*, op. cit., 243.

²³ *Idem. ibidem*, p. 250. Voir aussi François Fejtő *Le passager du siècle*, écrit en collaboration avec Maurizio Serra, Paris, Hachette, 1999, 246-252.

²⁴ Florence Grandsenne « Les intellectuels français face aux crises du communisme en Europe du Centre. Perception et interprétation des mouvements et de leurs répression. Thèse de doctorat IEP, 1998, vol. 1, Budapest, 1956.

²⁵ François Fejtő, *La tragédie hongroise*, éditions Pierre Horay, 1^{er} éd 1958, 2^o éd. 1998.

Il précise ainsi le sens de son engagement : « Je m'identifiai à la cause hongroise comme sept années plus tôt, je m'étais identifié aux victimes du procès de Budapest, le sentiment de défendre une juste cause me donnaient des ailes ». ²⁶

L'auteur de *la tragédie hongroise* voulait convaincre l'intelligentsia française dont la majorité appartenait à la gauche que c'était un combat pour les libertés. Il évoque sa participation devant le Congrès annuel de la revue *Esprit* et se souvient « d'une salle comble profondément émue ». ²⁷

Mais la démarche la plus importante fut celle en direction de Jean-Paul Sartre.

Il est important de souligner que ce dernier accepta de rédiger une lettre-préface à la première page du livre *La Tragédie hongroise*. Elle sera bien publiée au moment de la parution du livre en 1958. Pour obtenir cette précieuse lettre Fejtő avait invité Sartre à l'occasion du passage à Paris à l'Agence France Presse du correspondant polonais à Budapest de la *Trybuna Ludu* (organe du PC polonais) non suspect d'antisoviétisme. Or, selon Simone de Beauvoir « l'affaire de Budapest provoqua le trouble chez son compagnon et en général dans les milieux intellectuels de gauche ». ²⁸

Cependant l'attitude des intellectuels compagnons de route du PC restera, nous le verrons, très ambiguë.

En revanche, Camus apportera un soutien sans réserve : « Nous nous sommes rencontrés à l'époque et même après, notamment aux réunions du Congrès pour la liberté de la culture auxquelles il participait régulièrement ». Selon Fejtő : « Camus s'occupait également de nombreux intellectuels hongrois qui avaient trouvé asile en France mais dont le sort restait précaire ». ²⁹

Dans plusieurs écrits Fejtő rend hommage à un intellectuel d'une autre mouvance qui fut selon lui « l'analyse la plus intelligente, à la fois objective et passionnée, du drame hongrois... Raymond Aron. Jean-François Sirinelli, auteur de l'importante étude sur « Deux intellectuels dans le siècle Sartre et Aron, après avoir rappelé l'impact, pour les deux hommes, du rapport secret de Khrouchtchev au XX^e Congrès note la position de Sartre signataire de la pétition publiée dans *France Observateur* contre l'intervention soviétique » et signale que pour la première fois les deux hommes « semblaient se placer dans le même camp ». ³⁰

²⁶ *Idem*, *Mémoires*, 244-245

²⁷ Michel Winock, Jacques Julliard (dir) *Dictionnaires des intellectuels français*. Paris, Seuil, 1999. 448-449.

²⁸ François Fejtő, *Mémoires*, *op. cit.*, 246.

²⁹ François Fejtő et Serra, *Le passager du siècle*, *op. cit.*, 246.

³⁰ Jean-François Sirinelli, *Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron*. Paris, Fayard, 1995. 312-313. Voir aussi F. Fejtő, *Mémoires*, 248. Fejtő rend aussi hommage à Sperber

Mais l'engagement d'Aron va plus loin, le professeur à la Sorbonne signe en effet une autre pétition, celle du *Congrès pour la liberté de la Culture*, publiée à chaud dès le 5 novembre 1956 où les signataires « conjuraient les Nations Unies de prendre les mesures d'urgence pour sauvegarder la liberté et l'indépendance du peuple hongrois et assurer la protection de ce peuple héroïque devant la répression brutale et la terreur des années soviétiques. » La présidence du Congrès était assurée conjointement par Karl Jaspers, Salvador de Madariaga, Jacques Maritain et Bertrand Russell. Raymond Aron se retrouvait dans cette pétition aux côtés de Denis de Rougemont, David Rousset et Manès Sperber. Fejtő avait donc joué un rôle dans la mobilisation des intellectuels mais pour quels résultats ?

III – Les limites d'un magistère d'influence et les contraintes internationales

1) *Les contraintes internationales. La diplomatie entravée*

Bernard Cornut-Gentille, le représentant de la France à l'ONU avait l'espoir d'attirer l'attention de l'Assemblée Générale réunie en session extraordinaire pour évoquer la question hongrois après l'intervention soviétique.

Cependant la situation internationale était modifiée depuis l'attaque de l'Égypte par Israël le 29 octobre, suivie par une intervention franco-britannique les premiers jours de novembre.

Le Conseil de sécurité de l'ONU décidait une réunion extraordinaire et exigeait un cessez-le-feu. Dès le 6 novembre le gouvernement britannique demandait à Guy Mollet de renoncer à l'opération de Suez. Les soviétiques avaient en effet exercé une forte pression, puisque dès le 5 novembre Boulganine menaçait la France et la Grande Bretagne d'utiliser l'arme atomique, les États-Unis se désolidarisant de leurs partenaires européens.³¹

Devant l'Assemblée Générale de l'ONU, Louis de Guiringaud, chef adjoint de la délégation française à l'ONU, condamna sévèrement l'Union soviétique et souligna la responsabilité future des Nations Unies dans le dénouement de la crise hongrois en suivant les instructions de Christian Pineau.³²

Cependant aucune sanction n'était envisagée. La France apparaît bien en retrait dans la crise internationale, sa diplomatie paraît « entravée ».

³¹ Maurice Vaisse, *Les relations internationales depuis 1945*, Paris, Armand Colin, 10^e édition, 2005, 55.

³² Voir notre contribution, Elisabeth du Réau, *Les socialistes français, l'Europe et la Hongrie 1956-1957* in : *La Hongrie dans le champ de forces des puissances* in Publications de l'Université de Pécs University Press, 2000.

2) *L'action sur le plan national et les limites de la mobilisation en faveur de la Hongrie*

Le témoignage du Chef de cabinet de Guy Mollet, André Chandernagor, confirme d'autres investigations effectuées à l'Assemblée Nationale française.

Dès le 25 octobre 1956 le gouvernement Mollet fut interpellé sur l'évolution de l'affaire hongroise. C'est Maurice Faure, Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères qui répondit en termes prudents : « Quant à la portée d'évènements dont un pays étranger est le théâtre il ne nous appartient pas d'émettre un jugement qui pourrait être interprété comme une ingérence regrettable ».³³

Cette réponse ne pouvait suffire aux parlementaires. C'est le MRP, par la voix de Fernand Bouxom, qui réagit le plus vigoureusement. La Commission des Affaires étrangères se saisit de la question, après le 6 novembre, à la demande son président Daniel Mayer. Christian Pineau intervint le 7 novembre pour rappeler que le gouvernement français avait décidé d'accueillir les réfugiés hongrois désireux de demander l'asile. Mais Pierre Villon, pour le parti communiste, et Jean-Louis Tixier Vignancour, pour l'extrême droite, manifestèrent bruyamment.

Pour un certain nombre de politistes et d'historiens le discours était très « politique ». Selon Robert Frank, Guy Mollet avait essayé d'instrumentaliser les évènements de Hongrie pour mettre en évidence les pressions soviétiques tant pour favoriser l'arrêt des combats du Moyen Orient que pour justifier leur action dans leur « étranger proche » la Hongrie.³⁴

Le gouvernement français ne resta cependant pas inactif et annonça, à l'occasion de la fête nationale de l'Armistice du 11 novembre, l'organisation d'une journée nationale en faveur de la population hongroise. Cette journée fut, en effet, organisée un peu plus tard, le 18 novembre, et permit de solliciter la générosité du public.

Par ailleurs, la France répondit largement aux initiatives de l'ONU, de la Croix Rouge internationale et de l'OTAN en faveur de l'accueil des réfugiés.

Selon les différents services concernés il y avait déjà plus de 9 000 réfugiés hongrois en France.

* *
*

³³ *Journal Officiel de la République française*. Débats parlementaires séances 25-26 octobre 1956.

³⁴ Voir son intervention au Colloque « *Les intellectuels et l'opinion publique en France face à la révolution hongroise de 1956* ». Sénat octobre 1996. Cité par G. Kecskés. *La diplomatie, op.cit.*. 223.

En conclusion, nous citerons à nouveau François Fejtö : « Parmi les nouveaux réfugiés qui réussirent à sortir du pays avant la fermeture hermétique des frontières, je retrouvais de vieux amis comme Anna Kethly ou Paul Ignotus. Je m'en fis aussi de nouveaux : l'économiste sociologue Pierre Kende, l'historien Miklos Molnar, le journaliste et écrivain Pierre Meroy, le romancier Tibor Tardos.³⁵

Antoine Marès montre que la Révolution de 1956 allait apporter un sang neuf à l'émigration, déjà importante en France, puisque de 1945 à 1949 1 200 000 hongrois s'étaient inscrits à l'Office Français Pour les Réfugiés et Apatrides.³⁶

L'année 1956 est donc, à bien des titres, un tournant essentiel dans l'histoire des relations franco-hongroises et dans l'étude des relations intellectuelles entre deux nations qui, à travers les épreuves, perdurent encore aujourd'hui. François Fejtö fut, de son observatoire en France, l'un des informateurs les plus écoutés et l'un des médiateurs de la cause hongroise auprès des intellectuels et plus largement de l'opinion publique française.

³⁵ François Fejtö, *Mémoires*, op. cit., 250. et Pierre Kende, *Le défi hongrois de Trianon à Bruxelles*, Paris, Buchet Chastel, 2004.

³⁶ Antoine Marès, *Le Paris des étrangers depuis 1945*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995.

De Budapest à Gdansk : itinéraire de François Fejtő à Paris

La demande qui m'a été adressée par Pierre Kende était d'intervenir autour du thème : François Fejtő et « le milieu Aron ». L'architecture du colloque m'était inconnue lors de ce premier contact. Kende me laissait carte blanche. Après réflexion j'ai choisi pour cette communication la restitution d'un fragment d'itinéraire, situé dans une période précise, en retournant aux textes. Le point de départ en est non pas le rôle joué à Paris par François Fejtő pendant la révolution hongroise, mais ce qu'il devient et ce qu'il écrit après l'événement. Ce choix peut être fondé politiquement et existentiellement. En septembre 1958, François Fejtő rejoint le Comité de rédaction d'*Arguments*, une nouvelle revue intellectuelle de gauche apparue dans le sillage du choc de Budapest. Un an plus tard il publie dans *Esprit* un texte intitulé « sans nom »¹. Il vient d'avoir 50 ans et d'acquiescer la nationalité française. « Sans nom » n'est précédé d'aucune présentation, d'où son caractère un peu énigmatique. François Fejtő y fait état d'un sentiment étrange qui s'est récemment emparé de lui : son nom (en fait son prénom) ne serait pas son nom. Chose d'autant plus curieuse qu'il n'est pas rare qu'on lui dise désormais à Paris, dans les milieux journalistiques et intellectuels de la ville capitale, « vous, au moins, vous vous êtes déjà fait un nom ! ». Certes ce nom de François choisi par ses parrains exprimait peut-être un pressentiment : François deviendrait Français et « (...) il se sentirait plus chez soi à Paris que dans sa ville natale, plus chez soi en France que dans sa patrie d'origine ». Mais Fejtő ne s'en satisfait pas. Derrière ce François-Français bien établi se dissimulerait un autre nom. Et le voilà parti à la recherche du nom, derrière le nom Fouille, dans les papiers de famille. Tente de consulter les registres d'État-civil de sa ville natale (mais ceux-ci ont été détruits en 1945). Ne trouve rien. Toutefois, conclue-t-il, à supposer que mes recherches aboutissent et que je retrouve mon « vrai » nom (Jacob ou Abraham, Isaac ou Abel, et même Jésus) cela ne changerait rien à l'affaire. Aujourd'hui me voici citoyen, disposant du droit de vote, « j'ai une patrie d'adoption comme après la mort de ma mère j'ai eu une mère d'adoption ».

Voilà pour le point de départ. Le point d'arrivée c'est Gdansk en 1980. Là encore je ne traite pas de l'événement : la création de *Solidarnosc* au débouché de la grève. A l'époque, François Fejtő a rejoint le Comité des Intellectuels pour l'Europe

¹ François Fejtő, « Sans nom », *Esprit*, novembre 1959. Il s'agit en fait (le lecteur peut le découvrir six mois plus tard) du premier chapitre de *Dieu et son Juf* publié en 1960 et mis en place en librairie au second trimestre de cette année-là.

des Libertés (C.I.E.L.) aux côtés de Raymond Aron et d'Eugène Ionesco. C'est l'aboutissement d'une longue marche.

Bornée par deux événements majeurs de l'histoire de l'Europe du Centre-Est la période retenue a également une consistance propre en ce qui concerne la vie politique et intellectuelle française puisqu'elle coïncide avec l'instauration de la V^e République et s'achève au seuil de l'alternance résultant de l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République en 1981.

Pendant cette période j'ai retenu un corpus de cinq revues, *Arguments*, *Études*, *Preuves*, *Contrepoint* et *Commentaire*, soit 27 articles écrits par Fejtő sur 20 ans¹ ainsi que 4 livres : *Dieu et son Juif*, *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes*, le Tome II de *l'Histoire des démocraties populaires*, *La Social-démocratie quand même*². Ceci ne recouvre naturellement pas l'ensemble des collaborations de François Fejtő à différentes revues ou organes de presse sur la place de Paris : *Réforme*, *La vie intellectuelle*, *Les Cahiers de la République*, *La Nef*, *Les Lettres Nouvelles*, *France Forum*, *Projet*. L'éventail, on le voit, est large. Mais outre le fait qu'il était impossible d'être exhaustif il m'a semblé que ces différents supports, essentiels pour son activité et son rayonnement, étaient moins centraux pour retracer son itinéraire. J'ai également éliminé *Esprit* mais pour des raisons différentes. Chacun sait que c'est avec son article paru dans la revue d'Emmanuel Mounier sur le procès Rajk en 1949 que François Fejtő s'est fait un nom à Paris. Les deux tomes de *l'Histoire des démocraties populaires* ont été publiés dans une collection de la revue (significativement intitulée « Frontières ouvertes »). Les liens entre Fejtő et *Esprit* seront constants (la publication en bonne feuille d'une extrait de *Dieu et son Juif* le montre assez) et il retrouvera au Comité des intellectuels pour l'Europe des libertés, Jean-Marie Domenach qui vient alors d'abandonner la direction d'*Esprit*. Introduire *Esprit* risquait non seulement d'alourdir le travail mais encore de parasiter l'objectif recherché : la restitution d'une trajectoire singulière.

I - « Arguments » et la question du révisionnisme

Le numéro 1 d'*Arguments* est daté de décembre 1956-janvier 1957. Le Comité de rédaction de la nouvelle revue est alors formé de Colette Audry, Roland Barthes, Jean Duvignaud, Edgar Morin. C'est avec le numéro de septembre 1958 (n° 9) que Fejtő rejoint le Comité de rédaction en même temps que Dyonis Mascolo et Kostas Axelos tandis que Barthes le quitte. François Fejtő jouit d'un statut moral et intellectuel impeccable aux yeux de l'équipe d'*Arguments* comme en témoigne la mise au point de Jean Duvignaud après un compte rendu mi-figue mi-raisin de *La Tragédie Hongroise* par Pierre Broué, lequel qualifiait le livre de Fejtő de bon travail de journaliste, certes, mais dépourvu de toute analyse politico-historique.

¹ Sept articles dans *Arguments*, 4 dans *Études*, 8 dans *Preuves*, 7 dans *Contrepoint* et 1 dans *Commentaire*.

² N'ont pas été retenus essentiellement les deux volumes consacrés aux rapports entre la Chine et l'URSS publiés entre 1962 et 1964.

Duvignaud relevait le gant¹ et soulignait vigoureusement la singularité de Fejtő à Paris : il remplit un rôle considérable en matière d'information (son travail à l'A.F.P. n'y est évidemment pas pour rien) ; à la différence des réfugiés politiques des démocraties populaires il est resté un homme de gauche ; à deux reprises il a joué un rôle moral essentiel à Paris : au moment du procès Rajk et lors de la Révolution hongroise. Quant à son livre, ajoutait Duvignaud, il présente « (...) la seule analyse jusqu'ici publiée en France de la pénétration sociologique de l'idéologie et de la terreur stalinienne dans le mécanisme d'une communauté ». Dans l'équipe d'*Arguments* Fejtő n'est dont pas considéré comme un journaliste, fut-il expert, mais, on le voit, comme un intellectuel de plein droit². Et c'est bien dans cette perspective qu'il faut replacer les deux articles qu'il publie sur le révisionnisme en 1959 (par ailleurs année de publication d'*Autocritique* d'Edgar Morin) dans un ensemble auquel participent Colette Audry, Axelos, Duvignaud, Fougeyrollas et Morin³.

« Je pense, écrit Fejtő, que c'est encore le terme de révisionniste qui convient le mieux pour me qualifier. Avec tout ce qu'il implique de pénombre et de conscience du provisoire. Car en se disant révisionniste on précise au moins un point de départ : repenser le marxisme ».

La difficulté ici est d'éviter les oscillations extrêmes incarnées à ses yeux par les figures de James Burnham et d'Arthur Kœstler qu'il repousse. Car, écrit-il, il ne peut y avoir de vraie liberté sans esprit de sérénité. Fejtő, quant à lui, veut inscrire sa démarche dans le sillage de Michael Polanyi (un philosophe d'origine hongroise enseignant en Grande Bretagne) et poursuivre son effort d'élucidation de „la magie du marxisme”. Le marxisme, en effet, est une religion qui a honte d'être une religion ; aussi est-il essentiel d'explorer les origines de cette honte. Marx est un révolté dont le seul mot d'ordre est en définitive « Pas de compromis ! ». Pas de compromis avec Dieu. Pas de compromis avec la bourgeoisie. Pas de compromis avec l'État bourgeois. Les intellectuels vont adopter le marxisme comme défense contre le désespoir et le nihilisme face à la déchéance morale du christianisme et à la dislocation de la société par l'industrialisation. De là, la diffusion du marxisme opère selon deux voies : une voie violente et intransigeante à l'Est ; une voie moins violente et moins intransigeante en Occident, la Social-démocratie.

Au plus profond le révisionniste est celui qui pousse le cri « Non ce n'est pas ma religion ; non je n'ai pas voulu cela ! ». Et Fejtő de détailler les raisons morales, intellectuelles, philosophiques et politiques qui conduisent à cette sortie de la religion marxiste. Sur le plan moral il relève qu'il est tout à fait significatif qu'un philosophe comme le polonais Kolakowski redécouvre Kant aujourd'hui.

¹ L'expression de cette divergence Broué/Duvignaud prend place dans le n° 4 d'*Arguments* (juin-septembre 1957) numéro dans lequel François Fejtő publie lui-même un article sur diverses publications récentes traitant de la révolution hongroise

² François Fejtő fait l'objet d'une notice dans le *Dictionnaire des Intellectuels français* publié aux Éditions du Seuil par Jacques Julliard et Michel Winock en 1996.

³ François Fejtő, « réflexion d'un révisionniste », *Arguments*, n° 14 et « Le chemin du révisionnisme », *Arguments*, n° 16.

Intellectuellement on ne peut que prendre acte ensuite de la totale stérilité du marxisme dans les sciences sociales à l'Est. En troisième lieu la négation de l'absolu conduit au fétichisme (le thème du fétichisme est alors très en vogue à *Arguments* sous les plumes de Joseph Gabel et de Kostas Axelos).

Raison politique enfin :

« En émigrant d'Europe occidentale le marxisme – grâce à Lénine, Staline etc – s'est naturalisé oriental. Je ne crois pas d'ailleurs que ce soit un hasard. Mais le fait est que – agent d'unification *sui generis* – le marxisme exprime *hic et nunc la volonté de puissance d'un État, d'une nation ou d'un groupe de nations* dont je ne suis pas. Au point où en sont les choses être marxiste en France par exemple, ce n'est pas seulement accepter comme guide spirituel Thorez (ou en Hongrie l'encore plus médiocre Kadar) – mais aussi opérer une sorte de sacrifice de nationalité, de traditions, de goût, de langage. C'est démissionner en tant qu'Occidental ».

Dans son second article François Fejtő pointait les différences de situation du révisionnisme et des révisionnistes à l'Est et à l'Ouest.

A l'Est le révisionnisme a échoué. « Où mène le révisionnisme ? Pour les pays communistes la réponse est simple : il mène à l'isolement sinon au poteau d'exécution (Nagy, Gimes) ou en prison (Harrich, Dery, Bibo). Un Georges Lukas est condamné, se condamne à „l'émigration intérieure”. Un récent discours de Gyula Kállai, ministre d'État chargé de la Culture, a menacé tous les intellectuels hongrois non conformistes d'une mise à l'écart définitive de la vie du pays. » Cependant, note Fejtő, la vie intellectuelle s'est améliorée à l'Est, même en URSS : ouverture vers l'Occident, échanges de livres, liberté de travail.

A l'Ouest l'intellectuel ne court aucun risque pour sa sécurité s'il se brouille avec l'appareil du parti. Il est simplement menacé d'isolement en même temps que de dériver vers un septicisme désabusé. Pour surmonter ces risques Fejtő assignait trois tâches aux révisionnistes dans le moment présent :

a) une mission d'information : journalistes et sociologues se doivent d'informer la société contemporaine sur elle-même et lui tendre un miroir sur son propre fonctionnement.

b) l'élaboration d'une vision pluraliste et complexe du monde contemporain. Critiquer les matérialismes grossiers et les totalitarismes déterministes. Même si les grands appareils nous effraient, ajoute-t-il, nous ne les condamnons pas à priori mais nous éprouvons la nécessité impérieuse de les rendre transparents. Et lorsque la passion du modernisme prend des aspects intolérants nous devons prendre la défense des traditionalismes.

c) Faire converger socialisme et libéralisme. « (...) le révisionnisme est comme par nature, à la fois socialiste et libéral. Socialiste, de par ses origines il descend tout droit des utopistes du XIX^e siècle, il poursuit leur protestation, il ne peut s'empêcher de penser à la société idéale, à œuvrer pour elle. Et libéral parce qu'il est allergique aux abus de pouvoir, parce que sa philosophie politique stipule que l'autorité subisse, bon gré malgré, l'épreuve de la critique, d'une mise en question perpétuelle ».

Les révisionnistes, conclue-t-il, ne croient plus à la révolution. Ils s'orientent désormais vers un „réformisme vigoureux et militant”. Dans un dernier paragraphe Fejtő annonçait encore un troisième article sur le thème „révisionnisme et intelligentia”. Mais lorsqu'à la fin de l'année 1960 la revue publie un ensemble sur les intellectuels¹ son nom ne figure pas parmi les dix contributeurs du numéro.

II - Situation des Juifs dans les pays communistes

L'année suivant ces deux articles sur le révisionnisme, en 1960, François Fejtő publie deux livres fortement interconnectés : *Dieu et son Juif* et *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes*. J'abandonnerai le premier à Jean-François Bouthors qui doit intervenir après moi pour n'analyser ici que le second. Le titre complet est explicite : *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes (entre intégrations et sécession) – suivi de documents et de témoignages*. Il est publié chez Plon dans une série d'études et de documents où ont paru deux livres blancs sur la Hongrie, *La Révolution Hongroise* (préfacé par Aron) et *La vérité sur l'affaire Nagy* (préfacé par Camus et postfacé par Fejtő). C'est également dans cette série qu'est publié en 1959 le livre issu des travaux de la CICRC de David Rousset sur l'*Institution concentrationnaire en Russie. La situation des Juifs dans les pays communistes* s'inscrit pleinement dans ce format. L'ouvrage est divisé en trois parties d'inégale importance : 100 pages d'analyse, 150 pages de documents, 15 pages finales de „perspectives”. François Fejtő a écrit et mis au point ce livre entre septembre 1957 et février 1960. Il a eu l'occasion de faire une conférence à Bruxelles (très vraisemblablement organisée par l'Institut Imre Nagy) sur la thématique „intégration ou sécession”, autour de laquelle sont structurées les perspectives finales.

Fejtő présente son livre comme la suite directe de l'*Histoire des Démocraties Populaires* : si je n'avais pas retenu ce thème en 1952, écrit-il, c'est que l'on manquait à l'époque de preuves suffisantes même si le procès Slansky avait attiré l'attention sur le malaise des Juifs dans les États communistes². Le rapport Khrouchev a levé une partie du voile notamment sur l'extermination de l'élite littéraire et artistique juive en URSS entre 1945 et 1953. Enfin le festival de la jeunesse de 1957 à Moscou a permis de nombreux contacts qui ont conduit à une meilleure perception de la situation.

Le sujet ne peut être abordé qu'au croisement de deux dimensions historiques majeures :

a) *Le rôle des Juifs dans le mouvement communiste international*. Dans une page très „écrite” (et qui à ce titre doit être reproduite intégralement) Fejtő définit le problème en ces termes :

¹ *Arguments*, n° 20, 4^e trimestre 1960.

² Rédigée entre novembre 1949 et avril 1952. *Histoire des démocraties Populaires* (qui deviendra Tome I quand 16 ans plus tard il lui donnera un Tome II) est publiée en 1952. L'année suivante François Fejtő publie dans *Esprit* « l'Affaire Slansky » (mars-avril 1953).

« Ayant plus à souffrir que quiconque dans les „sociétés de classe”, ils [les Juifs] ont investi davantage d'espérance et de rêve dans le socialisme. Plus que quiconque, ils ont contribué à donner au mouvement socialiste un caractère religieux, à faire du Parti un absolu, à présenter la classe ouvrière comme le peuple élu de l'Histoire, le nouveau messie qui rassemblerait toutes les nations. Ce sont les théoriciens juifs qui, avec Marx à leur tête, ont fait du socialisme une *Weltanschauung* totalitaire, un grandiose défi lancé à la face de Dieu, une religion du salut sans Dieu, un Sion universel.

Mais précisément parcequ'ils avaient revêtu l'idée du socialisme de tant de grandeur et de perfection, parcequ'ils en avaient fait comme une divinité plus juste et plus parfaite que Celui auquel croyaient leurs ancêtres, les Juifs devaient être aussi les premiers à se rendre compte des déficiences du socialisme, à dénoncer ses déviations, à souffrir de ses imperfections. On pourrait dire que ces Juifs hérétiques, trotskistes, Boukhariniens ou autres, se retrouvaient, face à une réalité pour eux décevante, dans une situation semblable à celle qui avait motivé le refus, par leurs ancêtres lointains, du message du Christ ».¹

b) La création de l'État d'Israël

Aboutissement du mouvement sioniste la création de l'État d'Israël pose de manière nouvelle le problème de l'intégration ou du refus d'intégration pour les Juifs eux-mêmes. Le sionisme est ainsi devenu une querelle intrajudaïque. En même temps l'existence du nouvel État affecte directement la situation des Juifs à l'Est et le procès Slansky a été à cet égard parfaitement éclairant. Il était absurde de faire de Slansky un sioniste : en soutenant la création de l'État il ne faisait que suivre „la ligne”. Mais l'accusation est révélatrice d'autre chose : le procès a montré que dans les pays communistes tout Juif devient désormais potentiellement un agent américain.

On relèvera à l'arrière plan de *La situation des Juifs dans les pays communistes* l'ombre d'*Évidences*, la revue européenne de langue française de l'American Jewish Committee dirigé à Paris par un ancien Boukharinien, Nicolas Baudy². Dans la partie „analyse” de l'ouvrage on ne relève pas moins de 7 références à des articles publiés dans *Évidences*³. Le livre paraît de plus dans un moment très particulier. 1960 est en effet l'année où le Congrès juif mondial prend l'initiative d'organiser à Paris une conférence sur la situation des Juifs en URSS. Le

¹ *La situation* . 8-9. Dans *Dieu et son Juif* Fejtő enrichit l'analyse avec l'introduction de deux dimensions plus sociologiques sur la situation des Juifs dans les appareils intellectuels et politiques des États communistes. Une partie des Juifs, anciens militants révolutionnaires, a pénétré la classe dirigeante des pays communistes et leur présence aux postes d'autorité fournit un nouvel élément pour nourrir l'antisémitisme populaire. En même temps la formation de nouvelles élites autochtones en surnombre a suscité une âpre concurrence (pour occuper des fonctions bien rémunérées) entre l'ancienne intelligentsia où les Juifs étaient nombreux et la nouvelle intelligentsia de souche ouvrière ou paysanne. La tentation d'éliminer les Juifs était trop grande pour qu'on n'y cédât pas.

² Après la Révolution hongroise Nicolas Baudy a publié *Jeunesse d'octobre* (La Table ronde, 1957).

³ Articles signés par Théodore Adorno, Robert Mishrai ou Constantin Jelinski : témoignages de première main souvent anonymes (« un jeune soviétique », « un professeur de l'Université de Budapest »...)

rapporteur de la manifestation est un essayiste catholique, Jacques Nantet. En 1956 Fejtő et Nantet se sont retrouvés au sein de l'Union des écrivains pour la vérité. Ils vont bientôt participer l'un et l'autre aux „Conférences Dauphine” lancées par Daniel Mayer sur la situation des Juifs en URSS.¹

Au-delà de la documentation et des analyses réunies dans ce volume le souci de François Fejtő est de replacer le problème dans toute son ampleur : la remontée de l'antisémitisme s'observe partout et pas seulement dans les pays communistes. Cette remontée est liée vraisemblablement aux déséquilibres des sociétés contemporaines. Autre caractéristique de la situation contemporaine : la tension très vive au sein du monde juif entre assimilation ou adhésion au sionisme. Fejtő quant à lui refuse deux positions extrêmes : l'assimilationnisme radical et le radicalisme sioniste. « (...) l'idée d'assimilation dans le reniement de la personnalité juive n'est pas seulement douteuse du point de vue moral (...) elle est aussi peu efficace dans la pratique que théoriquement erronée » tandis que « le totalitarisme sioniste nous paraît non moins absurde que le totalitarisme antisioniste » car le problème juif déborde Israël. Une fois de plus Fejtő se démarque de Kœstler pour qui, avec la création de l'État d'Israël, la mission du Juif errant est terminée. Pour Fejtő la mission du Juif n'est pas achevée et il n'y a pas d'incompatibilité entre assimilation et fierté d'être Juif. En oppositon à Kœstler Boris Pasternak est sa figure de référence.

Les dernières pages reprennent intégralement les propositions avancées par le *New leader* dans un numéro spécial d'août 1959. Il s'agit d'un ensemble de propositions faites pour élargir les options ouvertes aux Juifs soviétiques. Ces ouvertures venues de New York interviennent à un moment où Khrouchtchev paraît hésitant sur ce dossier. Le *New Leader* suggère de distinguer trois situations. Pour les Juifs qui ont choisi l'assimilation il conviendrait de faciliter leur intégration en supprimant la mention „Juif” sur le passeport et en autorisant la russification, l'ukrainisation etc. des patronymes. Aux Juifs qui veulent rester en URSS et dans les divers pays de l'Est en conservant leurs traditions religieuses et culturelles le gouvernement devrait garantir le statut de minorité nationale ou religieuse et leur permettre d'avoir leurs écoles, leurs journaux, leurs livres, leurs cercles culturels, leurs soviets au besoin. Enfin l'URSS devrait laisser partir en Israël ceux des Juifs qui désirent partir pour être réunis à leurs famille. Pareille mesure relève de considérations humanitaires et ne porterait en rien atteinte au prestige de l'Union soviétique.

Le *New Leader* était un organe menchevik engagé dans une lutte frontale contre le stalinisme et l'idéologie communiste pendant la guerre froide. Les intellectuels qu'il agrégeait avaient constitué l'*American Committee for the liberation of the USSR* fer de lance de cette lutte antisoviétique. A la même époque, au début de la décennie 1950, Fejtő s'était engagé pour sa part au côté de l'*Observateur* (devenu *France-Observateur*). A Paris l'*Observateur* était le fer de lance du neutralisme position antagonique de celle des menchevik NewYorkais. A la

¹ Pierre Grémion, *La Plume et la Tribune. Jacques Nantet homme de lettre parisien*, Gallimard, 2001 On trouvera p 232 la composition de l'Union des écrivains pour la vérité.

lumière de cette mise en perspective on mesure le trajet accompli par François Fejtő en ce début des années 60.¹

III - Les années 60 : collaboration à „Preuves” et ouverture américaine

La première collaboration repérable de François Fejtő à *Preuves* date de la fin de l'année 1961 et porte, sans surprise, sur la Hongrie.²

Fejtő connaissait très bien François Bondy, le directeur de la revue qui l'avait contacté au moment de son lancement. Mais en désaccord avec la ligne politique il avait décliné l'invitation à y collaborer. Cela ne l'empêchait pas d'être un lecteur assidu de *Preuves* ainsi qu'en témoigne plusieurs notes en bas de page de *l'Histoire des Démocraties populaires*. De plus, son livre avait été choisi parmi les livres que recommandait le secrétariat international du Congrès pour la liberté de la culture. Après 56 les frontières deviennent poreuses entre la gauche intellectuelle parisienne et les milieux du Congrès. Ainsi François Bondy et Manes Sperber collaborent-ils à *Arguments*. Jelenski avait des rapports étroits avec Duvignaud qui collaborait à *Preuves*. Morin avait été invité en 1960 à Berlin à la grande réunion destinée à fêter les 10 ans du *Kongress für Kulturelle Kreiheit*. En rejoignant *Preuves* François Fejtő rejoignait un milieu libéral social démocrate à tonalité Mitteleuropa où il pouvait se sentir désormais chez lui. Cette collaboration à *Preuves* s'inscrivait de plus dans un nouveau contexte international marqué par l'élection de J. F. Kennedy à la présidence des États Unis et l'ouverture vers le centre gauche en Europe de la part de l'administration démocrate. Au-delà de la simple collaboration à *Preuves*, collaboration d'autant plus régulière et étroite qu'*Arguments* disparaît en 1963, c'est ce contexte qu'il faut évoquer.

Un des premiers indices du changement de l'esprit du temps est donné par les conditions dans lesquelles disparaît *Études*, la revue de l'Institut Imre Nagy, après cinq ans d'existence et 20 numéros.³

La revue avait été lancée par des collaborateurs d'Imre Nagy qui avaient pris le chemin de l'exil dans une perspective communiste réformiste. Fejtő collaborait tout naturellement à *Études* et c'est lui qui avait été chargé de conclure le colloque organisé à Bruxelles en 1959 sur „*La contribution de la révolution hongroise à la pensée socialiste*” où s'était retrouvé le ban et l'arrière ban de la gauche et de l'extrême gauche intellectuelle parisienne venu de différents horizons (Naville, J.J. Marie, P. Brouée et une bonne partie de l'équipe d'*Arguments* : Morin, Duvignaud, Fougeyrollas, Gabel...) ainsi que Manès Sperber l'un des trois

¹ Le neutralisme français insignifiant électoralement mais fort dans l'opinion (*Le Monde*, *Esprit*, *l'Observateur*) est désintégré en 1956 avec l'expédition franco-britannique de Suez.

² François Fejtő. « La Hongrie cinq ans après », *Preuves*, novembre 1961. L'article de Fejtő fait l'ouverture du numéro.

³ Domicilié à Bruxelles, trimestriel, le premier numéro d'*Études* paraît le 17 juin 1959. La revue a pour rédacteur en chef Georges Heltai et pour rédacteur en chef adjoint Balázs Nagy.

rapporteurs du colloque. Mais cinq ans plus tard au moment de sa disparition *Études* se définit comme une revue „pluraliste”.

« Une chose est certaine, lisait-on dans le dernier éditorial, nous avons beaucoup évolué au cours de ces cinq ans. Nous avons voulu élargir l’horizon de nos lecteurs et sur la lancée de cet effort, notre horizon a dû s’élargir également. Nous avons aperçu de plus près le monde qui nous intéresse. Nous nous sommes dressés contre toute forme de dogmatisme et contre toute prétention à monopoliser la pensée humaine et la pensée de gauche en particulier ». ¹ Significative de cette évolution est l’ouverture opérée sur l’Europe et le fédéralisme européen avec des signatures comme celles d’Henri Brugmans, Denis de Rougemont ou André Philip ; comme sont également significatifs les articles très favorables que Pierre Kende consacre aux livres de Gilles Martinet („pour un socialisme pluraliste” titre Kende) ² et de Seymour Martin Lipset, *Political man* ³, ce dernier ouvrage étant emblématique du rayonnement international des sciences sociales portées par les libéraux américains.

C’est dans ce contexte qu’il convient de replacer le livre que François Fejtő publie en 1965 en Italie : *Revisionisti contro Dogmatici*. ⁴ Après ses deux articles sur le révisionisme un livre avait été annoncé sur le sujet aux éditions de Minuit dans la Collection „Arguments”. J’ignore pourquoi le projet tourna court. Je n’ai pas pu consulter l’ouvrage italien et je ne connais pas davantage le cheminement qui a conduit de la France vers l’Italie. Mais le choix de l’éditeur est très révélateur du moment. Les éditions Comunità sont en effet liées à la Fondation Olivetti qui constitue dans l’Italie d’alors un opérateur important du développement des Sciences sociales et du réformisme entre les deux mastodontes que sont le parti communiste italien et la démocratie chrétienne. ⁵

Mais Fejtő s’intéresse aussi de près à l’anti-révisionnisme. Ainsi interviewe-t-il pour *Preuves* l’avocat Jacques Vergès ⁶ qui vient de lancer *Révolution*, une revue qui avoue un tirage de 20 000 exemplaires avec un digest en anglais. *Révolution* est entièrement alignée sur les thèses de Mao Tse Tung et accorde une place de choix aux expériences révolutionnaires de Cuba et d’Algérie. Deux ans plus tard il est envoyé par *Preuves* à la Havane pour couvrir la première conférence de solidarité des peuples d’Asie, d’Afrique et d’Amérique latine organisée du 3 au 15 janvier 1966. ⁷

La conférence se tient dans le grand hôtel Hilton rebaptisé *Havana libre*. Elle donne lieu à de fastueuses réceptions et à la présentation d’innombrables groupes folkloriques. Cerise sur ce gâteau caraïbe : la présence à la Havane de Joséphine Baker. „Jamais, me semble-t-il, écrit Fejtő, on ne fomenta la subversion

¹ *Études*, n° 4, 1963. On notera qu’*Études* disparaît la même année qu’*Arguments*.

² Gilles Martinet, *Le marxisme de notre temps*, Julliard, 1962.

³ Bientôt traduits aux Éditions du Seuil dans une collection *Esprit* (avec une préface de Jean-Marie Domenach) sous le titre *L’Homme et la politique*

⁴ François Fejtő, *Revisionisti contro Dogmatici*, Comunità, 1965.

⁵ Giuliana Gemelli, « The Ford Foundation and the Development of Social and Political Sciences in Italy (1954-1973). Some case studies » in G. Gemelli ed. *Big Culture. Intellectual coopération in large scale cultural and technical systems*. CLUEB, 1994

⁶ François Fejtő, « Rencontre avec Jacques Vergès », *Preuves*, septembre 1964

⁷ François Fejtő « trois continents et une île », *Preuves*, mars 1966

universelle dans un décor plus bourgeois et un climat plus souriant où apparemment tout invitait au luxe, à la détente et à la volupté”. Mais derrière le décor la conférence fut une affaire „compliquée, laborieuse et tourmentée” deux mois après l’échec du second Bandœng mainte fois convoqué à Alger et qui n’a jamais pu se réunir. Fejtő nous entraîne alors sur près de 10 pays dans les interminables batailles de procédures et les intrigues entre Chinois et Soviétiques sur le Viet-Nam tandis que Fidel Castro se livre à un jeu tortueux pour se débarrasser de ses ultras et d’Ernesto „Che” Guevara.

1969 voit la publication du Tome II de l’*Histoire des démocrates populaires*.¹ Extrait de l’avant propos :

« Le livre reprend le fil là où je l’avais laissé en terminant mon *Histoire des Démocraties Populaires*, en automne 1952, juste avant le procès Slansky, chant du cygne du stalinisme intégral. Consacré aux péripéties de la déstalinisation, il débouche sur l’intervention soviétique en Tchécoslovaquie. La boucle est bouclée.

Le lecteur m’excusera pour les lacunes de l’ouvrage, qui viennent surtout de l’ampleur, du caractère infiniment complexe et fluide du sujet, contrastant avec les limites matérielles posées à l’étude et qui imposent une certaine simplification. Puis, pour donner un aperçu général, entièrement satisfaisant, il fallait être politologue, économiste, culturaliste, sociologue, structuraliste, devin tout autant qu’historien... Tâche écrasante pour un seul homme qui, à l’âge des grands *projects* américains, se voit obligé de travailler à Paris en franc-tireur non partisan, avec des moyens artisanaux ».

Aux États Unis en effet, la guerre froide a donné naissance soit dans des agences paragouvernementales (Rand Corporation) soit dans les grandes universités (Columbia, Harvard, M.I.T.) à de grands programmes de recherches sur le fonctionnement du système soviétique et les sociétés soviétisées. Avec la détente, le développement des échanges, l’intervention des fondations, le *Scholarship* sur l’Est Européen connaît un véritable bon en avant dans les années 60. D’où la posture de franc tireur que se donne Fejtő continuant de travailler comme journaliste d’agence à Paris, sans liens avec l’université française (laquelle université reste au demeurant en marge de ce processus). Mais notre franc tireur n’est en rien marginalisé dans cette nouvelle configuration. Tout au contraire sa compétence est reconnue aux États Unis où William Griffith, l’ancien political adviser de Radio Free Europe, l’associe aux deux volumes consacrés au communisme en Europe dans lesquels Fejtő donnera deux chapitres consacrés l’un au PC français l’autre au communisme hongrois.² Griffith l’invitera par la suite à faire une tournée de conférences dans les grandes universités américaines.

Cette reconnaissance américaine coïncide, à l’inverse, à Paris, avec sa mise à l’écart du *Nouvel Observateur* qui succède en 1963 à *France-Observateur*. Cette

¹ François Fejtő, *Histoire des démocrates populaires. Après Staline (1953-1968)*, Collection Esprit, Éditions du Seuil, 1969.

² François Fejtő, « Hungarian communism » in W. Griffith (ed) *European Communism*, M.I.T. press, Cambridge, 1967 et “The french communist party” in W. Griffith (ed) *The Crisis of International Communism*, M.I.T. press, 1967.

transformation est le résultat d'une recomposition financière qui s'accompagne de l'élimination de Claude Bourdet et de l'arrivée de Jean Daniel et d'une nouvelle équipe venue de l'*Express* (l'*Express* se transformant de son côté en „news magazine”, premier du genre en France). Dans l'hommage à François Fejtő rendu par Edgar Morin après sa mort celui-ci a une phrase sybilline « la bêtise de ce que l'on appelait progressisme t'a fait écarter du *Nouvel Observateur* ». ¹ Ce point mériterait assurément d'être clarifié plus avant. ²

La décennie 1960 s'achève donc avec la publication de son œuvre princeps à laquelle son nom restera attaché : les deux tomes de son *Histoire les démocraties populaires*. A la faveur de la sortie du second tome il republie à l'identique le volume paru en 1952 (accompagné simplement d'une bibliographie complémentaire) en s'expliquant sur ce choix. D'abord ce premier volume (désormais sous titré *L'ère de Staline*) „tient le coup” et n'appelle pas de correction substantielle. Certes certains faits ont échappé à l'époque de la rédaction (l'ampleur de la répression en Hongrie et en Tchécoslovaquie par exemple) mais ceux-ci ont été mis en évidence par le grand mouvement de déstalinisation apparu dès le soulèvement de Berlin en 1953, poursuivi par l'Octobre polonais et le soulèvement hongrois de 1956 et qui a débouché sur l'autonomisme roumain et le Printemps de Prague. C'est d'ailleurs là la seconde raison qui invitait à ne pas modifier ce premier livre. En effet :

« (...) la présentation et l'analyse de ce processus est l'objet de notre *Histoire des Démocraties Populaires : Après Staline*. La vraie critique, la critique existentielle de l'hégémonie soviétique et de ses effets a été opérée par l'*histoire* elle-même, par des peuples qui ont reconnu et crié, par la voix d'élites *réelles*, combien le Stalinisme les a violés sur le plan de la souveraineté et de la dignité nationales, combien il les a frustrés, mutilés et rejetés en arrière sur le plan socio-économique et culturel ».

Ce deuxième tome est divisé en deux grandes parties : 1) les événements — du monolithisme au polycentrisme, 2) structures et tendances. Le polycentrisme est une notion phare et pratiquement entré dans le langage courant dans les années 60. ³ Quant aux tendances Fejtő retient le réveil national, l'attrait de l'Occident, la décomposition de l'idéologie sur fond de modification des structures sociales. C'est un livre riche fondé sur une bibliographie considérable en plus naturellement des articles très nombreux de François Fejtő lui-même publiés au cours des 15 dernières années. Le livre enfin est fortement marqué par un séjour prolongé de plusieurs mois, en Tchécoslovaquie grâce à une mission que lui a confié l'AFP et qui lui a permis d'avoir une connaissance de première main du bouillonnement intellectuel et politique en rencontrant de nombreux acteurs du Printemps de Prague jusqu'à

¹ Edgar Morin, « A Ferenc, François, Fery mon ami », *Commentaire* n° 123, Automne 2008

² Au cours du débat qui a suivi la présentation de cette communication Charles Fejtő a indiqué que la mise à l'écart de son père lors de la réorganisation qui a donné naissance au *Nouvel Observateur* s'est faite à l'instigation de K.S. Karol

³ Aron lui consacre un article dans *Preuves*. Raymond Aron, « Remarques sur le polyantisme », *Preuves*, mars 1966.

l'invasion. Après la tragédie hongroise, la tragédie tchécoslovaque. Fejtő laissait à Claude Roy le soin de tirer (dans un article du *Monde*) la leçon des faits :

« A savoir que l'État soviétique tel qu'il a évolué, n'est ni socialiste, ni populaire, ni démocratique, ni révolutionnaire, qu'il dégage comme l'écrivait Berthold Brecht, *une puanteur pénétrante* et qu'un gouvernement oligarchique coopté, propriété privée d'une bureaucratie de privilégiés, qui identifient leurs intérêts de caste à l'intérêt national et au bien du peuple, n'est qu'une grossière caricature du projet socialiste ; que le fameux *modèle soviétique* proposé aux démocraties dites populaires a exactement la valeur du fameux lit, dans le supplice mythologique, sur lequel on *proposait* à Procuste de se coucher, avec l'aide de bourreaux déguisés en conseillers. Que là où passent les Arturo les marxistes qui s'appellent Brejnev ou Gretchko, l'herbe socialiste marxiste ne repousse plus ».

Ainsi après vingt ans d'expérience amères des peuples des démocraties populaires les progressistes occidentaux (Claude Roy en était une preuve vivante) commençaient à comprendre que le système exporté par l'URSS dans les pays d'Europe centrale et orientale n'avait fait qu'usurper l'appellation de socialiste ; de sorte que c'est au moment où François Fejtő met un point final à son *Histoire des démocraties populaires* que le terme de „démocratie populaire” disparaît définitivement du vocabulaire politique français...

IV - Les années 1970

Trois éléments changent la position institutionnelle de François Fejtő à Paris dans la nouvelle décennie qui s'ouvre : il soutient une thèse sur travaux ; il prend sa retraite de l'AFP ; il devient correspondant de *Il giornale*. Par ailleurs, la situation internationale est profondément transformée : guerre des Six Jours (1967) puis du Kippour (1973) ; fin de la guerre du Viet Nam et installation d'un régime communiste dans un Viet Nam réunifié (1974) ; signature en France d'un programme de gouvernement entre le parti communiste et le parti socialiste (1972) ; montée en puissance des dissidences dans les relations Est-Ouest ; intervention active de la diplomatie américaine articulée sur la signature des accords d'Helsinki (1975). Toutes ces dimensions politiques lourdes ont un impact profond sur une société française à la fois déstabilisée à la suite du choc de mai-juin 1968 en même temps que plus ouverte sur l'environnement international.

François Fejtő soutient sa thèse en vue d'un doctorat es lettres le 1^{er} décembre 1973 devant un jury présidé par Raymond Aron à l'université Paris X-Nanterre. Cette possibilité lui est offerte par la loi universitaire de 1968 (dite Edgar Faure) qui autorise des soutenances sur travaux. Il se présente devant le jury avec un dossier constitué par 7 ouvrages.¹ Le rituel veut que la soutenance débute par une

¹ Outre, bien entendu, les deux tomes de l'*Histoire des démocraties populaires* le dossier comprend : *Un Habsbourg révolutionnaire. Joseph II portrait d'un despote éclairé* (Plon 1954), *La Tragédie Hongroise* (Pierre Horay, 1957), *Les Juifs et l'anticommunisme dans les pays communistes* (Plon 1960), « Hungarian

présentation du candidat. La présentation du candidat Fejtő nous est connue car elle a fait l'objet d'une publication dans deux livraisons successives de la revue *Contrepoint*.¹ Fejtő y retrace son itinéraire intellectuel et politique à partir de son milieu familial, de la commune de Béla Kun (il a 9 ans), jusqu'à la rédaction de son essai historique sur Joseph II avant son émigration (le livre ne sera publié en France qu'en 1958). Toute cette partie hongroise a fait l'objet d'un important travail d'*éditing* pour la publication en revue avec de très nombreuses notes en bas de pages destinées à fournir des repères historiques et géographiques au lecteur français. Ce texte constitue la première esquisse d'une autobiographie intellectuelle allant très au-delà des repères succints des „quatrièmes de couv” imprimés à l'identique au dos de chacun de ses livres. Dans cet itinéraire l'appartenance à un ensemble de petites nations maltraitées par l'histoire est décisive. Ce qui fait l'unité de ma démarche d'historien, dit-il, c'est le lien entre expérience personnelle et bouleversements de l'histoire ; bouleversements qui ont fait de moi un analyste des idéologies réformistes et révolutionnaires tout en m'efforçant de faire œuvre d'historien au sens où l'entend Marc Bloch.

« Si j'ai quelque mérite, c'est, je pense, d'avoir fait un travail pionnier dans un secteur de recherches qui en France se trouvait particulièrement négligé. Certes en dressant le bilan de ce que j'ai fait j'ai conscience de tout ce qui reste à faire, que *tout* reste à faire. Chaque problème que j'ai soulevé, chaque réponse que j'ai formulée, demande un approfondissement, des vérifications... Dans la mesure de mes capacités, j'essaierai de contribuer à cette tâche, qui, par définition, ne saurait être que collection ».

Le candidat dit son adhésion aux analyses de la guerre froide telles que Raymond Aron vient de les présenter dans *La République Impériale*.² Cette adhésion n'est évidemment pas de pure forme. Mais elle ne saurait dissimuler que jusqu'en 1956 Fejtő et Aron n'étaient pas du même bord. L'un écrivait dans *L'Observateur*, l'autre dans *Le Figaro*. Burnham, qu'Aron publiait dans sa collection, était un repoussoir pour Fejtő. L'équipe d'*Arguments* était tout sauf „aronienne”. Enfin, si François Fejtő collaborait à *Preuves* il était extérieur au cercle souverainien groupé autour du *Contrat social* où l'on ne touchait son *Histoire des démocraties populaires* qu'avec des pincettes. La distance entre Aron et Fejtő dans le Paris des années 50 remonte d'ailleurs au célèbre article d'*Esprit* sur le procès Rajk :

« J'aurais voulu, écrit-il dans *Itinéraire d'un historien*, consacrer tout un livre à l'analyse „esthétique” du procès considéré comme un chef d'œuvre collectif des appareils policiers soviétiques et hongrois. Mais la tentative tourna court. Ce que je choisis selon les conseils d'Emmanuel Mounier ce fut de faire un ouvrage qui dépasserait le cadre hongrois judiciaire, esthétique et personnel — un livre d'histoire sur ce qui s'était passé, sur ce qui était en train de se produire dans les démocraties populaires ».

Communism » in W Griffith (ed), *Communism in Europe* (M.I.T Press 1964). *Revisionisti contra dogmatici* (Comunità, 1965). *Budapest 1956 - La Révolution Hongroise*, coll. Archives, Juillard, 1966

¹ François Fejtő, « Itinéraire d'un historien » *Contrepoint* n° 13 et n° 14, 1974

² Raymond Aron, *La République Impériale*, Calmann-Lévy, 1973.

Ce projet, qui tourne court, Fejtő était allé le présenter à Aron pour sa collection Liberté de l'Esprit. Éconduit par Aron il revient vers Mounier (qui meurt peu après).

Si la soutenance a lieu à Nanterre c'est à la fois parcequ' Aron n'enseigne plus à la Sorbonne (qui au demeurant a explosé) mais au Collège de France, que Sciences Po à cette date n'a pas encore le statut d'université lui permettant de conférer des doctorats d'État, et parcequ'à Paris X-Nanterre il existe une chaire de sociologie politique occupée par une historienne, Annie Kriegel. A beaucoup d'égard le trajet d'Annie Kriegel vers Aron était beaucoup plus spectaculaire encore puisqu'au plus haut de la guerre froide elle était au premier rang de la lutte idéologique du PCF avant de quitter le parti pour s'en faire l'historienne (avec un sas de décompression à *France-Observateur* où elle collabora sous un pseudonyme). A l'heure où Fejtő bouclait son *Histoire des Démocraties Populaires* Annie Kriegel achevait un ouvrage sur le parti français.¹

La revue *Contrepoint* est elle-même partie prenante de la recomposition intellectuelle qui s'opère alors autour d'Aron. Apparue en 1970 dans les milieux de la jeune droite de l'Institut d'Études politiques de Paris, arrimée par Georges Liebert, l'essor de *Contrepoint* découle pour partie de la disparition du *Preuves* de François Bondy dont elle recueille en partie l'héritage. La revue est la caisse de résonance du séminaire de Raymond Aron où se retrouvent un noyau d'universitaires anciens communistes comme Annie Kriegel ou Alain Besançon. Aron lui-même n'écrit pas directement pour *Contrepoint*. La revue publie des bonnes feuilles de ses livres.² Il en sera de même pour François Fejtő. *Contrepoint* publiera de lui un post-scriptum sur la Pologne rédigé pour l'édition italienne du Tome II de l'*Histoire des Démocraties populaires*, la post-face de l'édition anglaise de ce même Tome II, la version française d'un article italien sur les XXIV^e congrès du PCUS, des bonnes feuilles de son livre sur le Coup de Prague. Après que Georges Liebert ait quitté la revue pour l'édition et le lancement d'une collection de poche brillante, „Pluriel”, il reprendra dans cette collection l'*Héritage de Lénine* que Fejtő avait d'abord publié en 1973 chez Casterman.

François Fejtő est immédiatement associé à *Commentaire*, la nouvelle revue lancée en 1978 (dix ans après mai 68) par Jean-Claude Casanova et placée sous l'autorité directe de Raymond Aron.³

Le lancement de *Commentaire* est l'un des signes forts du tournant intellectuel provoqué par la publication de l'Archipel du Goulag avec la légitimation de la définition du Régime Soviétique comme régime totalitaire.

¹ Annie Kriegel, *Les Communistes français – essai d'ethnographie politique*, Le Seuil, 1968.

² Ainsi du texte écrit pour les mélanges offert à Carl Friedrich où Aron déclare qu'il continue à croire valable en 1969 comme en 1955 (année de l'*Opium des intellectuels*) l'idée selon laquelle le marxisme ou le marxisme-léninisme demeure toujours « le dernier système idéologique de l'Occident » (*Contrepoint*, n° 9, 1973).

³ Sur *Contrepoint* et *Commentaire* et le passage de l'une à l'autre on consultera la thèse de Gwendal Chaton, *La liberté retrouvée. Une histoire du libéralisme politique en France à travers les revues aroniennes « Contrepoint » et « Commentaire »*, Université de Rennes 2, 2006.

C'est également sur la seconde moitié de la décennie 1970 que François Fejtő publie *La social-démocratie quand même*.¹ Le titre consonne parfaitement avec celui de l'ouvrage publié par Raymond Aron quelques temps auparavant : *Plaidoyer pour l'Europe décadente*.² Au-delà de la tonalité réaliste sans illusion qui rapproche les deux titres, il existe un point commun entre les deux livres : un accord politique avec le chancelier Helmut Schmitt réunit Aron et Fejtő. *La social-démocratie quand même* est publié dans la Collection „Liberté 2000” co-dirigée par Georges Liebert. Le livre n'est ni un livre d'histoire (il se contente d'un „survol historique”) et moins encore un livre de théorie. C'est une enquête en Allemagne, en Grande Bretagne, en Autriche et en Europe du Nord. Fejtő s'entretient avec Olof Palme, Bruno Kreski, Egon Bahr. S'il n'a pas réussi à rencontrer Willy Brandt ou Helmut Schmitt il a conversé longuement avec Richard Lowenthal. Il flâne à Stockholm, Londres et Oxford : et nourrit son texte de ces notes de voyage.

Le projet est double. Face „au succès publicitaire remarquable au cours des années 1974-1978” de l'Eurocommunisme³ François Fejtő veut rappeler qu'il existe un „eurosocialisme” : c'est-à-dire la social-démocratie qui peut se prévaloir d'une histoire dont les sociaux-démocrates n'ont pas à rougir. Mais si les sociaux-démocrates de gouvernement ont connu un apogée quelque part autour de 1970, ils sont maintenant sur la défensive : le chapitre consacré à la Grande Bretagne s'achève significativement au moment où Mrs Thatcher devient premier ministre de sa Gracieuse Majesté. Mais le livre a aussi une pointe française. La signature d'un programme commun de gouvernement avec les communistes est allé de pair chez les socialistes avec une dévalorisation constante de la social-démocratie. Fejtő consacre les dernières pages de son ouvrage au parti socialiste de François Mitterand avec un hommage appuyé au courant rocardien :

„Le Parti a connu une fermentation s'alimentant à des sources diverses parmi lesquelles le socialisme autogestionnaire et modernisateur de Michel Rocard, transfuge du P.S.U. et de ses amis libertaires Patrick Vivret et Pierre Rosanvallon, soutenu par la lucidité de Gilles Martinet et l'enthousiasme de Jacques Julliard paraissaient des plus prometteuses”.

On notera enfin que le livre s'achève sur l'entretien non d'un politique socialiste français mais avec Edmond Maire, le secrétaire confédéral de la CFDT.

1978, année de la création de *Commentaire*, voit aussi le lancement du Comité des intellectuels pour l'Europe des libertés. Le CIEL est animé par Alain Ravennes qui avait créé en 1969 le Mouvement pour l'indépendance de l'Europe d'inspiration gaulliste. La mise en route du CIEL se tenait d'ailleurs au départ rue de Lille et Olivier Guichard avait apporté sa bénédiction à la nouvelle initiative. Le coup d'envoi du Comité avait été ensuite donné par une conférence de presse conjointe de Raymond Aron et d'Eugène Ionesco.

¹ François Fejtő. *La social-démocratie quand même. Un demi siècle d'expérience réformiste*. Robert L'affont, 1980

² Raymond Aron. *Plaidoyer pour l'Europe décadente*, 1977.

³ Fejtő a participé à une « table ronde sur l'Eurocommunisme » avec Annie Kriegel et Enzo Bettiza publié par *Commentaire* en 1978. (*Commentaire* n° 2, été 1978).

Tout au long des années 50 Ionesco avait été la coqueluche de la gauche et de la rive gauche avant que le divorce n'intervienne avec la représentation de *Rhinoceros*.¹ Cette rupture entre l'écrivain et la gauche parisienne s'accompagne à l'inverse d'une audience accrue dans les pays de l'Est (Ainsi à l'occasion d'un voyage à Prague dans ces années-là son épouse ramena à Paris la pièce d'un jeune auteur dramatique encore inconnu, Vaclav Havel). Deux événements allaient rapprocher Aron et Ionesco en 1967 et 1968. Lors de la guerre des Six Jours il publia dans *Combat* une vigoureuse prise de position en faveur d'Israël puis il se rendit à l'Elysée avec Maurice Clavel pour y remettre un texte revêtu de 70 signatures exprimant l'émotion des signataires devant les positions neutralistes de la diplomatie française. L'année suivante, en mai 68, l'écrivain, tout comme Aron, manifesta une méfiance très profonde, pour ne pas dire une répulsion, devant l'enthousiasme aveugle que suscitaient ces manifestations de la jeunesse.

Enfin son arrivée au C.I.E.L. couronnait son engagement constant en faveur des dissidents à travers des prises de positions publiques tant dans les colonnes du *Figaro* que dans celles du *Monde*.² En 1975 il était entré au Comité de rédaction de la nouvelle revue internationale lancée par Maximov, *Kontinent*.

Le C.I.E.L. voulait mobiliser écrivains et intellectuels contre les totalitarismes communistes et d'extrême droite. Il réunissait des hommes venus d'horizons variés : Jean-Marie Domenach, Emmanuel Leroy-Ladurie, Jean-François Revel, Claude Simon, Philippe Sollers, etc. et François Fejtő. Outre le fait d'appartenir désormais au milieu aronien, il était de longue date un familier d'Eugène Ionesco.³ Malheureusement il n'existe pas à l'heure actuelle (du moins à ma connaissance) d'étude d'ensemble sur le C.I.E.L. permettant de préciser notamment la part prise par François Fejtő, entre Aron et Ionesco, aux discussions et tractations qui présidèrent à l'élaboration du manifeste fondateur de l'initiative.

¹ André le Gall, *Ionesco. Mise en scène d'un existant spécial en son œuvre et en son temps*. Flammarion, 2004.

² Un recueil d'articles donne bien le ton de ces années-là : Eugène Ionesco, *Antidotes*. Gallimard, 1977.

³ Plus tard François Fejtő devait publier dans *Commentaire* (n° 35, automne 1986) un entretien avec Eugène Ionesco : « Comment on devient un grand écrivain ».

Ferenc Fejtő et Joseph II

Il y a un contraste énorme entre le règne de Marie-Thérèse et celui de son fils, Joseph II. La mère gouvernait son empire pendant quarante ans, survivant à trois guerres. Elle a posé les fondements de l'Autriche moderne par le moyen des ses réformes administratives, financières, économiques, militaires, scolaires, juridiques et sanitaires – mais elle pouvait maintenir sa popularité. Ses sujets l'aimaient et la respectaient. Au moment de sa mort, son empire était tranquille, paisible, prospérant. Comme Jean-Paul Bled, historien français écrivait : « *Elle engage ses possessions et ses peuples sur la voie de la modernisation, mais, alliant tradition et progrès, elle le fait avec le souci d'éviter les ruptures qui laissent des blessures dans le corps social... Guidée par son intelligence intuitive, conciliant esprit de la tradition et esprit de mouvement, elle a laissé le modèle d'un conservatisme éclairé... Marie-Thérèse donne ainsi une leçon de sagesse politique à son successeur, que celui-ci ne retiendra pas* ». ¹

Au moment de la mort de Joseph II, le chancelier autrichien, Kaunitz disait : „*C'était la meilleure chose qu'il ait pu faire*”. La guerre contre les Ottomans se révélait désastreuse, et la situation intérieure était troublée dans presque toutes les possessions des Habsbourg. Travaillées par la propagande prussienne, les Hongrois résistaient, les Tchèques protestaient contre l'impôt foncier, les Italiens étaient mécontents, les paysans affamés pillaient en Galicie et la maladresse des mesures administratives déchaînait une révolte dans le Pays-Bas Autrichiens. Tous ces problèmes avaient une cause commune: Joseph II avait rompu avec les principes fondamentaux de la culture politique de l'Empire des Habsbourg.

Il a du caractère, il sait commander, mais ne sait pas communiquer. Sa politique était inspirée par une conception générale du bien de l'État. Mais il était essentiellement un doctrinaire. Il vit avec des idées plutôt qu'avec des hommes. Voilà le principe fondamental de l'Empereur: « *Que seul l'amour du bien public nous guide... Il entendait par là le bien de l'État, que l'empereur représente seul et dont il est davantage le serviteur que le maître* ». ² Serviteur de l'État ? En réalité l'État était son obsession. Malheureusement, la Monarchie Habsbourg n'était pas un État, comme par exemple l'État prussien unifié, discipliné, géré par un gouvernement fort – L'Empire Autrichien n'était qu'une conglomération de provinces différentes, avec des cultures, langues, sociétés, économies, traditions différentes. La seule chose que les a réunies – c'était la dynastie Habsbourg. Acceptation du multiculturalisme – c'était la condition de

¹ Bled, Jean-Paul : *Marie-Thérèse d'Autriche*. Paris, 2001, Fayard, 11

² Fejtő, François : *Joseph II, un Habsbourg révolutionnaire* Paris, 1982, Perrin, 232.

la stabilité politique, de l'harmonie sociale, de la prospérité économique et du développement culturel. Joseph II aspirait à l'unification de l'Empire du multiculturalisme – et c'était complètement impossible.

Selon Joseph II, le prince souverain qui est en service de l'État, devait donner les ordres pour tous les sujets de l'État. Il a fondé un système politique beaucoup plus autocratique que n'était le système de sa mère. Il a adhéré à la théorie du contrat, mais il estimait avoir reçu du peuple une délégation totale du pouvoir. Il a étouffé l'autonomie des états, des provinces, des villes. Joseph II avouait lui-même que « *Cela sent le despotisme* ». ³ « *Mais le patriote qui connaît la justesse de ses intentions, doit passer outre* ». – comme Joseph II écrivait. ⁴

Il voulait réglementer tous les aspects de la vie des ses sujets avec mesquinerie. Pendant un règne qui a duré moins que dix ans, il publia 6206 décrets – deux fois plus que sa mère, pendant quarante ans. Et quels décrets ! Il voulait mettre en ordre tous les petits détails, tous les petits éléments, considérés comme secondaires par tout le monde. Après sa visite à Pest en 1786, il a prescrit le développement du jardin botanique de l'université, il a écrit un mémoire exposant ses idées sur l'institut d'éducation des jeunes filles, et il était furieux, parce que la décoration de l'hôpital de Buda lui avait déplu. Il a interdit la représentation de la tragédie de Schiller (*Intrigue et Amour*) parce qu'un des personnages est une maîtresse. Il a interdit les ballets dans le théâtre de la cour, parce que „les bondissements érotiques sur la scène réveillent une excitation inutile”. Il était un austère puritain, pitoyable et dangereux. Il a interdit le jeu de hasard dans le Pays-Bas Autriche, le chant de yodlée en Tyrol, et il était fâché contre les habitudes du peuple de Milan, qui aimaient se promener en voiture dans la nuit, et le lendemain sortaient du lit trop tard. Il écrivait une lettre à Andreas Hadik dans laquelle il a rappelé au général aux habitudes malsaines des cadets, la masturbation, qui est très répandue parmi les élèves officiers. ⁵ Pour Joseph II, c'était une affaire d'État, une affaire qui concernait l'intérêt public. Il se sentait mal à l'aise quand les autres étaient à l'aise.

On peut être d'accord avec l'historien anglais T. C. W. Blanning : „Purement et simplement Joseph II était un terrible touche-à-tout, qui ne pouvait se borner à ne s'occuper que de ses affaires”. ⁶ Son intolérance de fait gâchait les meilleures mesures. Ce n'est pas étonnant que son règne n'ait pas été une réussite. Des réformes de Joseph II ne subsistent guère que celles qui créent la bureaucratie, qui renforcent l'armée et qui assurent le contrôle sur le catholicisme d'État.

Selon les historiens contemporains l'expression despotisme éclairé désigne une aggravation de la puissance de l'État, un despotisme qui s'inspire de la philosophie des Lumières. Joseph II accaparait tous les pouvoirs, le pouvoir exécutif, législatif, judiciaire et surtout le pouvoir réglementaire. Après la théorie de Locke et de Montesquieu sur la séparation des pouvoirs, le règne de Joseph II ne représentait pas un progrès. Ce serait même plutôt une régression. Pierre Manent écrivait dans son *Cours familier de philosophie politique*, que le système moderne de la politique établit des distinctions et

³ *Magyarország története. 1686-1790.* Budapest, 1989. Akadémiai Kiadó, 892.

⁴ Fejtő, François : *Joseph II* . 241.

⁵ Blanning, T. C. W. : *Joseph II.* London-New York, 1994. Longman, 63.

⁶ *Ibid.*, 62.

des séparations partout où les systèmes anciens n'insistaient que sur l'unité. Les systèmes modernes établissent des distinctions entre les différents pouvoirs, entre la société civile et l'État, entre l'Église et l'État, entre les représentants et les représentés, entre les faits et les valeurs etc. etc. Joseph II n'a reconnu qu'une seule distinction et une séparation : celle qui existe entre ceux qui donnent les ordres et ceux qui obéissent.

Ferenc Fejtő connaissait toutes très bien ces choses. Mais quelquefois il a oublié le despotisme de Joseph II et il ne s'est pas rappelé qui était ses ennemis. Il avoue toutes les fautes de l'empereur : « *Joseph s'aliéna les moines qu'il avait chassés de leurs couvents... les évêques et tous les fidèles attachés à Rome, les protestants qu'il avait libérés mais à qui il se refusait d'accorder l'autonomie religieuse et scolaire, l'aristocratie, qu'il humiliait sans cesse, la petite noblesse qu'il voulait dépouiller de ses privilèges ancestraux, les serfs que le recrutement, les réquisitions dressaient contre lui, les fonctionnaires à qui il demandait du zèle et des sacrifices sans contrepartie, les fabricants frustrés de leur monopole, les bourgeois dépouillés de leurs privilèges corporatifs* ». ⁷ Fejtő ne disconvient pas que « *Joseph était un homme au tempérament de soldat ; il n'aimait pas la discussion, et encore moins qu'on discutât avec lui. Ainsi, dès les débuts de son gouvernement, alors qu'il n'était encore que corégnant, se manifestèrent ses penchants pour l'absolutisme* ». ⁸ « *Même au bord de la tombe, il ne renia pas sa nature inquisitoriale* ». ⁹ Oui, il était « *passionément militariste qui, depuis sa prime jeunesse, adorait les commandements militaires et l'obéissance aveugle* ». ¹⁰ Il était homme « *de l'impatience, de la brutalité, de l'obstination* ». ¹¹ « *Il était ambitieux et son cœur ne connaissait d'autre passion que celle d'être le maître absolu* ». ¹² Fejtő cite même Madame Campan, qui écrivait que la franchise de Joseph « *dégénérait souvent en rudesse* », et sa simplicité « *remarquait facilement l'affectation* » ¹³ Fejtő ne conteste pas que « *Le trait principal de son caractère était sa prédilection pour tout ce qui appartenait à l'armée et son mépris des méthodes civiles* ». ¹⁴ « *Il manquait totalement des capacités indispensables à un chef d'armée... mais l'empereur n'avait pas assez de force d'âme pour reconnaître sa maladresse et son inexpérience.* » ¹⁵ « *La prudence, la sagesse faisaient défaut au quadragénaire de Vienne.* » ¹⁶

Néanmoins Ferenc Fejtő présente ses excuses aussi, et il veut justifier même les fautes de l'empereur. « *Joseph était partisan du pouvoir absolu, du pouvoir presque dictatorial, sans contrôle des corps constitués. Cependant (et il y a toujours un « cependant » dans le livre de Fejtő – H. P.) il ne le désirait pas pour la simple volonté de la puissance illimitée, mais pour lui permettre de réaliser les plans grandioses qu'il avait conçus pour la réorganisation de ses pays, le bonheur de ses peuples* ». ¹⁷ Cette argumentation n'est pas convaincante, parce que tous les dictateurs invoquent leurs

⁷ Fejtő, François : *Joseph II...* 358-359.

⁸ *Ibid.*, 91.

⁹ *Ibid.*, 364.

¹⁰ *Ibid.*, 102.

¹¹ *Ibid.*, 169.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, 176.

¹⁴ *Ibid.*, 106.

¹⁵ *Ibid.*, 198-199.

¹⁶ *Ibid.*, 230.

¹⁷ *Ibid.*, 223.

objectifs nobles, et comme on dit chez nous, en Hongrie, la route vers l'enfer est pavée de bonnes intentions.

L'excuse la plus importante : il a combattu contre « le féodalisme », il travaillait sur « *le renforcement considérable de l'administration centrale aux dépens de l'influence des états féodaux* ». ¹⁸ Les ennemis de Joseph II étaient la noblesse « *éternelle ergoteuse* » ¹⁹, « *la structure politique du féodalisme, l'esprit de particularisme et d'autonomie nobiliaires...* ». ²⁰

Selon Ferenc Fejtő, Joseph II était le précurseur des réformistes du XIX^e siècle : En France l'empereur « *visitait des lieux où – quelques dizaines d'années plus tard – un aristocrate hongrois, le comte István Széchenyi, passera à son tour. En voyant les mêmes ports plein d'animation, les mêmes manufactures, les mêmes fortifications qui avaient provoqué l'admiration de l'empereur, le grand seigneur hongrois notera dans son journal que – désormais – il comprenait Joseph et lui pardonnait la précipitation qu'il mit dans ses réformes, car après avoir vu ces magnifiques réalisations de l'intelligence humaine, l'empereur ne pouvait rentrer chez lui qu'animé d'un désir de transformer au plus vite son pays arriéré à la ressemblance de la France* ». ²¹ Et comme le comte Széchenyi, Ferenc Fejtő, lui aussi pardonnait les fautes de l'empereur. Joseph était à ses yeux « *... un novateur, partisan du progrès antiféodal, de la liberté de pensée, et en partie, du nivellement des fortunes...* ». ²² Sa politique « *consacrait la communauté d'intérêts du grand nombre, c'est-à-dire du peuple, de la masse des travailleurs et du prince, contre la noblesse qui, d'une part exploitait les paysans et, d'autre part, s'opposait à l'application totale du principe des raisons d'État* ». ²³ Fejtő a complètement oublié que la noblesse n'était pas la seule à exploiter la paysannerie, les impôts étatiques étaient de plus en plus difficiles à supporter.

Ainsi les objectifs de la politique de Joseph II manifestaient de l'élévation. Et sa méthode ? La méthode était encore plus élevée – une méthode révolutionnaire. « *Les grandes choses doivent être exécutées d'un seul coup, écrit Joseph.... Ce n'est pas là la voix d'un monarque constitutionnel, d'un homme modéré et prudent, mais bien celle d'un révolutionnaire, d'un dictateur* ». ²⁴ Et encore : « *Sa mentalité n'était pas celle d'un roi légitime, mais bien celle d'un révolutionnaire* ». ²⁵ « *La condition primordiale des grandes choses qu'il voulait accomplir d'un seul coup : protection des serfs, réforme et unification de l'administration, application sévère du principe d'économie, etc., était de dompter impitoyablement la caste féodale...* ». ²⁶ Et voilà une remarque nettement caractéristique : « *Nous autres, hommes du XX^e siècle révolutionnaire, nous sommes séduits par cette idée josephienne...* ». ²⁷

¹⁸ *Ibid.*, 54.

¹⁹ *Ibid.*, 28.

²⁰ *Ibid.*, 154.

²¹ *Ibid.*, 179-180.

²² *Ibid.*, 101.

²³ *Ibid.*, 93.

²⁴ *Ibid.*, 92.

²⁵ *Ibid.*, 214.

²⁶ *Ibid.*, 95.

²⁷ *Ibid.*, 375.

On connaît bien qu'il n'y avait pas de féodalisme dans la Hongrie du XVIII^e siècle. Mais pour Ferenc Fejtő, jeune marxiste des années 1930, le système seigneurial, le servage des paysans, et la société des états – c'était le féodalisme, système complètement réactionnaire, dépassé. Pour Ferenc Fejtő, intellectuel hongrois du XX^e siècle la lutte contre un système réactionnaire était toujours louable. La passion de l'unité et de la simplicité de Joseph II – c'était aussi la passion des intellectuels gauchistes des années trente, quand les idées révolutionnaires étaient très à la mode. Saul K. Padover, historien américain a publié en 1934 une biographie de Joseph II intitulée : *Joseph II, empereur révolutionnaire*.²⁸ Ferenc Fejtő, lui aussi présente Joseph II comme révolutionnaire, et a presque toujours raison.

Voyons un exemple : le conflit entre l'empereur et les états des Pays-Bas autrichiens. Fejtő écrivait : « *Dans sa tentative de créer de l'ordre dans le chaos provincial de Belgique, Joseph fut guidé par les mêmes principes...* ».²⁹ Chaos provincial ? Oui, naturellement ! « *De tous côtés, il ne vit que contradictions, absence de logique, confusion... dans les villes... d'un côté des bourgeois, artisans et commerçants aux idées avancées... de l'autre des foules dévotes qui se rendaient vers les antiques lieux de pèlerinage, portant les hannières religieuses, des flambeaux, et chantant des cantiques* ».³⁰ On peut poser la question : Quel est le problème avec tout cela ? Fejtő sait bien qu'« *il n'est guère probable que les états généraux du Brabant se fussent insurgés contre Marie-Thérèse...* ».³¹ Elle écrivait à son fils : « *Je ne crois pas que nous ayons besoin de changer en quoi que ce soit la Constitution et les principes de l'administration de ce pays. C'est notre seul État heureux, qui paie beaucoup d'impôts et auquel nous devons notre position prépondérante en Europe... Vous savez combien les peuples de ces provinces tiennent à leurs préjugés traditionnels – peut-être ridicules ; mais puisqu'ils sont obéissants et fidèles et qu'ils paient plus d'impôts que nos provinces allemandes épuisées et mécontentes, que pouvons-nous leur demander de plus ?* » « *Nous pouvons leur demander beaucoup*, répondit Joseph à sa mère.... *Il leur demandait de rompre avec leurs préjugés féodaux, de devenir un État moderne, travailleur, appliqué, sérieux... D'un pays somnolent et heureux, il voulait faire un État modèle... un pays industriel, commerçant et maritime* ».³²

Il y a une grande contradiction ici : les Pays-Bas autrichiens n'étaient pas un pays somnolent, ce pays était actif, prospère, industriel, commercial – c'était la première province de l'Europe à suivre l'Angleterre vers la révolution industrielle ! Et pourtant Fejtő nous explique, que Joseph II « *par ses réformes administratives poursuivait le but de les libérer du joug féodal* ».³³ Et « *la révolte des Pays-Bas a un caractère symbolique et général... Il ne s'agit pas d'une affaire locale, mais bien du grand combat entre la réaction féodale, d'une part et l'esprit réformateur de l'absolutisme éclairé, de l'autre* ».³⁴ Selon Fejtő la révolte de Brabant était une « *contre-révolution camouflée en*

²⁸ Édition française : 1935. Édition hongroises : 1943.

²⁹ Fejtő, François : *Joseph II...*, 236.

³⁰ *Ibid.*, 243.

³¹ *Ibid.*, 319.

³² *Ibid.*, 319-320.

³³ *Ibid.*, 317.

³⁴ *Ibid.*, 316.

révolution... une trahison de la noblesse et du clergé ». ³⁵ Comme en Hongrie où « l'idée de Joseph fut d'associer les intérêts bien compris de la Hongrie historique à ceux de l'État dans son ensemble ; d'élever la Hongrie, de la moderniser, de la rendre prospère, en attaquant la féodalité ». ³⁶ Qui sont les ennemis ? « ...L'ennemi de l'empereur, ce ne fut pas la Hongrie, ce ne furent pas les Hongrois, mais la noblesse hongroise contre laquelle il mena la lutte avec une énergie farouche ». ³⁷

C'est une simplification grossière. Selon un historien contemporain, Jean de Viguerie « les deux mouvements de Hongrie et des Pays-Bas ont des traits communs. Ils sont conduits l'un et l'autre par la noblesse et par la grande bourgeoisie. Mais ils n'auraient pu triompher s'il n'avait, l'un comme l'autre, reçu l'appui des autres catégories sociales. Ces révoltes de la fin du règne malencontreux de Joseph II expriment la violente réaction du corps social tout entier blessé dans ses libertés, atteint dans son attachement naturel au christianisme. C'est la société contre l'État ». ³⁸ Et il me semble que dans cette lutte, comme Joseph II, Fejtő était aux côtés de l'État.

Voyons un autre exemple ! Je le cite : « Ironie du sort : c'est l'empereur éclairé qui, par nécessité de la lutte contre le féodalisme, fut amené à créer l'instrument (la police secrète – H. P.) dont François II se servira par la suite pour étouffer dans l'oeuf tous les efforts de libéralisme et de modernisation dans les pays d'Autriche ». ³⁹ On peut dire que c'est n'est pas du tout « l'ironie du sort », c'est la conséquence naturelle de la politique de Joseph II. Si on gouverne contre la volonté de la société, on a besoin des institutions de l'oppression.

Pour soutenir sa thèse, Ferenc Fejtő exagère le succès de l'absolutisme en Europe de l'Ouest, comme la viabilité du féodalisme en Europe Orientale. Il écrit : « La raison d'État ne s'était imposée pleinement que dans les pays où le pouvoir central était parvenu à réduire le féodalisme, comme dans la monarchie française de Philippe le Bel et de Louis XI ». ⁴⁰ Dans la monarchie de Philippe de Bel, fin du XIII^e siècle ? C'est absurde, comme l'autre affirmation : « L'année 1648 fut le triomphe des monarchies nationales sur les Habsbourg... » ⁴¹ Le XVI^e siècle était l'âge des monarchies dynastiques, pas nationales. Il exagère les problèmes des Habsbourg aussi, quand il écrivait que Joseph II « estimait injuste que, depuis 1713, seule la monarchie perdit des territoires alors que les autres puissances s'étaient toutes enrichies ». ⁴² Fejtő a oublié la Galicie-Lodomérie (1772), la Bucovine (1775) et la région entre le Danube, l'Inn et la Salza, (Innviertel) le Quadrilatère de l'Inn (1779).

Pourquoi Ferenc Fejtő était-il un admirateur de Joseph II, empereur sans succès ? On peut trouver la réponse dans ses mémoires, où il écrit : « J'étais un homme gauchiste et socialiste » ⁴³ « Le marxisme exerçait un grand ascendant sur moi, je reste

³⁵ *Ibid.*, 323.

³⁶ *Ibid.*, 235.

³⁷ *Ibid.*, 236.

³⁸ Viguerie, Jean de: *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*. Paris, 1995, Robert Laffont. 590.

³⁹ Fejtő, François: *Joseph II*, 237.

⁴⁰ *Ibid.*, 227.

⁴¹ *Ibid.*, 277.

⁴² *Ibid.*, 278.

⁴³ Fejtő Ferenc : *Budapesttől Párizsig. Emlékeim*. Budapest, 1990, Magvető. 306.

socialiste, un socialiste libéral ». ⁴⁴ Il était un ennemi farouche du système politique de la Hongrie dans les années trente, où un tribunal prononçait une peine de prison de six mois contre lui, jugé coupable d'excitation contre les classes dirigeantes. ⁴⁵ On peut dire que Fejtő et Joseph II avaient les mêmes ennemis : les classes dirigeantes de la Hongrie. Naturellement il témoignait sa sympathie envers Joseph II.

Fejtő était antibolchévique, anticommuniste – mais aussi un gauchiste zélé. Libéral – mais un libéral socialiste. Nous pouvons lire dans ses mémoires 17 pages sur le procès de László Rajk, et moins que deux pages sur le procès de Mindszenty. ⁴⁶ Les hommes de gauche étaient naturellement plus sympathiques à ses yeux que les hommes de droite. Il était ennemi des stalinien, mais il y a une déclaration étrange dans ses mémoires : « *Dans quelques temps critiques et dans des circonstances spéciales, le règne d'autorité fort et intelligent peut être plus favorable pour les réformes, pour la régénération d'une société que la démocratie, qui peut être immobilisée par les débats politiques et sociaux* ». ⁴⁷ Pour moi cela suffit pour l'explication de son penchant naturel et spontané qu'il porte envers Joseph II.

⁴⁴ *Ibid.*, 480.

⁴⁵ Fejtő Ferenc : *II. József*. Budapest, 1997, Atlantisz. 8.

⁴⁶ Fejtő Ferenc : *Budapesttől* . . . 321-338, 45, 308-309.

⁴⁷ *Ibid.*, 175.

**François Fejtő et la « Renaissance de l'Europe centrale »
dans les années 1980**

S'interroger sur l'existence et l'éventuelle unité de l'Europe centrale est déjà une pensée alternative pour les intellectuels des pays appartenant au bloc soviétique qui est fondé au contraire sur une démarche globalisante. Les références et modèles centre-européens sont de surcroît ancrés dans une réalité historique condamnée par les historiographies officielles des régimes. Dans ce domaine toutefois, chacun met en valeur des souvenirs historiques propres : si les Autrichiens, les Hongrois, les Croates, les Slovènes et même les Italiens revalorisent l'empire des Habsbourg, les Tchèques quand à eux préfèrent évoquer la Première République tchécoslovaque et les Polonais rappellent tantôt le XVIII^e siècle, tantôt l'entre-deux-guerres. Dans tous les cas, la base de la réflexion demeure l'existence même de cet espace et les premières publications émanant de ces groupes commencent par des définitions. La spécificité centre-européenne est très vite repérée par rapport au monde russe, de façon moindre en revanche au regard des Balkans qui, victimes également de la soviétisation, sont fréquemment associés à l'Europe centrale, notamment les Roumains. Selon l'interlocuteur et l'endroit d'où il parle, sa position géographique dans le bloc ou bien en exil, l'optique est différente. La pensée de la dissidence n'est pas la même chez un intellectuel émigré et chez son confrère resté dans le pays, d'autant que la situation de ce dernier varie selon la dureté du régime dans lequel il vit. De manière générale, les émigrés sont moins sensibles à la thématique centre-européenne et privilégient le renversement de l'ordre socialiste, l'instauration de la démocratie et la réunification du continent, tandis que ceux qui vivent au quotidien les réalités de l'Europe centrale communisée ont une attitude moins radicale politiquement et mettent en avant l'unité régionale. Ces points de vue vont se confronter de plus en plus fréquemment dans les années 1980. La libéralisation intervenue en Hongrie et en Pologne, le cas particulier de la Yougoslavie, la fonction d'intermédiaire actif de l'Autriche vont permettre aux idées de circuler et à leurs auteurs de se parler, ce qui était jusque-là pratiquement impossible. Certes les publications samizdat parvenaient à l'Ouest et en retour on faisait entrer illégalement des ouvrages à l'Est, mais un véritable échange de vues n'avait pas lieu.

Au début des années 1980, ces rencontres se multiplient selon un mode informel, lors de colloques d'historiens, de spécialistes de la littérature, de philosophes, puis une certaine régularité et une institutionnalisation interviennent.

Faire renaître l'Europe centrale est un moyen de contredire la réalité politique du bloc soviétique et l'appellation globalisante d'« Europe de l'Est ». On retrouve ici le sentiment de supériorité des Centre-Européens envers la Russie. Revenir à la géographie permet aux Tchèques, aux Polonais et aux Hongrois avant tout, mais également aux Baltes ou aux Slovènes et aux Croates de se positionner au centre de l'Europe et non à l'Est, et par conséquent plus proches de l'Ouest. En Yougoslavie, parler de *Mittleuropa* et de l'empire des Habsbourg est un moyen de se détacher non pas seulement du socialisme mais aussi des Balkans. Comme le dit Danilo Kiš : « la conscience d'appartenir à la culture d'Europe centrale est elle-même une dissidence »¹. Chez certains les souvenirs gênants de l'empire des Habsbourg et de l'hégémonie allemande sont progressivement mis de côté pour faire réémerger l'idée d'Europe centrale et lui faire jouer un rôle sinon réel, du moins de mythe politique². Si la monarchie des Habsbourg était un modèle d'intégration réussie, force est de constater qu'elle s'est néanmoins écroulée faute de capacité de se réformer et notamment par une fédéralisation. Au milieu des années 1980, l'exaltation du modèle habsbourgeois, et donc du mythe énoncé par Magris, culmine dans la mode de la Vienne-fin de siècle qui s'exprime par des expositions, dont celle, excellente, du Centre Pompidou accompagné d'un catalogue de grande qualité³, de nouvelles traductions d'auteurs vus comme les représentants de ce « monde d'hier », Stefan Zweig justement, mais aussi Arthur Schnitzler et quelques Hongrois. La biographie de François-Joseph par Jean-Paul Bled participe également de ce renouveau habsbourgeois⁴. Le vieil empereur devient une figure emblématique auréolée de son long règne. L'enterrement de l'ancienne impératrice Zita de Bourbon Parme, veuve de l'empereur Charles, à Vienne le 1^{er} avril 1989, marque l'apogée de cette période et coïncide avec les changements en cascade qui interviennent dans le courant de cette même année. Deux semaines auparavant, les Hongrois avaient célébré pour la première fois depuis l'instauration du régime communiste la commémoration du 15 mars 1848 ; quelques jours plus tard a lieu l'exhumation des restes des victimes de la répression de 1956. La concomitance des deux processus est frappante dans le contexte strictement austro-hongrois puisqu'en mai, le rideau de fer est démantelé par le vice-chancelier autrichien Alois Mock et le ministre des Affaires étrangères du gouvernement hongrois encore formellement communiste, Gyula Horn. Ce contexte permet en outre à la famille Habsbourg de revenir sur le devant de la scène : Otto de Habsbourg, député européen allemand, né en 1912, est très actif et présent dans le débat sur la transition démocratique puis sur l'avenir de ces pays. Il n'hésite pas à remettre au goût du jour le mouvement paneuropéen auquel il a adhéré dans sa jeunesse et prêche pour une intégration rapide à l'Union européenne⁵. Partie d'un noyau dur italo-autrichien, la renaissance de l'Europe centrale a largement débordé de ses frontières et atteint l'Europe

¹ Kiš Danilo, « Variations sur des thèmes d'Europe centrale », *Le Messenger Européen* 1, 1987, 299.

² Kende Pierre, « Deux Europes, trois, ou une seule ? », in Beauprêtre, Gérard (dir.), *L'Europe centrale. Réalité, mythe, enjeu XVIII^e-XX^e siècles*, Les Cahiers de Varsovie (Centre de civilisation française de l'université de Varsovie), Varsovie 1991, 463-471

³ Clair Jean (dir.), *L'apocalypse joyeuse : Vienne 1880-1938*, catalogue d'exposition, Paris, éditions du Centre Georges Pompidou, 1986.

⁴ Bled Jean-Paul, *François-Joseph*, Paris, Fayard, 1987.

⁵ « Otto, Karl und Georg Habsburg : Paneuropa als Weg und Ziel », *Die Presse*, 18 octobre 1997, 3.

occidentale où c'est la France essentiellement qui retrouve son intérêt de l'entre-deux-guerres pour la région et une certaine fascination pour un monde incompréhensible à l'esprit français mais séduisant et mystérieux. L'utilisation abusive du terme de *Mittleeuropa* en France où il devient quasiment une formule magique, le détourne de son sens premier et le fait adhérer à la monarchie des Habsbourg. La disparition de ce monde en 1918 est vue rétrospectivement au regard des deux totalitarismes comme une catastrophe majeure, les nostalgiques de l'empire occupent alors le terrain en dépeignant la monarchie comme un paradis multiculturel détruit par l'irresponsabilité des grandes puissances et des nationalismes. L'ancienne « prison des peuples » est réhabilitée, ce qui n'est que justice, mais dans le même temps idéalisée. On oublie rapidement que les intellectuels remis à la mode et notamment ceux qui ont animé le creuset culturel viennois de 1900 étaient pour la plupart très critiques à l'égard de la monarchie. Tous les éléments parlant en faveur de l'unité du monde habsbourgeois sont exagérément mis en avant, à commencer par le Danube, auquel Magris consacre un livre passionnant, la devise même de l'empire *Viribus unitis*, redevient programmatique. C'est ensuite Palacký dont la formule contenue dans sa lettre au parlement de Francfort : « wahrlich, existierte der österreichische Kaiserstaat nicht schon längst, man müsste im Interesse Europas, im Interesse der Humanität selbst sich beeilen, ihn zu schaffen », qui est récupérée¹. Enfin c'est le tourisme qui exploite le filon et les publicités vantant les mérites de Vienne, de Budapest ou de Cracovie font la part belle aux références habsbourgeoises.

L'ouvrage le plus représentatif de cette tendance rétrospective est le livre de François Fejtő, *Requiem pour un empire défunt*, qui a suscité une vive polémique chez les historiens². Publié en 1988, l'ouvrage défend entre autres la théorie du complot des grandes puissances occidentales dans le but de détruire la monarchie austro-hongroise. Il avoue dans la conclusion avoir voulu faire une révision de l'histoire. Si le débat a été vif à ce propos³, personne n'a contesté le tableau dressé par Fejtő de la monarchie telle qu'il l'a connue dans son enfance et dont il a encore senti l'influence et la permanence dans les mentalités dans les années de l'immédiat après-guerre. Fejtő exprime sa nostalgie de ce monde multiculturel révolu. Dans son avant-propos il dit ainsi : « L'Europe centrale n'est plus qu'un souvenir géographique, et même les géographes et les historiens tendent à remplacer son nom par celui d'Europe de l'Est »⁴. Le *Requiem* a alors contribué à populariser le mythe de la Vienne fin de siècle ainsi que celui de « l'occasion manquée » que

¹ Busek Erhard, Brix Emil, *Projekt Mittleeuropa*. Vienne, 1986. 82-83.

² Le livre été traduit en hongrois dès 1990 : *Rekviem egy hajdanvolt birodalomért : Ausztria-Magyarország szétrombolása*. Budapest, Minerva, 1990 et réédité en 1997. Puis en allemand, à Vienne bien sûr : *Requiem für eine Monarchie. Die Zerschlagung Österreich-Ungarns*. Vienne, ÖBV Österr. Bundesverl., 1991 ; et même en tchèque : *Rekviem za mrtvou říši : o zkáze Rakouska-Uherska*. Prague, Academia, 1998. Dans tous les cas, le présupposé contenu dans le terme français de « destruction » a été respecté.

³ L'une des réactions les plus notables a été la publication du livre de Bernard Michel, *La chute de l'empire austro-hongrois 1916-1918*. Paris, Robert Laffont, 1991. L'auteur remettait à leur juste place les acteurs du drame et montrait l'inexactitude des interprétations de Fejtő.

⁴ *Requiem pour un empire défunt, histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*. Paris, Lieu Commun, 1988, 19.

représenterait l'incapacité à instaurer le fédéralisme dans l'Empire. Malgré ses analyses contestables, le livre constitue un élément de la redécouverte de la région centre-européenne où la fin des années 1980 montre que le bloc soviétique se fissure. Observateur attentif, Fejtő l'a bien perçu et les dernières lignes de sa conclusion – écrite durant l'été 1988 – annoncent 1989. « Ce qui ne cesse de surprendre l'observateur et l'historien, c'est la vitalité, la capacité de résistance dont les peuples de l'ex-empire ont fait preuve au cours des dernières décennies. L'idéologie par laquelle on a essayé de transformer l'*homo habsburgiensis* en un nouveau type d'homme, l'*homo soviéticus* a passé sur eux, sans les changer fondamentalement. Après une longue nuit de cauchemar, ils se retrouvent conscients de leur identité non seulement nationale, mais aussi supranationale, et des traditions qui les rattachent au reste de l'Europe, renouant avec leur histoire commune et distincte. C'est peut-être là, dans le développement d'un sentiment de solidarité, d'une claire conscience centre-européenne, que l'Histoire verra les seuls biens qui fussent sortis, pour les peuples de l'ancienne monarchie, des deux guerres et des deux paix qu'ils subirent. »

Chez les dissidents et intellectuels d'Europe centrale, aucune nostalgie mais une reconnaissance de l'ancien espace commun constitué par l'empire des Habsbourg. Dans la période qui précède la transition, nombre d'entre eux de même qu'une partie de l'opinion sont certes attirés par le modèle autrichien mais dans sa variante contemporaine de neutralité et de possible *modus vivendi* entre les blocs¹. Ils rejeteront d'ailleurs rapidement les plans d'union régionale issus de la période de transition et opteront tous pour l'intégration européenne qui leur semble seule capable de garantir prospérité et surtout sécurité à la région. Péter Kende fait ainsi au tournant de 1989 un bilan négatif et lucide des chances de fédéralisation de l'espace centre-européen et constate l'hétérogénéité qui règne dans la région sur le plan politique. Il pose cinq postulats : 1. Y a-t-il ou non une communauté entre ces États, y compris une complémentarité économique ? La réponse est non en partie à cause de la diversification historique renforcée par les Soviétiques ; 2. Y a-t-il une homogénéité de leadership ? non plus, car il ne saurait rien y avoir de commun entre la Tchécoslovaquie et la Roumanie par exemple, ainsi la culture et les institutions politiques sont tout aussi hétérogènes ; l'unité territoriale de l'espace n'existe pas non plus car certaines frontières sont discutées et il prend comme exemple la ligne Oder-Neisse ; 3. Les rivalités nationales empêchent une mise en commun des valeurs ; 4. La diversité linguistique également pose problème : l'unification par l'allemand et la culture germanique est révolue, le russe n'a pas pu s'imposer ; 5. Enfin, il manque une impulsion pour démarrer un projet fédéral, des dirigeants ou un point d'ancrage tel que le couple franco-allemand pour l'Europe occidentale. Tout cela fait défaut et explique que le seul choix possible soit celui de l'Union européenne². Selon qu'ils sont hongrois, tchèques ou polonais, ces intellectuels adoptent une position différente à l'égard de l'Europe centrale qu'ils essaient chacun de leur côté de définir. Dans tous les cas, c'est une pensée globale de l'Europe

¹ Mlynář Zdeněk. „Mittleuropa im Ost-West Konflikt“, in Pöpke Sven, Weidenfeld Werner (dir.). *Traumland Mitteleuropa ? Beiträge zu einer aktuellen Kontroverse*, Darmstadt, 1988, 51.

² Kende Péter. *Miért nincs rend Kelet-Közép-Európában ?* [Pourquoi l'ordre ne règne-t-il pas en Europe centre-orientale ?]. Budapest 1994, 121-125.

« maison commune » selon les termes de Mikhaïl Gorbatchev qui les caractérise, ils veulent par là rompre l'isolement imposé par la bipolarisation Est-Ouest et ne se réclament donc pas forcément d'une entité centre-européenne. Chez les Polonais notamment, la vision est vaste et ambitionne la réunification du continent, tout comme chez les Tchèques, mais à la différence de ces derniers, les Polonais manifestent un plus grand intérêt pour les autres courants alternatifs de l'Est. Adam Michnik conseillait en 1983 aux intellectuels polonais de ne pas se tourner systématiquement vers l'Ouest dont on ne peut alors semble-t-il rien attendre de concret, ils ont le choix en effet : « soit écouter les échos des cafés de Paris, et des happenings américains et digérer une bouillie pseudo-patriotique, soit se pencher attentivement sur la culture russe souterraine, sur les littératures tchèque et slovaque, le cinéma hongrois, la production intellectuelle des Lituaniens, des Biélorusses et des Ukrainiens »¹. Le comité de rédaction de la revue polonaise *Krytyka* était d'ailleurs largement ouvert aux intellectuels tchèques (Václav Havel) et Hongrois (Miklós Haraszti) qui vivaient de l'autre côté du rideau de fer et il publiait des numéros spéciaux consacrés aux oppositions des autres pays du bloc². À la fin des années 1980, Milan Kundera, Adam Michnik, György Konrád, Danilo Kiš et d'autres dialoguent par revues interposées et se rencontrent lors des réunions mentionnées ci-dessus, la réflexion sur l'Europe centrale émane en effet dès lors autant de l'extérieur, chez les émigrés, que de l'intérieur, chez les opposants. Pour ces derniers, la monopolisation de la sphère politique par le régime socialiste impose non pas de se détacher de la politique pour devenir apolitique, mais bien de proposer une alternative qui soit, selon le mot de Konrád, antipolitique³.

La pensée de Konrád est différente de celle de Kundera pour une raison d'emblée géographique : Budapest est à l'est de Prague. « Depuis Budapest, j'essaie de réconcilier l'Est et l'Ouest ; intermédiaire paradoxal, j'essaie de décriper les excès belliqueux. C'est ici que les dissensions doivent être apaisées. Les gens du centre ont aussi leur mot à dire. Nous sommes différents des Occidentaux ; nous les observons, nous les approuvons, puis, une fois entre nous, Est-Européens, nous nous regardons en riant. Nous retournons à notre humour macabre, à nos ardeurs morales, à nos incohérences, à notre morosité, et à la joie sublime du sacrifice »⁴. Si Kundera revendique un ancrage occidental de l'Europe centrale, Konrád attribue à la Hongrie une position résolument médiane entre l'Est et l'Ouest. Or la région est encore en 1987 politiquement à l'Est, culturellement à l'Ouest et géographiquement au milieu de l'Europe. Comme tous les autres intellectuels de ce moment particulier de la pensée centre-européenne, Konrád convoque l'histoire, non pour se complaire dans le passé, ce qui est également une attitude partagée par Michnik, mais au contraire pour justifier le progrès. « En Europe centrale, la modernité signifie reconnaître les

¹ Michnik, *Penser la Pologne. Morale et politique de la dissidence*, Paris, 1983, 183.

² Michnik, *Penser la Pologne. op.cit.* Introduction d'Alexandre Smolar, p.17. Voir également Garton Ash Timothy, *Ein Jahrhundert wird abgewählt. Aus den zentren Mitteleuropas 1980-1990*, Munich, Vienne, 1990, p.192. Traduction française *La chaudière. Europe centrale 1980-1990*, Paris, 1990. Version originale anglaise *The Uses of Adversity. Essays on the Fate of Central Europe*, Cambridge, 1990.

³ Konrád György, *L'antipolitique. Méditations mitteleuropéennes*, Paris, 1987. Voir également la revue *La nouvelle alternative*, n° 8, 1987. L'édition en hongrois, *Antipolitika. Az autonómia kísértése*, est parue de façon quasi clandestine en 1989 chez Codex Rt.

⁴ Konrád György, *Le rendez-vous des spectres*, Paris, 1990, 89-90.

tendances durables de notre histoire et appliquer une intuition sûre pour les étendre »¹. Ceci suppose bien entendu de se libérer au préalable des diktats historiographiques imposés par les régimes qui travestissent la réalité historique. C'est pourquoi l'émergence d'une approche objective sur l'empire des Habsbourg est tellement importante dans ce contexte. Konrád fait en outre des trois expériences de contestation de la domination soviétique, Hongrie 1956, Tchécoslovaquie 1968 et Pologne 1980, un passé commun et une fraternité historique centre-européenne. Il reprend une constante qui consiste à faire de la défaite un atout et un jalon vers une victoire à long terme, qui se révèle une caractéristique de l'Europe centrale². Comme d'autres, Konrád croit à une démocratisation de l'intérieur et ironise même, à juste titre en définitive, sur la contagion et la colonisation des idées émises en Europe centrale en direction de la Russie. Cette attitude le pousse d'ailleurs à ne pas quitter la Hongrie où il est à vrai dire peu menacé contrairement à d'autres, en Tchécoslovaquie notamment, il préfère ainsi rester occidental en Hongrie plutôt que de devenir un oriental à l'Ouest, ce qui est selon lui le destin de tous les Européens du centre³. Jusqu'en 1989, Konrád a développé sans doute plus que tout autre ses idées sur l'Europe centrale dans un nombre considérable de publications. Il devient pour les intellectuels occidentaux l'une des références de tout ouvrage consacré à la question. De même que Kundera, ses propos sont cités et interprétés sans être vraiment lus et compris faute de connaissances chez les lecteurs des réalités complexes de l'Europe centrale.

Les arguments exposés dans l'*Antipolitique* ont été repris et explicités par Konrád lui-même à de nombreuses reprises sans subir de modification profonde de leur contenu. Il a ainsi défini l'Europe centrale de l'empire des Habsbourg comme un espace intérieur unifié et toutefois multiculturel. Rejetant toute construction étatique fédéralisée, Konrád reste sur le plan culturel pour élaborer sa théorie de l'Europe du milieu qui dans ce cas, bien évidemment, fonctionne parfaitement. « Appartenir à l'Europe du milieu, c'est donc une attitude, une vision du monde, une sensibilité esthétique à ce qui est compliqué, à ce qui est divers et qui multiplie les manières de penser et les langues. (...) Car appartenir à l'Europe du milieu, c'est considérer la pluralité comme une valeur »⁴. Mais là où Konrád se trompe ou bien fait preuve de naïveté avant 1989, c'est dans son rejet des simplifications nationalistes dont il fait une valeur commune de l'Europe centrale or la transition démocratique remet au contraire les démarches nationales au premier plan, même si l'élan final se porte vers l'adhésion à l'Union européenne. La « misère » déjà évoquée des nations centre-européennes est transformée par Konrád en richesse spirituelle, la petitesse de ces États les pousse à l'hyperactivité intellectuelle, cette vue est d'ailleurs partagée par la plupart de ses contemporains dans la région qui comme lui constatent que les Centre-Européens doivent se libérer par eux-mêmes de la tutelle soviétique et ne rien attendre de l'Occident tant que celui-ci n'est pas convaincu de l'inoffensivité de l'Union soviétique. Cette libération ne saurait plus se faire par la violence, mais par la supériorité des modèles culturels et des alternatives

¹ *Ibid.*, 107.

² *Ibid.*, 110.

³ *Ibid.*, 119.

⁴ Konrád György, « L'Europe du milieu patrie intérieure », *Cadmos* X/39, automne 1987. 29.

politiques, ce qui adviendra effectivement. Dans ces derniers articles avant la réalisation de cet objectif, Konrád constate l'éveil et la maturité de la société civile, le retour de l'histoire et l'exigence de vérité qui sont pour lui les bases de l'antipolitique formulée quelques années plus tôt. C'est précisément la présence de cette société civile et de l'héritage médiéval, de la Renaissance, des Lumières, qui fait de l'Europe centrale une partie intégrante de l'Europe occidentale et non orientale comme le rappelle justement le Tchéque émigré à Paris Antonin Liehm, mais cette sociabilité est battue en brèche par le communisme et doit par conséquent être sauvegardée et défendue par ses intellectuels¹.

L'approche essentiellement culturelle de Konrád lui fait concevoir une Europe centrale rêvée², reconstituée dans son unité culturelle au-delà des divisions politiques et des impérialismes tant soviétique qu'américain³. La difficulté pour l'appréhender réside dans le fait qu'elle n'est pas une culture de masse, ces dernières étant éminemment nationales. C'est pourquoi avant 1989, le rêve mitteleuropéen est subversif, faisant référence a priori à un certain élitisme et à des souvenirs historiques bafoués par le régime en place. Il suppose de s'interroger sur le destin des juifs et de constater le déclin de la langue allemande. Malgré cela, Konrád ne veut pas croire en la disparition d'une communauté de destins pluriséculaire rompue depuis 1918 et plus encore depuis 1945 puisque travestie dans une fausse intégration au sein du système soviétique. Après 1989, le « rêve » mitteleuropéen pâlit considérablement face à la ruée vers l'Ouest des sociétés de la région, il devient le symbole du conservatisme et ses aspects culturels sont bien souvent récupérés par les nostalgiques de l'empire des Habsbourg, alors que ses initiateurs étaient pour des rebelles dont un certain nombre venait même de l'extrême gauche. Ces derniers étaient en cela bel et bien des héritiers des critiques les plus acerbes de l'empire au tournant du siècle⁴. Une partie de la pensée de la dissidence a été ainsi dénaturée par les médias occidentaux et certains intellectuels sans scrupules qui ont fait leurs choux gras d'une thématique qui a pourtant été capitale dans la genèse de la transition démocratique. Kundera, Konrád et d'autres se sont d'ailleurs tus et ont par la suite refusé de s'exprimer à nouveau sur le sujet, préférant revenir à leur création littéraire ou à des essais moins politiques.

¹ Liehm Antonin, „Anmerkungen zur mitteleuropäischen Identität“. in Pribersky Andreas (dir.), *Europa und Mitteleuropa ? Eine Umschreibung Österreichs*, Vienne 1991, 125.

² Konrád György, « Der Traum von Mitteleuropa », in Busek, Erhard, Wilflinger, Gerhard (dir.), *Aufbruch nach Mitteleuropa. Rekonstruktion eines versunkenen Kontinents*, Vienne, 1986, 87-97.

³ Konrád György, „Mitteleuropäische Meditationen an der Bruchlinie zweier Zivilisationen“. in *Dialog. Beiträge zur Friedensforschung* 15, juillet 1989, 7-28.

⁴ Konstantinovic Zoran, « Gibt es heute mitteleuropäische Literatur ? », in Pribersky (dir.), *Europa und Mitteleuropa ?*, op. cit. 205-206.

Fejtő politologue

Peut-être n'est-il pas inutile de se demander ce qu'est un politologue ? Il n'est évidemment pas journaliste, ni simple commentateur non plus. Il doit aller plus loin que ceux-ci pour comprendre et faire comprendre les liens entre les événements qu'il observe et en rechercher les causes profondes sans s'arrêter aux apparences. La politologie est en effet la recherche, l'étude et l'explication des faits qui influent d'une façon substantielle sur la vie de la cité et qui souvent la déterminent.

Comme toutes les sciences humaines elle ne peut qu'être éminemment inexacte. Même si nous savons comment les hommes agissent d'habitude face aux situations politiques, nous ne pouvons en être toujours surs. C'est ce qui constitue le désespoir des politologues et le charme de la politologie.

Un dernier point concerne le fait que la politologie a besoin d'une autre science avec laquelle agir. Comme la statistique, qui à elle seule n'est qu'un aspect mineur de la mathématique mais prend son sens si elle est appliquée par exemple à la démographie ou à l'économie, de même l'étude des phénomènes politiques ne doit pas rester à la surface si elle ne veut pas être de la simple chronique qui traite de l'actualité en la déconnectant du passé. Donc elle a besoin de l'histoire et de la sociologie. Un vrai politologue scrute le présent avec l'intelligence et la culture de l'historien. Dans ce sens la politologie n'est pour ainsi dire que de l'histoire écrite sur-le-champ, avec un désavantage vis-à-vis de celle-ci : l'absence de documents et un avantage : la connaissance immédiate des personnages et de l'atmosphère qui les entoure.

C'est par le journalisme et l'histoire que Fejtő parvint à être un politologue. Tout en ayant commencé par la littérature avec sa collaboration à la revue *Szep Szó* dans les années trente, il ne pouvait rester loin de l'engagement dans le journalisme politique. Mais d'autre part, il devait cesser d'être engagé politiquement pour voir les choses sans être aveuglé par la passion et par l'idéologie. Nous avons eu assez de politologues et d'historiens qui ont trahi leur mission parce qu'ils avaient « *an axe to grind* » — comme disent les anglais — pour savoir qu'on ne peut leur faire confiance. Si j'emploie une expression anglaise, c'est parce que je pense par exemple à Eric Hobsbawm, membre du parti communiste britannique, qui a reconnu publiquement avoir caché dans ces œuvres historiques les crimes de Staline et de l'URSS pour ne pas nuire à sa cause et ne pas contredire son militantisme. Comme

on verra, par son caractère et son honnêteté Fejtö ne pouvait appartenir à cette école de pensée et de vie.

Le départ de Fejtö pour Paris, bien que douloureux comme le sont toujours les exils, même volontaires, était peut-être nécessaire pour qu'il devienne soi-même. Mais, avant de parler de la métamorphose de Fejtö de journaliste en politologue et historien, je voudrais souligner que s'il eut à affronter beaucoup de difficultés il eut aussi nombre de chances et d'abord d'être né dans une Europe comme celle qui précéda la première guerre mondiale. Aujourd'hui on parle beaucoup de globalisation, d'Europe unie, d'institutions internationales. On oublie que tout ceci existait sous d'autres formes dans le monde évoqué avec une nostalgie désolée par Stefan Zweig. C'était une Europe déjà « globalisée », non seulement du point de vue des échanges commerciaux, de la grande finance, du monde du travail avec l'internationale des partis socialistes, mais aussi et spécialement sur le plan de l'esprit, de l'art, de la pensée. Justement dans le domaine de la sociologie l'italien Gaetano Mosca, le suisse Wilfred Pareto, les allemands Max Weber ou Werner Sombart, l'italo-allemand Robert Michels constituaient, malgré toutes leurs différences, une sorte de communauté idéale, une corporation internationale. Les écrivains de Vienne, de Budapest, de Paris communiaient, dialoguaient entre eux non seulement par l'intermédiaire de leurs œuvres mais aussi personnellement. Bien entendu Fejtö naquit trop tard pour vivre dans cette période historique, mais pas assez tard pour en respirer l'air, d'autant plus que de ce monde qui allait disparaître l'Autriche-Hongrie avait constitué un élément fondamental.

Cet air il l'avait respiré dans les différentes parties de l'empire, partout où sa large famille avait des branches, en Slovaquie, en Autriche, dans les régions de la future Yougoslavie, dans les provinces italo-phones. Les expériences de son enfance et de son adolescence devaient le préparer à ses activités futures.

La destruction du monde d'avant la guerre, la fin non seulement de l'Autriche-Hongrie, mais aussi des autres empires multinationaux donna naissance ou agrandit des états comme la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, qui étaient eux aussi multinationaux et qui envers leurs minorités se révélèrent encore plus oppressifs que ceux qui avaient disparu. De plus la guerre et la paix avaient produit aussi un ferment d'idées de toutes sortes dans l'art et dans la politique, idées principalement antidémocratiques, autoritaires, voire totalitaires. Toute la jeunesse de ses années-là y fut impliquée et Fejtö ne pouvait désertier les aventures de son époque. Toutefois son militantisme parmi les communistes fut bref et, après les premières preuves dans la littérature, il comprit que sa véritable vocation était une autre : celle à laquelle l'appelaient et l'avaient préparé les atouts que j'ai nommés, et il fut d'abord journaliste.

On dit que le journalisme conduit à tout à condition d'en sortir, mais au début il ne lui était justement pas possible d'en sortir, parce que c'était la profession qui lui permettait de vivre, lui étranger, à Paris. D'ailleurs sa connaissance de l'Europe et notamment de la nouvelle Europe centre-orientale lui permettait et presque l'obligeait à expliquer ce que les esprits cartésiens des français ne réussissaient pas à comprendre : comment un règlement diplomatique qu'ils considéraient le plus rationnel et logique comme celui des traités de paix de

Versailles, de Saint-Germain-en-Laye, du Trianon, œuvre en grande partie de la savante diplomatie française. ne suscitait pas l'acceptation, voire l'admiration de tous ces peuples et ne réussissait pas à assurer la paix et la sérénité pour lesquelles les peuples s'étaient battus et entre-tués pendant cinq ans.

C'est après avoir surmonté les dangers et les tragédies du deuxième conflit européen que sa tâche d'explication se fit encore plus passionnante. Ce fut en traduisant, en étudiant, en expliquant tout ce qui à partir de 1945 arrivait dans l'espace de l'ancien empire austro-hongrois qu'il put exercer ses qualités de «savant de la politique». Pour un observateur aigu la situation était à la fois plus facile et plus difficile. Plus facile par ce que dans tous les états de la région en deux ou trois ans avait été instauré le même système politique ; plus difficile à cause des différents caractères, des histoires et des réactions des peuples concernés face à la nouvelle situation.

Il y eut dans cette période l'intermède diplomatique de Fejtő qui fut appelé par le comte Mihály Károlyi à travailler comme attaché de presse dans son ambassade. Je crois qu'il accepta par patriotisme, mais sans les illusions que se faisait son patron. La déception fut amère pour les deux, mais peut-être moins pour Ferenc, peu disposé à croire à la bonne foi des nouveaux gouvernants de Budapest, qu'il connaissait bien. L'épisode de son entrevue avec György Lukács, qui eut lieu justement alors, est très significatif, car il mit face à face deux caractères, je dirais presque deux types humains et même deux politologues, comme on verra dans la suite.

C'était la brève phase où le gouvernement de Budapest, déjà sous l'emprise des communistes et asservi à l'Union Soviétique mais dépourvu de soutien intellectuel à l'intérieur et à l'étranger, cherchait à se donner une image internationale présentable en cherchant à gagner des personnalités prestigieuses, qui auraient pu collaborer à la « construction d'une Hongrie socialiste ». Un des agents de cette campagne de recrutement, une sorte de chasseur de têtes, était justement Lukács. On a vu que Károlyi, le hongrois le plus connu sur le plan international, avait accepté de collaborer, quitte à s'en repentir amèrement assez tôt. Parmi les autres « cibles » de la « campagne communiste des achats » il y avait des personnalités comme István Bibó, Sándor Márai, et Fejtő, duquel on attendait qu'une fois rallié il fasse œuvre de propagande dans les milieux français du journalisme et de l'*intelligentsia*. Son cas était délicat car il avait été déjà membre du parti, duquel il s'était éloigné. On lui avait même fait grief d'avoir contribué à l'«apostasie» d'Attila József, à la suite de laquelle celui-ci avait été expulsé du parti communiste. La cause, toutefois, ne semblait pas désespérée. Fejtő ne disait-il pas de nourrir toujours des sympathies pour le socialisme ? Et le parti socialiste hongrois n'avait-il fusionné avec le communiste ? Il aurait suffi qu'il fasse une toute petite autocritique, tout lui serait pardonné et il serait réintégré dans le parti avec tous les avantages que cela signifiait. Il aurait pu rentrer en Hongrie après dix ans d'absence et y recevoir l'accueil qu'il méritait. Une telle proposition montre comme Lukács, tout en étant un philosophe – grand ou petit – était un bien piètre psychologue. Il est impossible d'imaginer que Fejtő accepte, mais il est trop facile se représenter ce

qu'il lui serait arrivé s'il l'avait fait. Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il ne serait pas arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

Cependant, après ce refus, ni Lukács ni les dirigeants de Budapest ne s'attendaient pas à que le procès contre László Rajk donne lieu à la réaction que Fejtő réussit à susciter en France avec ses articles, notamment celui qu'il titra « Le cas Rajk est une nouvelle affaire Dreyfus internationale ». C'est cet article, traduit dans plusieurs pays occidentaux, qui le fit connaître en dehors de la France comme un commentateur informé de ce qui se passait dans l'Europe de l'est. Bien entendu, les communistes occidentaux se déchaînèrent contre lui. A l'objection, que communistes et compagnons de route lui faisaient, selon laquelle Rajk avait fait des aveux, il répondait évoquant une œuvre littéraire écrite par l'ancien communiste Arthur Koestler : « Le zéro et l'infini », qui — on l'a vu dans la suite — n'était pas du tout une œuvre d'imagination, mais reflétait parfaitement la réalité du stalinisme et de ses méthodes. Il expliqua à plusieurs interlocuteurs qu'en avouant des crimes inexistantes un véritable communiste ne fait que son devoir, évidemment le dernier, pour le bien du parti. En tout cas ce n'était pas seulement la connaissance de la psychologie communiste qui lui montrait la vérité que les autres se refusaient à voir. Il y avait aussi sa sensibilité, ce flair politique qui devait le pousser à écrire peu de temps après son « Histoire des démocraties populaires ». Ce fut, si l'on y réfléchit, assez téméraire de sa part. Comment décrire un procès historique en cours, presque à peine amorcé, sans disposer de tous les instruments nécessaires, c'est à dire les documents gardés dans les archives, sans même pouvoir interroger ni les protagonistes ni leurs sujets, enfermés déjà, comme ils l'étaient, derrière les frontières qu'on appelait le « rideau de fer » ? Et pourtant ce livre qui, malgré l'hostilité des milieux académiques de l'époque, fut traduit dans plusieurs pays, avait surmonté les difficultés et réussi à expliquer pour la première fois la vérité profonde de la réduction en servage de l'Europe soviétisée. Ses analyses, écrites quand Staline et ses acolytes étaient encore vivants, ont été confirmées après 1989. Quels étaient les secrets qui avaient permis cet exploit ? On l'a déjà dit : d'abord la connaissance que Fejtő avait de ces peuples et de la mentalité communiste, deuxièmement son flair politique et en troisième lieu son honnêteté intellectuelle, qui ne lui avait jamais fait défaut dans tous les articles, les essais et les livres. C'était l'application fidèle du programme qu'il avait mis en exergue à son livre, résumé dans la phrase de Marc Bloc : « Robespierriistes, antirobespierristes nous vous en implorons par pitié, dites-nous simplement comme était réellement Robespierre ».

Commença alors l'activité internationale de Fejtő en tant que politologue, avec une attention particulière d'abord aux pays de l'est européen qu'il connaissait très bien. Non qu'il fut le seul. Il y avait beaucoup de soi-disant « experts » qui inondaient les pages de nos quotidiens et de nos revues avec des analyses plus ou moins subtiles et sophistiquées, mais presque tous ces experts avaient une caractéristique en commun : ils étaient des communistes, staliniens ou d'autres paroisses : trotskistes, titistes et plus tard maoïstes. Dans la meilleure des hypothèses il s'agissait d'anciens communistes repentis mais pas assez... Ils avaient répandu la croyance que seulement celui qui se reconnaissait dans le marxisme-léninisme possédait les instruments nécessaires pour expliquer les événements qui se déroulaient dans le « camps socialiste ». Les noms seraient nombreux et je ne citerai

que les plus connus : Isaac Deutscher, Jean Ellenstein, Maria Antonietta Macciocchi et l'inévitable Lukács, qui d'ailleurs ne donnait le trésor de ses réflexions que dans les périodes dans lesquelles il ne craignait pas devoir faire autocritique ou affronter des risques plus graves. Pour eux tous aucun Robespierre ne pouvait ni ne devait être discuté. Nous savons bien qu'il y a deux catégories d'anciens communistes : ceux qui gardent toujours la nostalgie de leur appartenance à un parti qui, ayant résolu tout les problèmes du monde, leur donnait le confort intellectuel et la tranquillité de l'esprit ; et ceux qui comme Fejtő en guérissent comme d'une maladie de jeunesse, dans laquelle ils ne retomberont plus. Moins encore que les fanatiques mal repentis il n'aimait non plus les esprits qui, ayant acquis une renommée de clarté et d'une indépendance presque olympienne, y renonçaient dès qu'il était question de l'Union Soviétique et du communisme. « Malheureusement — il a écrit — dans la France de cette période (c'est à dire d'après la deuxième guerre mondiale) j'ai connu d'autres intellectuels tel Julien Benda, qui malgré une philosophie rationaliste bien élaborée avaient cédé à l'illusion de voir dans le « premier pays du socialisme » la terre promise, où le monde entier aurait trouvé son salut ». Et Benda n'était pas le seul, même s'il était peut-être le plus connu.

C'est armé donc de son honnêteté intellectuelle, comme de sa culture et de son expérience, qu'il élargit toujours plus le champ de ses analyses. Bien entendu, la politique et l'économie de l'Europe centrale et orientale restaient son domaine privilégié ; s'y ajoutaient les partis communistes et notamment le français et l'italien, et les pays communistes des autres continents comme la Chine ou Cuba. Ses intérêts le poussaient aussi à s'intéresser à des questions plus théoriques comme le révisionnisme de Bernstein, à l'art et aux problèmes religieux, dont le rapport entre judaïsme et christianisme, sur lequel il devait revenir plusieurs fois jusque dans ses dernières années.

Un chapitre important devrait être dédié à ses rapports avec Raymond Aron, qu'il admirait beaucoup et qui avait reconnu en lui un esprit semblable, presque un frère plus jeune. Tous les deux étaient profondément intéressés à la politique contemporaine et à l'avenir de l'Europe et leurs jugements se rejoignaient en plusieurs points. En parlant du style et de la méthode d'Aron, Fejtő révélait inconsciemment quelle était aussi sa ligne de conduite. Écoutons-le parler d'Aron : « Son activité était fondée sur une analyse des faits la plus précise possible. Toujours prudent et modéré, sa fermeté résultait encore plus irritante pour ses adversaires, justement parce que elle était sereine et sans fanatisme. Dans sa grande passion de comprendre et de faire comprendre, il fit de l'impartialité l'objectif le plus absolu ». A ce sujet qu'il me soit permis de rappeler deux anecdotes d'une certaine façon parallèles. On sait quel fut longtemps le mot de la jeunesse « révolutionnaire » française : « Il vaut mieux avoir tort avec Sartre qu'avoir raison avec Aron » ; et l'on connaît aussi la constatation un peu désabusée que Aron fit quand les mensonges marxiste-léninistes, maoïstes et tiers-mondistes apparurent au grand jour : « Ce n'est pas ma faute si j'ai eu presque toujours raison ». Ainsi, lorsque tout le monde dû reconnaître que les analyses de Fejtő avaient été confirmées par l'histoire, un de ses opposants les plus acharnés, Pierre Courtade, eut le culot d'affirmer : « Vous, Fejtő, avez eu tort d'avoir eu raison, j'ai eu raison d'avoir eu tort ». Sur quoi le

commentaire découragé de Fejtő fut la phrase qui conclut la pièce de Sartre « Les mains sales » : « Ils sont irrécupérables ».

J'ai déjà signalé le fait que Fejtő et Lukács ont été, d'une certaine manière, concurrents en tant que politologues et c'est pourquoi ils avaient, en plusieurs occasions, publié dans la presse française et italienne des commentaires sur les mêmes événements. A ce sujet je voudrais me borner à citer un seul exemple, qui concerne les conséquences à tirer du printemps de Prague en 1968. Fejtő en parla à la fin du 2ème volume de son « Histoire des démocraties populaires », paru en 1969. « On peut espérer — les citoyens des pays de l'est l'espèrent — que le Dubcek suivant se dressera au centre même du Système. A Moscou ». C'était une prévision qui ne manqua pas de se réaliser. Lukács lui aussi donna sur les conséquences de l'invasion de la Tchécoslovaquie une opinion que par prudence il garda pour soi et qui ne fut publié qu'après sa mort, en 1971. « Je suis convaincu — il écrit dans un texte confié au communiste australien Bernie Taft — qu'en tout cas il sera impossible de restaurer le capitalisme, même pas en Hongrie ». « Mais — il ajouta — pour que le socialisme se développe il faudra une période de cent ans, peut-être de trois cents ans ». On sait que la façon la plus sûre de faire des prévisions sans les rater consiste à en fixer la réalisation dans un temps assez éloigné pour qu'elles ne puissent être démenties par l'histoire du vivant de ceux qui les écoutent. Encore une preuve du fait que les philosophes ne comprennent rien à la politique, comme le cas de Platon l'avait prouvé deux millénaires et demi plut tôt. Et justement Frédéric de Prusse disait : « Si je haïssais mon peuple je le ferais gouverner par des philosophes ».

Fejtő s'occupa beaucoup de l'Europe, sujet sur lequel il était modérément optimiste, tout en ajoutant : « Si les Européens ne vaincraient leurs faiblesses sur le plan stratégique et militaire, l'Europe risque d'apparaître ridicule en voulant se présenter sur le même niveau des Etats-Unis. ». D'autre part il ne manquait pas de signaler les dangers que le terrorisme international et plus encore la lâcheté et l'esprit de capitulation de certains Européens font courir à notre société : « Quant à la civilisation occidentale — il écrivit après l'attentat de New York en 2001 — on a tort à renoncer à sa prétention d'universalité et à vouloir capituler en son nom face à ce qu'en réalité n'est que démence et barbarie ». Il faudrait que tous les Européens réfléchissent à ce memento.

Le XX^e siècle a été, malgré ses progrès matériels et techniques, une époque de déchirements et de tragédies, mais heureusement il a été aussi marqué par la présence de quelques esprits lumineux et lucides qui en ont racheté les nombreuses lâchetés, tels Stefan Zweig, Raymond Aron, Isaiah Berlin, Istvan Bibó, Jean-François Revel... Parmi eux Ferenc Fejtő ne fut pas le dernier ni le moindre.

Újságíró és értelmiségi: Fejtő Ferenc szerepe az 1956-os magyar forradalom franciaországi fogadtatásában¹

Az 1956-os magyarországi forradalomról már az események idején, s azt követően pedig különösen sok publikáció, cikk és könyv született Franciaországban részben magyar, részben francia szerzők tollából a legkülönbözőbb politikai-ideológiai nézetek jegyében. A már akkor is évtizedek óta franciaországi száműzetésben élő, nagy tekintélyű, magyar származású újságíró és történész, Fejtő Ferenc volt az első, aki a francia szellemi élet elé tárta a magyar forradalom „igazságát”.

Az újságíró: Fejtő Ferenc és az AFP

Az Agence France-Presse 1944. szeptemberi megalakulása óta különféle információk franciaországi és külföldi gyűjtésével és terjesztésével, valamint az e cél elérésével összefüggő egyéb tevékenységek végzésével megbízott szervezet volt.² A státusával és működésével kapcsolatos hosszú viták eredményeként született meg az 1956. december 28-án elfogadott törvény. Igyekeztek megőrizni ugyanis az ügynökség függetlenségét. „Semmilyen körülmények között nem lehet rá hatással olyan befolyás vagy tekintély, amely veszélyeztetné az információk pontosságát vagy tárgyilagosságát; semmilyen körülmények között nem kerülhet valamely ideológiai, politikai vagy gazdasági csoport jogi vagy tényleges ellenőrzése a... A francia és külföldi felhasználók számára rendszeresen és megszakítás nélkül pontos, pártatlan és megbízható információkat kell szolgáltatnia”, szögezte le a törvény.³ Fejtő Ferenc, aki 1947-től az AFP-nek a kommunista világ ügyeivel megbízott osztályát vezette, aki tehát a szovjet blokk

¹ A cikkben kifejtettek részét képezik az 1956-os magyar forradalom franciaországi vonatkozásairól 1996 és 2002 között végzett kutatásaim eredményeinek, melynek összefoglalását lásd Kecskés D. Gusztáv: *La diplomatie française et la révolution hongroise de 1956*. Sous la direction de Sándor Csernus et Paul Gradwohl. Paris – Budapest – Szeged, Publications de l’Institut hongrois de Paris en collaboration avec École doctorale Espace Européen Contemporain (EEC) de l’Université Paris III Sorbonne Nouvelle, 2005 (série Dissertations, vol. III). Magyar változat: *Franciaország és a magyar forradalom, 1956*. Budapest, História-MTA Történettudományi Intézete, 2007. 317 p. (História Könyvtár, Monográfiák, n° 22)

² *Histoire générale de la presse française*. Sous la direction de Claude Bellanger, Jacques Godechot, Pierre Guiral et Fernand Terrou. Tome IV. De 1940 à 1958. Paris, PUF, 1975. 232.

³ Uo. 235-236.

országával is foglalkozott, több ízben megerősítette: soha nem érzekelte, hogy a hivatalos körök bármiféle nyomást gyakoroltak volna rá. Nem próbálták „orientálni” őt elemzéseinek elkészítése során sem.⁴

Noha a nagy francia napilapok a válság idejére küldtek tudósítókat Magyarországra, az AFP nagyon fontos információs forrást jelentett az egész francia sajtó számára. Az ügynökség nem csak két budapesti tudósítójától – Gaston Fournier-től és Pierre Frédéric-től – kapott rendszeresen értesüléseket a magyar forradalomról. Más fővárosokban székelő munkatársai, főként a bécsi, a belgrádi, a londoni, a washingtoni és a New York-i tudósítók is fontos információgyűjtő munkát végeztek. A párizsi szakértők, a dokumentumokon szereplő formulával élve: „a magyarországi események menetét szorosan követő párizsi megfigyelők”, mindenekelőtt Fejtő Ferenc pedig helytálló elemzéseket írtak, amelyek azután a sajtó széles köreiben elterjedtek.⁵ 1956. október 24-én ezek a „megfigyelők” helyesen állították, hogy a lengyel párt liberális szárnyának győzelme siettetta a magyar események fejlődését, és hogy a Petőfi Kör kommunista értelmisége a politikai követelések megfogalmazásával nagy szerepet játszott a közvélemény formálásában.⁶ Október 26-án e szakértők úgy vélekedtek, az események már jelentősen túlhaladták Nagy Imre kísérletét, hogy a kommunista rendszert annak titóista irányban történő átalakításával megmentse. Úgy találták ugyanakkor, hogy a magyar kormányfő nyugalomra felhívó nyilatkozatai őszinték és valóban békülékenyek.⁷ November 1-jén az AFP belgrádi tudósítója hiteles forrásokból arról értesült, hogy szovjet csapaterősítések érkeztek Magyarországra.⁸ November 2-án a francia hírügynökség egyik budapesti tudósítója pedig azt táviratozta, hogy a Szovjet Hadsereg egységei bekerítették a magyar fővárost, Nagy Imre tekintélye viszont megerősödött az országban.⁹ A szovjet represszió megindulása után Fejtő Ferenc és kollégái szintén helyes következtetésekre jutottak: „Két hét óta a szovjet vezetők az előtt a választás előtt állnak, hogy brutálisan leverjék-e a magyar felkelést, példát statuálva ezáltal minden csatlós állam előtt, amely hajlana a Varsói Szerződésből való kilépésre – vagy átengedjék Magyarország területét, amivel viszont a szovjet birodalom összes széthúzó erőit bátorítanak. [...] Úgy tűnik, hogy a szovjetek választása teljes fordulatot jelez a Kremlben, ahol a 'mérsékelt szárny', Anasztasz Mikojannal az élen, az utóbbi napokban számos erőfeszítést tett, hogy olyan megoldást találjon a magyar válságra, amely lehetővé teszi a desztalinizáció és

⁴ Fejtő Ferenc felszólalása: *Les intellectuels et l'opinion publique en France face à la révolution hongroise de 1956* című, 1996. október 17, 18, 19-én a Magyarországi Francia Kulturális Intézetben tartott tudományos konferencia. Francia nyelvű jegyzőkönyvét és annak magyar fordítását Csapodi Csaba készítette 2000-ben (a kézirat a Francia Kulturális Intézet „Médiathèque”-jében van elhelyezve). 192. Fejtő Ferenc 2002. február 18-i dátummal számomra küldött elektronikus levelében ugyancsak ezt fejtette ki.

⁵ Ezeket a dokumentumokat az AFP Dokumentációs Osztályán (Service de Documentation) őrzik a *La révolution hongroise „victorieuse”* című dossziében. Nagyon hálás vagyok Fejtő Ferencnek, hogy ajánlásával lehetővé tette számomra ezeknek az iratoknak a tanulmányozását.

⁶ Agence France Presse (Paris) (= AFP): távirat Párizsból, 1956. október 24., 2 óra 13 perc és 3 óra 17 perc. Service de Documentation, Dossier *La révolution hongroise „victorieuse”*.

⁷ Uo. Távirat Párizsból, 1956. október 26., 14 óra 59 perc.

⁸ *A Politika* budapesti tudósítója éppen Nagy Imre irodájában volt, amikor a miniszterelnök telefonon értesült erről. Uo. Távirat Belgrádból, 1956. november 1., 22 óra 33 perc.

⁹ Uo. Távirat Budapestről, 1956. november 2., 14 óra.

a liberalizáció ez év elején megkezdett politikájának megmentését.”¹⁰ Fejtő Ferencnek az AFP-nél végzett, általánosan megbecsült munkája nagy mértékben hozzájárult ahhoz, hogy a francia sajtó túlnyomó része – a kaotikus magyarországi helyzetből eredő tévedéseket leszámítva – lényegében az igazságnak megfelelő értesüléseket és magyarázatokat közölhetett.

Az értelmiségi

Sztálin halála után Fejtő természetesen különös figyelemmel követte a desztalinizáció fejleményeit a szovjet tömbben, ezen belül is a lengyelországi és magyarországi ellenzéki mozgalmak fejlődését 1956 nyarán. A Kelet-Európában végbemenő változásoknak köszönhetően október elején meghívást kapott a magyar PEN Klubtól. Nem volt tehát többé *persona non grata* Magyarországon. Kilenc évi távollét után Fejtő szeretett volna Magyarországra utazni, de az *Agence France-Presse* vezetői úgy vélték, hogy a Közép-Európában egyre növekvő destabilizáció Párizsban teszi őt nélkülözhetetlenné. Ezekben a lázas napokban így ír: „Számomra rendkívül intenzív munkaszakasz kezdődött. Majd jött a robbanás az október 23-áról 24-ére virradó éjszakán. A hírügynökség számára írt kommentárjaim mellett, amelyeket a Budapestről kapott táviratok és telefonok alapján állítottam össze, én voltam a felkelés krónikása a France-Observateur-nél is, és lázasan készítettem elő... az Editions Horay-nek egy könyvet a *Magyar tragédiáról*. Azonosultam a magyar ügygel, ahogy hét évvel korábban is azonosultam a budapesti per áldozataival. Az érzés, hogy igaz ügyet védhetek, szárnyakat adott.”¹¹ November 4-én reggel, azon a napon, amelyen a szovjetek eltiporják a magyar felkelést, Fejtő előadást tart a magyar eseményekről az *Esprit* című folyóirat éves kongresszusán. Noha az 1932-ben alapított folyóirat kereszténynek vallotta magát, a perszonalizmus filozófiája, a munkásosztály szakralizálása és a háború óta a Szovjetunió iránt meglévő *a priori* jóindulata révén közel állt a Francia Kommunista Párthoz.¹² Ezért aztán Fejtő Ferenc, amikor előadta a saját felfogását a magyarországi eseményekről, hallgatói számára és későbbi publikációiban is – „a polgári sajtó ujjongását” ellensúlyozandó – szándékosan kiemelte a munkástanácsok jelentőségét a felkelés második szakaszában. „Kicsit eltúloztam a forradalom proletár jellegét... noha az mindenekelőtt demokratikus és nemzeti felkelés volt a rendőrállam és az idegen megszállás ellen”, vallotta be később.¹³

Fejtő meg akarta győzni a francia értelmiséget, amely többségében a Szovjetunió és általában a kommunizmus iránt illúziókat tápláló baloldalhoz tartozott, és be akarta bizonyítani, hogy a magyar forradalom igaz ügyet szolgál:

¹⁰ Uo. Távirat Párizsból, 1956. november 4., 10 óra 49 perc

¹¹ Fejtő, François: *Mémoire. De Budapest à Paris*. Paris, Calmann-Lévy, 1986. pp. 244-245. Fejtő itt az *Esprit*-ben 1949-ben megjelent „L'affaire Rajk est une affaire Dreyfus internationale” című cikkére céloz, amelyben leleplezi a népi demokráciákban ekkortájt szervezett látványos kirakatperekét.

¹² Vö.: *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes. Les lieux. Les moments*. Sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock. Paris, Seuil, 1996. 448-449, 812-814. A „proletariátus musztifikálásáról”, amit az *Esprit* hajtott végre, lásd: Winock, Michel: *Histoire politique de la revue „Esprit”, 1930–1950*. Paris, Seuil, 1975. 355-358.

¹³ Uo. 245

„Arról volt szó, hogy az ártatlanságát kellett hangoztatni annak a népnek, amelyet azzal vádoltak, hogy javíthatatlan fasiszta, ellenforradalmár, antiszocialista”, írta emlékirataiban.¹⁴ Intellektuális harca során arra törekedett, hogy közvetlenül eljusson a kiemelkedő személyiségekhez. Emlékezete szerint semmiféle nehézséget nem okozott neki, hogy meggyőzze Albert Camus-t a magyar felkelés legitimitásáról és tisztaságáról. Viszont úgy látta, némi ellenállásra talál ez ügyben Jean-Paul Sarte-nál, akit pedig nagyon fontosnak tartott, hiszen nagy tábora volt a szellemi életben. Fejtő tehát apró ravaszághoz folyamodott, amelyet így mesél el: „...a magyarországi szovjet intervenciót követő napon felhívott Gajewsky a lengyel nagykövetségről, akihez régóta baráti szálak fűztek. Közölte velem, hogy Kornecki, a lengyel kommunista párt lapja, a Trybuna Ludu budapesti tudósítója, aki végigkísérte a forradalom minden szakaszát, egészen a megszállásig, átutazóban Párizsban van, és szeretne velem beszélni. Mivel úgy gondoltam, hogy Sartre-t érdekelheti egy olyan újságíró beszámolója a magyarországi eseményekről, akinek pártatlansága »minden gyanú felett áll«, meghívtam hozzánk a lengyelekkel együtt. [...] Három vagy négy órán keresztül hallgattuk Kornecki beszámolóját mindarról, amit látott és tudott. Észrevettem, hogy Sartre mélyen meg van rendülve. Végül így szólt hozzám: «Mit tehetek önökért, hogyan bizonyítsam a szolidaritásomat?» Azt feleltem: mivel előre sejtettem, mi történhet Magyarországon, írtam egy könyvet a demokratizálódási mozgalomról, amely 1953 óta jelen van az országban, s a könyvet hamarosan megjelentetem *A magyar tragédia* címmel. Mondtam neki, nagyon meg lennék hatva, ha volna olyan kedves, hogy előszót ír hozzá. Beleegyezett, és hozzátette, szeretne megkérni, hogy folyóirata, a *Les Temps Modernes* számára készítsek egy különszámot a magyar értelmiségiek felkeléséről. Már másnap nyilvánosan állást foglalt, elítélte a szovjet katonai beavatkozást, nekem pedig elküldte a megígért előszót.”¹⁵

A francia külügyminiszter, Christian Pineau közvetlen munkatársa, Jean-Marie Mérillon beszámolója szerint a Quai d'Orsay figyelmesen követte a hírgyűnökségek által 1956-ban begyűjtött információkat, főként a válság pillanatában, mert a szokásos diplomáciai információs csatornák túl lassúnak bizonyultak.¹⁶ Fejtő Ferenc egy beszélgetésben azt mondta, hogy akkoriban szoros együttműködés volt a külügyminisztérium és az AFP közt, amelynek budapesti és másutt dolgozó tudósítói, mint fentebb említettem, táviratok tömegét küldték a magyar forradalmi eseményekről.¹⁷

¹⁴ Uo. 245-246.

¹⁵ 1956. *Le commencement de la fin*. Actes du colloque „BUDAPEST 1956-1996” tenu à Paris, au Palais du Luxembourg, le 28 et le 29 octobre 1996. Paris, Association pour la Communauté Culturelle Européenne. 1997. 62-63.

¹⁶ Interjú Jean-Marie Mérillon-nal, 1956-os Intézet.

¹⁷ Interjú Fejtő Ferencsel, 1956-os Intézet.

**Fejtő Ferenc - barátom, példaképem,
a magyar intellektuerek védnöke**

Mindenekelőtt egy szó a szervezőkhöz, a Gróf Károlyi családhoz. Példamutató kezdeményezésnek tartom ezt a konferenciát s azt is, hogy a Fejtő archívum és könyvtár a fehérvárcsurgói kastélyban új otthonot talált.

Én itt sem egy történelmi, sem egy irodalmi elemzést kívánok előadni, hanem egyszerűen néhány szóban leírni, hogy mit jelentett nekem és talán nekünk „külföldre szakadt” magyar liberális, kicsit baloldali, kicsit szociáldemokrata intellektuereknek Francois Fejtő vagy Fejtő Ferenc vagy egyszerűen Feri példája.

A barát: majdnem napra pontosan húsz év korkülönbség volt közöttünk. Későn ismertem őt meg, azután hogy nagyon meglehangú kritikákat írt a François Furet által szerkesztett „Les Grandes Études” sorozatban megjelent, eredetileg angolul írt két könyvem francia kiadásáról: *L'Europe des Balkans après Stalin* és *L'antisemitisme sans Juifs*. Találkoztunk Bécsben és Párizsban, Londonban és Luccában, Budapesten és Oxfordban, nemzetközi konferenciákon és könyvbemutatókon.

Nevét először mint fiatal szociáldemokrata ifjúsági aktivista és a híres Justus szeminárium résztvevője valamikor 47 végén, 48 elején Justus Páltól hallottam, aki javasolta nekem és egy barátomnak, hogy fordítsuk le Fejtő egyik könyvét. Mivel közbe jött a kommunista hatalomátvétel s először Justus majd néhány évvel később én is börtönbe kerültem, az ötletből persze semmi sem lett.

A hetvenes években kezdtünk egyre gyakrabban találkozni, s örültem, amikor néhány cikket írt később az európai szociáldemokráciáról és más témákról negyedévi bécsi folyóiratomnak, az Europäische Rundschau-nak. Feri nem volt egy könnyű szerző, mert cikkeit felesége gépelte egy kissé rozoga írógépen franciául. S aztán időnként, mikor legközelebb beszélünk egymással telefonon vagy személyesen, panaszkodott, hogy még nem kapott honoráriumot. Utánanéztünk, természetesen át lett Párizsba utalva a nem nagy összeg. De Feri annyi helyre és annyi nyelven írt (különösen persze a rendszerváltás után!) hogy érthető volt a szerző enyhe káosza a pénzügyeket illetőleg.

Mindenkinek, akinek és ahol csak tudott Párizsban, segített. Mikor a kommunista médiavilágról – „The bureaucracy of truth – How Communist governments manage the news“ című könyvem megjelent, ő szöveget George Liebertnek, aki akkor Laffont-nál volt főszerkesztő (most azt hiszem, Gallimard-nál dolgozik), s így jelent meg ez a munkám 1981-ben, *Les fonctionnaires de la vérité* címmel arról, hogyan hamisítják a kommunista rendszerek a híreket.

Nagyon örültem, hogy én is kicsit segíthettem Bécsben az európai szociáldemokráciáról írt kötetnek ausztriai részéhez, beleértve egy találkozását Bruno Kreiskyvel is. De a legszebb élmény 1991-ben volt, mikor az a megtiszteltetés ért, hogy bemutathattam Bécsben a német nyelvű „Requiem für die Monarchie“ című könyvet, mely nagyon pozitív visszhangot váltott ki, noha néhány történész vitatta a Fejtő-féle érveket.

Legutóbb a *Les Hongrois* című könyvem francia kiadásának alkalmából láttam 2006 végén Párizsban a lakását. Sajnos, nem tudott már eljönni sem az osztrák nagykövetség vacsorájára, sem a bemutatóra a Magyar Intézetbe, de így legalább át tudtam adni neki személyesen egy dedikált kötetet. Fizikailag gyenge volt, de szellemileg ugyanúgy reagált, mint mindig, s együtt szidtuk a szélsőjobboldali hangzavart Magyarországon.

A példakép: Fejtő Ferenc több okból volt és lehetett példakép mindannyiunknak.

Életemek négy szakaszáról lehet beszélni:

a) Szép Szó és a magyar múlt. Mára is példamutató folyóirat volt. S az alcímek így hangozhatnak: Fejtő és József Attila, Fejtő és Ignátus, Fejtő és az urbánusok, Fejtő és a népiesek, Fejtő és a munkásmozgalom. Kozmopolita gyökerei a német és a horvát, a szlovén és a francia hatások egybeolvadása a magyar kultúrával személyében és munkájában.

b) 1938 emigráció és részvétel az ellenállásban, sajtóattasé a magyar követségen Károlyi Mihály nagykövetsége idején, de nem tétovázott egy percig sem, és szakított a kommunista magyar rendszerrel. A kommunista bosszú nem várattott magára. Erről életrajzomban így írtam (első kiadás *Feketelistákon*, 1997; második kiadás *Határátlépés, az Üllői útról a nagyvilágba*, 2002):

A Rajk-per visszhangjával kapcsolatban ugyanúgy, mint az 1956-os októberi felkelés után például Franciaországban is jól tudták a kommunisták, hogyan kell „csoportjaikat megfegyelmelni és terrorizálni – még politikai apparátus nélkül is. A morális terror éppoly hatásos lehet, mint a fizikai.“ Ezt Fejtő Ferenc írta visszaemlékezéseiben. F. F. úttörő tanulmányban bizonyította be, hogy Rajk, akit ő még az egyetemről ismert, semmiképpen nem mondhatott igazat vallomásaiban. Gróf Károlyi Mihály, az 1918-as első magyar köztársaság elnöke, majd 1949-ben Magyarország párizsi nagykövete szintén leleplezte, hogy Rajk vallomásának egyik kitétele sem felelhet meg az igazságnak. Ennek persze nem volt semmilyen következménye !

A Rajk-per 47 újságíró ülte végig, akik részben nyugati országokból érkeztek. Igaz, többségükben kommunisták vagy szimpatizánsok voltak. Amikor például a szociáldemokratákhoz és liberálisokhoz közelálló, tekintélyes párizsi havilap, az Esprit le akarta közölni Fejtő cikkét a Rajk-perrel kapcsolatos hazug mesekről, a francia KP központi lapjának, a l'Humanité-nak akkori kommunista sztártudósítója, Pierre Courtade közölte a főszerkesztővel, hogy „Fejtő korábban fasiszta volt, a második világháború idején a magyar rendőrség ügynöke és kollaboráns.” Azt persze Courtade elhallgatta, hogy Fejtő zsidó származása miatt életveszélyben forgott a német megszállás alatt. Hogy a keleti tömb országainak megtévesztő információkat terjesztő apparátusa mennyire hatékony tudott lenni a helyi informátorokkal és kommunista aktivistákkal karöltve, azt ez a nemzetközileg elismert elemző, aki mindig is a mérsékelt baloldali híve volt, akkor tapasztalta meg igazán, amikor csak Faure miniszterelnök háromszori utasítására kapta meg a francia állampolgárságot. Az ötvenes években Fejtőt felváltva vádoltak hol azzal, hogy a magyar, hol azzal, hogy a szovjet, majd később, hogy az amerikai titkosszolgálatnak, a CIA-nak dolgozik. (Hasonló személyes élményeimet Bécsben memoáromban leírtam).

c) Fejtő Ferenc mint a szovjet rendszer, a kelet-európai országok és a kommunista mozgalom történésze és publicistája.

A népi demokráciák története egy standard mű volt már első megjelenésekor 1952-ben, s 1969-ben második kötetével együtt (1953-1968) még inkább az lett. Tizenhét nyelven jelent meg. Könyvei Heineről és II. Józsefről, az antiszemitizmusról a kommunista világban, az 1956-os forradalom jelentőségéről olyan munkák, melyeket még évtizedek múlva is olvasni fognak.

d) Fejtő visszatérése a magyar intellektuális és politikai életbe, cikkei és tevékenysége mint a Népszava tiszteletbeli főszerkesztője.

Mindvégig harcos publicista maradt. Jóval a 90. év fölött se tűrte, hogy Schöpflin Aladár fideszes képviselővé lett unokája kioktassa a magyar baloldal és a magyar nemzet viszonyáról, hogy a jobboldal vezére és vezérpártja nemcsak a jelent, hanem a múltat is monopolizálni próbálja.

A Védnök: Sokáig élt és mégis, halála pótolhatatlan veszteség, hiszen ő utolsó pillanatáig védte a magyar liberális-baloldali hagyatékot mind a szélsőjobb oldal mocskolódásával, mind a posztkommunista nosztalgikusok igyekezeteivel szemben. Soha nem felejttem el, hogy részt vett a nyolcvanas évek végén, de még a végleges rendszerváltás előtt egy általam vezetett TV club zweien, ahol németül oktatta és utasította helyre Rényi Pétert, a Népszabadság főszerkesztő helyettesét, hirhedt cikke, a „Nem babra megy a játék” miatt. Elegánsan és fölényesen leplezte le annak a kommunista főpropagandistának az érveit, aki ugyan anyanyelvi szinten, tehát jobban beszélt németül, mint Fejtő, de egy hamis és már láthatóan elveszett ügyet képviselt.

Fejtő Ferenc mindig és minden nyelven bizonyította, hogy baloldalinak lenni nem jelenthet rothadt kompromisszumokat a kommunista diktatúrának

képviselőivel, s hogy magyarnak lenni nem jelenthet kompromisszumokat a nacionalista népbútítás hirdetőivel.

François Fejtő, le publiciste

Le publiciste s'occupe des affaires publiques dans ses écrits dans les journaux ou dans ses livres. Ce genre de journalisme exige un dynamisme, un élan de jeunesse et d'être bien dans sa profession. A mon avis Fejtő était bien dans sa profession, puisqu'il était historien et publiciste à la fois, au cours de sa longue carrière et il s'intéressait toujours aux grandes questions du monde, de l'époque contemporaine et du présent. Dans cet article, j'essaie de le présenter tout d'abord comme publiciste dans les années 2000 et plus tôt. Le facteur de temps compte bien ici, puisque faire la politique exige d'être au courant des choses actuelles, d'être au courant de tout ce qui se passe dans le monde. Et Fejtő a vraiment connu bien le monde même quand il avait déjà presque 100 ans. Et quand on regarde, quand on lit ses articles, ses petites études publiées dans la presse hongroise, tout d'abord dans *Népszabadság* après 2000, on ne peut pas percevoir qu'il a un tel âge. Ses articles reflètent le dynamisme, la curiosité, le professionnalisme et ils présentent un intellectuel ayant une curiosité pour les problèmes du monde autour de lui.

L'une des questions importantes, pour lui pendant toute sa vie, était celle de la guerre et de la paix. En 2004 *Népszabadság* publie son article, *Les responsables vrais de la Grande Guerre*.¹ Il s'agit bien sûr de la Première Guerre mondiale. C'est presque un siècle qui nous sépare de l'éclatement de ce cataclysme, malgré cela Fejtő pose la question, celle des responsables et de la responsabilité : à son avis la logique des années 1914-1918 est la même que celle de nos jours, parce que nous, Européens bien divisés et impuissants, vivons derrière les coulisses flambées de l'Union. Dans cet article il est vraiment historien, journaliste et publiciste à la fois. C'est le présent qui l'intéresse, mais il cherche des enseignements pour son époque dans l'histoire de la Grande Guerre. C'est ce sentiment de la responsabilité pour le présent qu'on voit dans son livre sur la Double Monarchie, puisque il veut prouver qu'il y avait d'autres solutions que la destruction de l'Autriche-Hongrie pour résoudre les problèmes de l'Europe centrale. Selon lui, cet empire était viable et son sort n'était pas scellé, et il n'était pas condamné à mort, parce que l'alternance pour la Monarchie était de la réorganiser et de la transformer en fédération. Il ne peut donc pas accepter qu'on ait supprimé un empire, englobant la région centrale du continent. Il ajoute que ni l'Allemagne vaincue en 1918, ni la France après Waterloo n'étaient démembrées. Il insiste sur la contradiction entre l'économie et la politique puisqu'on organise de grandes unités économiques et cependant dans la politique on

¹ *A nagy háború valódi felelősei*. *Népszabadság*, le 17 juillet.

crée la mosaïque des petits États après la première guerre mondiale.² Malgré cet avis de Fejtő, la Monarchie avait beaucoup de difficultés avec la question des minorités³ qui en était une des plus importantes. Mais jusqu'à la Première Guerre mondiale ces minorités n'ont pas voulu se détacher de l'empire pour s'attacher aux États nationaux, parce que le cadre de l'empire était une possibilité pour réaliser la plupart de leurs buts nationaux. Autrement ces peuples auraient été menacés par l'influence et la domination de l'Allemagne et de la Russie. L'élite politique tchèque n'a pas mis en question l'intégrité de l'Autriche-Hongrie. Masaryk, professeur à l'université de Prague, ou le député russeofil Karel Kramář, étaient pour la Monarchie. La transformation fédérale de l'empire a paru comme un programme politique chez l'historien Palacky et c'est ce qu'on peut voir dans la politique de Masaryk et de Benès aussi avant la Première Guerre mondiale. Et on ne peut pas qualifier la politique minoritaire de Vienne de l'extrémisme, parce qu'elle n'était ni meilleure, ni pire comme la pratique russe, britannique, allemande, belge ou française.

La proposition de Fejtő de la fédéralisation, a déjà paru, on voit ci-dessus, parmi les penseurs de la Monarchie au XIX^e siècle, comme une possibilité de résoudre la question des nationalités. Et cette question était posée dans la revue *Questions diplomatiques et coloniales* par W. Beaumont⁴, disant que le problème des nationalités en Autriche-Hongrie était une exagération. C'est une question de politique intérieure de la Monarchie et pas une question européenne. L'hétérogénéité d'un empire, d'un pays en Europe n'est pas quelque chose d'unique, mais tout à fait naturel. Et c'est l'homogénéité qui est l'exception. Ces questions marquent la vitalité de l'empire, écrit l'auteur, et pas son vieillissement. La proposition de Beaumont de résoudre ce problème est la même que celle de Fejtő, la fédéralisation.

Quant à la viabilité de l'empire, dans son livre, Fejtő conteste l'opinion courante, à propos de la Double Monarchie, parmi les historiens français que la Monarchie ait volé en éclats à cause de ses contradictions intérieures, de ses problèmes irrésolus de nationalités de leur effort à réaliser leurs États nationaux. L'avis de Jászi, dans son oeuvre célèbre sur le démembrement de la monarchie des Habsbourg, est pareil que celui des historiens français, disant que c'est le problème des nationalités qui a fait exploser cet empire. Ce drame historique n'est pas la conséquence des jeux diplomatiques, mais celle des problèmes sociaux. Jászi affirme avec conviction que le facteur extérieur, donc la Première Guerre mondiale et en général la situation internationale est une légende, parce qu'il faut chercher les causes du démembrement de la Double Monarchie dans la société, et tout d'abord dans la situation irrésolue des minorités nationales, et il s'en suit que l'empire était condamné à mort, et est devenu anacronistique.⁵

² *Requiem pour un empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*. Paris, 1988. 17-26. En hongrois on l'a publié sous ce titre : *Rekviem egy hajdanvolt birodalomért. Ausztria-Magyarország szétrombolása*. Atlantisz, Budapest 1997.

³ L'Autriche-Hongrie se composait de 11 nationalités.

⁴ Revue de politique extérieure. Juillet-décembre 1900. *Le problème austro-hongrois et sa portée européenne*, 86-93.

⁵ Au début de son livre Jászi présente plusieurs opinions sur l'avenir de cet empire: Mazzini était convaincu que le mouvement des peuples yougoslaves détruirait l'Autriche et l'empire des Ottomans „ces

On voit, ci-dessus, des opinions sur le démembrement de la Monarchie. Qui a raison ? Il n'est pas facile de résoudre ce problème, puisque la Monarchie a cessé vraiment d'exister à la toute fin de la Première Guerre mondiale. Mais si on confronte ces opinions et les faits historiques on peut voir que dans les années 1870 et 1880 la diplomatie de la Monarchie est bien active, surtout sur la question d'Orient. En 1878, Vienne et Londres ont forcé la Russie à réviser le traité de San-Stefano, au congrès de Berlin, et la Monarchie a pu renforcer ses positions dans les Balkans : elle occupe la Bosnie-Hérzégovine (et en 1908 elle annexe ces deux territoires), elle exerce une influence dans la question bulgare, en Serbie, en Roumanie (alliance avec ce pays en 1883). Dans la guerre des Balkans en 1912-1913 elle appuie la création de l'Albanie pour empêcher la Serbie d'avoir accès à la mer. Dans l'économie on peut faire des constatations pareilles, puisque le développement de l'intégrité économique est significatif, malgré les symptômes de désintégration. Les régions agraires de l'empire pouvaient trouver leurs compléments industriels et vice versa dans le même cadre politique et économique.

La Monarchie était donc viable sous plusieurs aspects, on peut être d'accord avec Fejtő.⁶ Il faut y ajouter qu'elle aurait eu besoin d'une époque pacifique pour pouvoir résoudre ses problèmes. On sait bien que l'histoire ne lui a pas donné cette possibilité, et elle s'est effondré dans une situation spéciale, parmi les circonstances de la Première Guerre mondiale. Et on est de nouveau à la Grande Guerre et à la responsabilité posée par Fejtő dans Népszabadság. Il tient la Grande-Bretagne pour responsable de l'éclatement de la Première Guerre mondiale, ensuite, il partage cette responsabilité entre Londres et Berlin. Est-ce que Fejtő a raison ou non dans cette question ? Il est assez difficile de répondre, puisque c'est cette question qui a déjà fait couler beaucoup d'encre de la part des historiens.⁷ Il y a des collègues qui tiennent la Russie pour responsable de la guerre, d'autres l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie ou la Serbie. Et selon les marxistes la lutte pour un nouveau partage du monde, la question coloniale, donc l'égoïsme des grandes puissances, l'égoïsme du capitalisme a déclenché ce cataclysme. C'est ce que présente Lénine dans sa brochure célèbre, *L'impérialisme comme le stade suprême du capitalisme*.⁸ Et ensuite Taylor, historien anglais, représente une opinion très intéressante puisque selon lui les chemins de fer, plus précisément les horaires de la mobilisation des armées, portent la responsabilité du déclenchement de la Grande Guerre.⁹ Et je peux

deux serpents paralysant le cœur de l'Europe". Selon Napoléon III, l'Autriche est un cadavre, et personne ne veut signer, avec cet empire, un traité d'alliance. Louis Léger insiste sur l'égoïsme aveugle des Hongrois et des Autrichiens, c'est pourquoi la monarchie des Habsbourg n'était pas capable de résoudre les grands problèmes de l'Est. Louis Kossuth a prédit l'avenir, tout d'abord l'arrivée de la révolution russe qui serait la fin de la Monarchie. Et comme Augustulus était le dernier empereur de l'Empire romain, Rudolphus serait le dernier Habsbourg (allusion à Rudolphe, prince héritier). Selon Ottokar Lorenz la Monarchie est le deuxième homme malade de l'Europe. Jászi Oszkár : *A Habsburg-monarchia felbomlása (Le démembrement de la monarchie des Habsbourg)*. Gondolat, Budapest, 1982. 76-80

⁶ Voir à ce propos : Jean Berenger, *Histoire de l'empire des Habsbourg 1273-1918*. Fayard, Paris, 1990.

⁷ Voir sur cette question, Jacques Droz : *Les causes de la Première Guerre mondiale. Essai d'historiographie*. Seuil, Paris, 1973.

⁸ En hongrois : Lenin, V.I. : *Az imperializmus, mint a kapitalizmus legfelsőbb foka*. Uzsgorod-Budapest, 1977.

⁹ Taylor, A. J. P. : *Az első világháború képes krónikája (la chronique illustrée de la Première Guerre mondiale)*. Akademiai Kiadó, Budapest, 1988, 15-19.

y ajouter mon opinion, selon laquelle il faut chercher les causes de la guerre dans le système des relations internationales, dans le système de l'équilibre européen parmi les grandes puissances. A mon avis, ce système multilatéral, la Péntarchie, donc le concert européen au XIX^e siècle était la meilleure garantie contre un cataclysme comme la Première Guerre mondiale. Mais la guerre a éclaté – peut-on arguer contre ma position dans cette question. Oui, c'est vrai, parce que ce système a un point névralgique, un talon d'Achille. Avant la Première Guerre mondiale, deux blocs se sont formés : la Triplice et la Triple-Entente. Le danger de l'éclatement d'une guerre européenne apparaît dans le seul cas où les grandes puissances appartenant à l'un ou à l'autre groupe sont prêtes à participer à un conflit militaire. Et dans ce cas la réaction en chaîne du concert européen peut se déclencher. Mais les chances pour que cette situation se réalise sont très minimes, puisque il y a toujours une puissance qui ne veut pas participer au conflit et elle peut ramener la vie internationale au calme. C'est ce qu'on voit dans les crises marocaines en 1905-1906 et 1911 ou lors de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par Vienne en 1908. Mais les Balkans en 1914 étaient un bon exemple pour que cette chance minime se réalise et pour que le processus en chaîne, menant à la guerre générale, se déclenche puisque les grandes puissances s'intéressaient beaucoup à cette région économiquement et stratégiquement et elles étaient prêtes à appuyer militairement leurs alliés. Et on connaît le prétexte de la guerre, l'attentat de Gavrilo Princip contre François Ferdinand et sa femme à Sarajevo, le 28 juin 1914. Et après, la guerre a éclaté et le risque minime du système d'équilibre européen s'est rompu.

En cherchant les causes de la grande guerre, on a l'embarras du choix parmi les théories, on le voit ci-dessus et, soit on est d'accord avec ces opinions, soit on en discute, soit on les conteste et les réfute. Mais cette guerre a éclaté, et a fait beaucoup de dégâts et de pertes humaines et matérielles. On connaît la chanson de Craonne, l'une des célèbres chansons de cette guerre, le chant de colère et de désespoir. „*Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance*” – chante le soldat. Et ensuite le refrain reflète bien l'état d'âme des soldats, des poilus : „*Adieu la vie, adieu l'amour./ Adieu toutes les femmes./ C'est bien fini, c'est pour toujours ! De cette guerre infâme./ C'est à Craonne, sur le plateau/ Qu'on doit laisser sa peau./ Car nous sommes tous condamnés./ Nous sommes les sacrifiés.*”

Cette guerre était menée par les armes au front, par les moyens de la diplomatie, de l'économie et par la presse, par le cinéma et par les moyens visuels aussi. Et il y avait une guerre en cartes postales aussi. „*La carte postale d'époque – pour citer le livre de Paul Vincent¹⁰ – est une arme à double tranchant : le recto avec la photo ou le dessin d'un événement, le verso avec les confidences et les impressions «du poilu». C'est le porte-plume-baïonnette.*” Le recto est à la fois un document des faits divers des tranchées et de la guerre en générale, et il est un jugement sur la guerre, sur l'ennemi et une propagande aussi. Parmi les cartes il y a des jeux visuels aussi. L'un d'eux présente comment le bouchon pénétrant dans la bouche du Kaiser l'empêche de prendre la Champagne, donc une partie de la

¹⁰ *Cartes postales d'un soldat de 14-18*, Éditions Jean-Paul Gisserot, Luçon, 1988. 7.

France.¹¹ L'autre carte postale n'a pas d'image, on y voit seulement des lignes avec la question du jour : „ce que disent les Alliés ?” Et, „ce que pense le Kaïser ?” Pour trouver la réponse il faut tenir la carte un peu penchée devant soi. Et la réponse à la première question est : „*On les aura les boches !*” Et, quant au Kaïser : „*A présent je suis bien foutu !*”¹²

Bien sûr, Fejtő ne s'est pas occupé des cartes postales de la Première Guerre mondiale mais il était très intéressé par la question de la guerre, comme une des questions importantes du XX^e siècle. Dans un autre article, publié en juillet 2004 dans *Népszabadság*¹³, il évoque le Vietnam et l'Irak, tout en posant la question : Est-ce que l'histoire a une logique ? Il y critique la politique des États-Unis en Irak, parce que cette politique finira par une chute comme au Vietnam dans les années 60 et 70, à cause de la présomption et du manque de connaissance des Américains. Et cet échec américain, remarque-t-il, sera une défaite de la civilisation occidentale dans la lutte contre le monde islamique. Il estime que les Américains ont fait une grosse erreur au Vietnam par rapport aux dirigeants de ce pays communistes. Selon Fejtő, c'est le général de Gaulle qui avait raison, disant que la lutte pour l'indépendance était plus importante pour ces dirigeants que les questions idéologiques. Et la politique de Ho Si Minh était semblable à celle de Tito en Yougoslavie, dont la politique était le communisme nationaliste selon Fejtő.

Parmi les grandes questions de l'époque contemporaine on trouve Israël, les Juifs et le Christianisme. C'est pour ça qu'il s'occupe du livre de Lustiger, cardinal de Paris, dans son article, *Le secret d'Israël, le cardinal de Paris dénonce le christianisme païen*.¹⁴ Le cardinal était d'origine juive et il se disait juif, catholique romain et français. Fejtő présente le livre du cardinal, *La Promesse*, posant la question : comment être juif et chrétien à la fois, malgré les différences et les conflits séparant ces deux religions depuis deux mille ans. Le drame de la culture chrétienne, écrit le cardinal, consiste à ce qu'elle est en train de devenir une civilisation atéiste et cependant elle croit être fidèle au christianisme.

Fejtő s'intéressait à la politique hongroise aussi. Il s'occupe de ces questions dans plusieurs articles. Il discute avec Viktor Orbán, le leader de l'opposition, FIDESZ¹⁵ et avec György Schöpflin,¹⁶ le député de ce parti au parlement européen, à propos de la question nationale, disant que la gauche n'est pas contre la nation. Fejtő était, malgré son âge, bien informé et ouvert aux problèmes du monde, et il a dit et écrit son opinion sur ces questions. Un de ses articles porte ce titre : La tradition socialdémocrate.¹⁷ La socialdémocratie est pour la liberté, pour la

¹¹ „Mettez votre nez sur la croix du poteau frontière et fixez quelques secondes la bouche de Guillaume et le bouchon. Alors vous verrez celui-ci pénétrer dans la bouche de Kaïser”. peut-on lire dans les instructions, au recto de la carte postale. *Idem*. 71.

¹² *Idem*. 76. La date de ces cartes mentionnées : mars 1915 et octobre 1915.

¹³ Van-e a történelemnek logikája? *Népszabadság*, le 17 juillet 2004

¹⁴ Izrael titka. Párizs érseke leleplezi a „pogány kereszténységet”. *Népszabadság*, le 31 août 2004.

¹⁵ Történelmi lecke Orbán Viktornak (une leçon historique à Viktor Orbán). *Népszabadság*, le 25 juillet 2005.

¹⁶ Történelmi lecke Schöpflin Györgynek (Une leçon historique à György Schöpflin). *Népszabadság*, le 9 août 2005

¹⁷ Szociáldemokrata hagyomány. *Népszabadság*, le 18 mars 2005.

paix et pour le progrès, selon lui. Et Fejtó était tout d'abord le porte-parole, le représentant de cette tradition. Il aimait bien discuter et il a toujours essayé de résoudre les grandes questions de l'époque et de la vie actuelle en discutant dans ses livres, dans ses articles avec ses partenaires.

Pour conclure, Fejtó a fait beaucoup pour faire connaître l'Europe centrale et tout d'abord la Hongrie en France, en Occident. Par ses livres, par ses études sur cette région, sur son pays natal, il a voulu faire disparaître les lacunes sur cette partie de l'Europe. Et au temps de la guerre froide, quand les pays d'Europe centrale et orientale appartenaient au bloc soviétique, c'était François Fejtó qui représentait la Hongrie et l'Europe centrale, par ses œuvres en France.

Mon souvenir de François Fejtö

François Fejtö fut un grand et noble esprit, toujours alerte, curieux, aimant et cela jusqu'à la dernière seconde.

Devenu français, il n'a pas perdu son accent hongrois, son âme hongroise

Il fut un représentant magnifique de la si riche et grande culture d'Europe centrale, creuset de la culture européenne et il demeurera un des grands Européens dans la lignée de Stefan Zweig

Il fut au présent l'historien perspicace des démocraties populaires Son histoire des démocraties populaires fut éclairante, du moins pour ceux qui, rares à l'époque voulaient regarder. Après la chute du mur de Berlin et l'émancipation des nations soumises à l'empire soviétique il a continué son œuvre d'observateur et penseur de la politique et s'est senti de plus en plus concerné par l'évolution de la Hongrie, où il est devenu un protagoniste apportant ses avis, ses avertissements, ses critiques.

Prenant du recul, il a repensé l'histoire passée de l'Empire austro-hongrois, en évoquant ce qu'il aurait pu advenir s'il n'avait pas été désintégré par le traité de Versailles.

Enfin, François Fejtö a été non seulement un penseur politique mais un penseur métaphysique, s'interrogeant sans cesse et jusqu'à la fin sur Dieu.

Je l'ai connu par Clara Malraux après la libération de Paris Une sympathie est née entre nous, s'est développée en estime et en amitié. L'amitié c'est la confiance. Nous avons mutuellement confiance l'un en l'autre, une confiance de personne à personne, une confiance intellectuelle.

Cette confiance s'est manifestée en lui lorsqu'il m'a appelé en SOS à l'Institut culturel hongrois de la rue du Faubourg Saint Jacques. Après l'arrestation de Rayk, il était rappelé à Budapest ce qui signifiait l'emprisonnement dès l'arrivée. Il était dans son bureau, devenu un microcosme de démocratie populaire, parmi des personnages hostiles, pouvant tout craindre d'eux. Je suis arrivé aussitôt ;

je me souviens qu'il me disait « c'est épouvantable ». Il était comme paralysé, je lui ai dit, « viens avec moi, partons » et je l'ai emmené loin de ce mini-enfer, dans un bistro où nous avons envisagé son nouvel avenir.

Ma confiance en lui s'est manifestée quand il a écrit son admirable et décisif article sur le procès Rayk, alors qu'en France Pierre Courtade chroniqueur du procès Rayk à l'Humanité, avait réussi à convaincre ses amis crédules que Rayk était un espion. Son article a eu un rôle décisif dans mon esprit. Il a suscité la rupture intérieure avec le parti communiste et l'Union soviétique. Je n'ai pas repris ma carte, mais je n'ai pas osé le dire et j'ai subi en mouton l'exclusion deux ans plus tard.

Et puis nous avons vécu ensemble la belle aventure d'Arguments de 1957 à 1962. C'est lui qui nous a donné ce titre de revue, titre d'une revue dissidente hongroise à laquelle il avait participé avant la seconde guerre mondiale. Dans Arguments nous avons tout réinterrogé, tout discuté et son apport y était indispensable, notamment sur la Chine maoïste que nous avions sur le têt démythifiée grâce à lui.

Il demeura toute sa vie Amour et curiosité toujours en éveil : le secret de sa longévité physique et spirituelle est là :

Comme dit Bob Dylan « who is not busy boring is busy dying » : qui n'est pas occupé à naître est occupé à mourir/

Il naissait chaque jour

Il naissait même à son dernier jour, à sa dernière heure, en souriant à la charmante jeune journaliste qui l'interviewait.

Il est mort dans ce sourire

Il renaîtra sans cesse dans nos esprits et dans nos cœurs

Fejtő Ferenc ördögei

Mottók:

„Nicht leben, sonder gelebt werden” (Stefan George)...a kapu, amelyen beléptem, nekem volt megépítve, még akkor is, ha belöktek rajta. Háromszárnyú kapu volt, hármas identitású lélek.”(Fejtő, 1990A..480)

„A Hajnal nem ragyogó,
Az Éj fehéren lebben,
Az Isten nem jóságos,
Ördög nem kegyetlen.

A Nyár fagyos jégverem,
A Tél hevitő hőség,
Az Piros virág a Bánat
S fekete a Dicsőség.

Bivaly-fekete a hó,
Fehér a szurok korma,
A Van csak egy rossz álom
S a valóság a Volna.

A Halál nagy dáridó
S kis stáció az Élet,
A Bűn szebb az Erénynél
S legszebb Erény a Vének.

A méz maró keserű
S édes íze a sónak,
A Ma egy nagy hazugság
S az igazság a Holnap.

Nincsen semmi, ami van,
Egy Való van: a Nincsen,
Az Ördög a rokonunk
S ellenségünk az Isten.”

(Ady Endre: A nincsen himnusza, 1908)

Mindenki számára, akit akár inspirálóan, akár elutasításra készítve valaha is megérintett bármely vallás eszmeisége, megkerülhetetlen a szembesülés egy minden istenhittben kulcsszerepet játszó alapkérdéssel. Fejtő Ferenc megfogalmazásában: „Ha Isten mindenható és jóságos, ha ő maga az igazságosság, hogyan magyarázzák meg a híveknek, hogy eltűr ennyi fizikai és erkölcsi rosszat, amelytől az emberiség szenved? Miként magyarázzák, hogy az elmúlt évszázadokban nem szegült szembe isteni hatalmával a háborúkkal, az

öldöklésekkel, a népirtásokkal, a Soá szörnyű tragédiájával és az azt követő mézárásokkal szerte a világon, míg elvben továbbra is azt hisszük és hitetjük el, hogy ő a felelős mindenért, hiszen ő teremtett mindent? Ha feltételezzük, hogy meg akarja akadályozni a rosszat, és megállapítjuk, hogy nem tudja megtenni, hogyan higgyünk mindenhatóságában? Arra kell mindebből következtetnünk, hogy nem is akarja megakadályozni a rosszat. Akkor meg hogyan bízunk mindenkifölött való jóságában, nagylelkűségében, igazságosságában?”¹ Hősünk gyakran utal rá: Jób könyve mutatja meg legjobban „a zsidó vallás és zsidó lét közötti ellentmondást: egyrészt feltétlenül hinni kell Istenben, másrészt összeegyeztethetetlen két isteni tulajdonság... a mindenhatóság és az igazságosság”.²

Mindez azonban egyáltalán nem csak kutatói vizsgálódást jelentett, hiszen Fejtő egész életén keresztül, saját vallási-nemzeti identitását keresve, életvezetési stratégiáját és taktikáját tervezve is újra és újra e kérdésbe ütközött. Folyamatosan viaskodott ezzel a problémával, egyik utolsó könyvét³ is e témakörnek szentelte. Ami az istenszeretetet illeti, érvel, a zsidó ember „profi” ezen a területen, ez a szakmája, igazi hivatása, küldetése, „a többi nem egyéb, mint irkafirka.” S mégis, állapítja meg Fejtő, „Soha nem létezett állhatatlanabb, szeszélyesebb, szórakozottabb isten, mint az övé, ő – bár csak megcsalta, megcsúfolta, felszarvazta – továbbra is szereti, tiszteli, hirdeti Istent. [...] Ha szenvednünk kell, annak nem Ő az oka, hanem a Sátán. De még ha Sátán létezik is [...] nem Ő felelős azért, ha igazságtalanság ér bennünket... Nem őt átkozzuk mindezért, hanem a gójokat, az idegeneket, akik nem ismerik Istent. [...] Így tartott ki a zsidó [...] mint az asszony, akit elhagy a férje...”⁴

A Sátán tehát nem pusztán Antikrisztus, Isten végtelen jóságának ellenpontja, hanem bizonyos emberekben, rajtuk keresztül, általuk megtestesítve is létezik. Sőt, mint máshol utal rá, ugyanabba az emberbe is egyszerre fészkelheti be magát a jó és a rossz, állandó küzdelmet folytatva egymással.

Vázlatos gondolatmenetemben Fejtő identitáskeresése és társadalom-, történetiszemlélete közötti összefüggéseket szeretnék kimutatni. Legrészletesebben, a legelmélyültebben három nagy történeti témakörrel foglalkozott: a Habsburg monarchia felbomlásával, a népi demokráciák keletkezésével és a magyarországi zsidóság történetével. Kisebb-nagyobb írásaiban azonban rengeteg egyéb történeti kérdéssel kapcsolatban foglalt állást, a magyar és egyetemes történelemre vonatkozó nézetei logikusan épülnek egymásra s a gonosz, a rossz keresése, meghatározása, az ördög munkálkodásának keresése és szembeállítás a jóval, minduntalan visszatérő motívumok fejtegetéseiben.

¹ Fejtő 2006, 14-15.

² Fejtő 1990 A, 404.

³ Fejtő 2006.

⁴ Fejtő 1997, 41.

I - A döntések lehetőségei és korlátai

Ilyen, az ördöghöz kapcsolódó közös motívum (leginkább talán *A népi demokráciák története* mindkét kiadásában⁵, a könyvről írva s a témakörrel kapcsolatos számos egyéb munkájában), hogy minduntalan a történelmi személyiség döntési lehetőségeinek határait keresi, közvetve - közvetlenül saját politikai és személyes döntéseinek helyességét vagy helytelenségét is mérlegelve.

„Nem mindig volt könnyű összeegyeztetnem aktivista mivoltomat az esztétizmusommal... szkepticizmusomat a vallásos nosztalgiaikkal, amelyek továbbra is táplálták bennem a szakrális zene imádatát... vonzottak a marxizmus racionalista... és humanista igényei,...de taszítottak és lázongásra, lázadásra ösztönöztek a szektarianizmus és terrorizmus terméketlenítő visszahatásai.”⁶ írja visszaemlékezéseiben.

Fejtő élesen elhatárolta az Ó-és Újszövetség ördöggképét. Értelmezése szerint az Oszövetség Ördöge keményszívű főnöke, Isten parancsait következetesen, lelkiismeretesen végrehajtó bürokrata, így tehát az általa elkövetett rosszért nem felel, Isten végtelen hatalmának része a Rossz feletti rendelkezés is. Az Újszövetségben viszont az Ördög Isten jóságának ellenpontja, a Rossz pólusának megtestesítője, az Isten végtelen jóságában hívők számára kézenfekvő bűnbak, legyőzése a következetes istenhívők feladata. Jézus színre lépésével Isten mindenhatóságának bizonyítása helyett az Isten „védelmező atyaisága” kerül előtérbe.

Ha korlátlanul mindenható, akkor ugyanis a rossz is az ő műve, de a rosszat inkább saját magunkban kell keresnünk. Ezért viszont a Sátán a felelős, ő visz minket a kísértésbe, amitől aztán Isten segítségével szabadulhatunk meg. Pál apostolra vezet vissza azt a gondolatot, hogy az emberi lét csatátér, „ ahol test és lélek, jó és rossz tusakodik egymással, és szinte magától értetődő, hogy az utóbbit az ördög sugallja”⁷. Utal arra, hogy a középkor irodalma milyen sokat ír „a keresztény lelkekben dúló keserű harcról, hogy a természetnek vagy az erkölcsi szigornak engedelmesskedjenek-e”⁸.

Az emberi lét egyik alapeleme a harc: „aki embert mond, viszályt mond, és ha viszályt mondunk, hajlamosak vagyunk rá, hogy a Sátán kezét lássuk a dologban az ellenfél oldalán.”⁹

Oknyomozó újságíróként, elemző történészként, politikatudósként strukturális sajátosságokat, törvényszerűségeket keres és mutat ki, személyisége azonban mindig a személyes felelősség kutatásának irányába tereli figyelmét. Mély nyomot hagyott benne Illyés Gyula véleménye népi demokrácia könyvről: „Egyvalami hiányzik ebből a könyvből szerintem. Nem tűnik ki belőle eléggé, hogy egy véres kezű Übü zsarnokságát szenvedtük el. Azt hiszem, hogy bizonyos

⁵ Fejtő1952. Fejtő 1969. Magyarul: *A népi demokráciák története I-II.* Magvető-Magyar Füzetek. Budapest. 1991

⁶ Fejtő 1990A. 470.

⁷ Fejtő 2006. 78.

⁸ Fejtő 2006. 90.

⁹ Fejtő 2006. 77.

értelemben igaza volt Illyésnek: A társadalmi-gazdasági felfordulásról, sőt a terrorról adott magyarázataim ésszerűséget tulajdonítottak ezeknek a jelenségeknek, márpedig nem volt bennük ésszerűség, hiszen a források – vagy legalább az egyik forrásuk – Sztálin paranoiájában keresendő”¹⁰ Rákosit jellemezve idézi Nógrádi Sándort: „Mevolt benne a Gonosz intelligenciája”¹¹ és később sátáni Sztálinról ír¹² (1990/434). Hasonló okból imponált neki jóval korábban Hermann Rauschning 1939-ben publikált: *A nihilizmus forradalma*¹³ c. Műve: „Rauschning szerint a náciizmus... szétfeszítette ...a szokásos társadalomlélektani és politikai elemzés kereteit: a gyűlölködések, a gonosz, romboló és gyilkoló ösztönnek ördögi túlhajlását látta benne”.¹⁴

Pályájára visszatekintve Fejtő egyik fontos üzenete: „A szovjet kísérlet... bizonyítja, s azt hiszem, végérvényesen, hogy a racionalista, vagyis az ésszerűségen alapuló optimizmus, amely ötven évvel ezelőtt irányította lépteimet, nem más, mint illúzió”.¹⁵ (1990/ 167)

A magyar zsidóság történetéről szóló szintézisében egész fejezetet szentel Babits 1919 utáni önvizsgálatának. Átütő empátiával, részletesen ismerteti Babits Magyar költő kilencszáztizenkilencben (Vita és vallomás) című esszéjét, amely „rendkívüli dokumentuma egy inkvizitorok által üzetett költő vívódásának, akit nemzetellenességgel, osztály, hazája elárulásával és kozmopolitizmussal vádoltak, ami a kor szótárában már egyet jelentett az „elzsidósodással”, a zsidóság iránti cinkossággal.”

II - A zsidó asszimiláció lehetőségei és korlátai.

A másik nagy dilemma a zsidóság asszimilációs perspektívái és felelőssége saját sorsáért, nagyon személyes megfogalmazásában: „...megismertem a – Kertész Imre szerint legsúlyosabb – kísértést, amelybe a történelmi tudás és műveltség ejtheti az értelmiségi embert: saját magának a megtagadása, a kísértés, hogy bűnösnek érezze magát.... Hogyan érezzük magunkat ártatlannak, amikor az ember oly végtelenül embertelen? Celan, Primo Levi, Tadeusz Borowski és még oly sok túlélő bevégezte a hóhér munkáját azzal, hogy önkezével vetett véget életének.”¹⁶ A kollektív sors és a személyes döntések közötti viszony foglalkoztatja. Zsidó identitásával kapcsolatos belső feszültséget mutat egy az 1960-as izraeli útjával kapcsolatos Tel Avivról elejtett megjegyzés: „nyüzögtek... a Galiciából újonnan bevándorolt zsidók, akiket úgy szégyelltem, ahogyan a gazdag ember szégyelli szegény rokont”.¹⁷

¹⁰ Fejtő 1990 A, 354.

¹¹ Fejtő 2000, 289

¹² Fejtő 1990A, 434.

¹³ Hermann Rauschning, *The Revolution of Nihilism*. W. Dickes, Allianz Books Corporation, 1939.

¹⁴ Fejtő 1990A, 196-197

¹⁵ Fejtő 2000, 208.

¹⁶ Fejtő 1997, 15.

¹⁷ Fejtő 1990A, 413.

D. H. Lawrence-el kapcsolatban emeli ki, hogy az angol író milyen elszántan tagadta meg proletár apját „valami hasonló folyamat megy végbe nem egy zsidó asszimiláns esetében. Mivel olyan környezethez hasonulnak, amelyben az antiszemitizmus hagyomány, gyakorta maguk is tudatosan vagy nem tudatosan antiszemiták lesznek, minthogy az egykori hitsorsosok elleni agresszivitást látják a legjobb biztosítéknak arra, hogy vissza ne térjenek a megtagadott tradíciókhoz.... Mindig is utáltam az asszimiláció problémájának ezt a gyűlöleten és gyávaságon alapuló úgynevezett megoldását, melynek Otto Weininger, ez a nagyon tehetséges, de elviselhetetlen osztrák volt a kiemelkedő példája. Semmitől se viszolyogtam erősebben, mint a Chomsky-féléktől: ez az amerikai nyelvész és társai, dühödt zsidó antiszemiták, századunk hetvenes éveiben éltek virágkorukat”.

Erről vall Radnóti Miklósról írva is: „Ha a „tősgyökeres keresztény” magyarság nem jön rá, hogy a nemzet anyagi és szellemi fejlődéséhez szüksége van az asszimilálódó, az egyéb nemzetiségek többségével ellentétben a magyar művelődésbe, gazdaságba, politikába integrálódni akaró zsidóságra, akkor az utóbbi miért futna olyan szekér után, amelyik nem veszi fel? Szegény Miklós, futott, futott s vesszőfutásában, tragikus kapaszkodásában, *malgré lui*, nagy, de jellegzetesen zsidó-magyar költővé nőtte ki magát. Én meg elfutottam, s ezzel megszakadt az Érzelmes utazás-sal kezdett szépírói pályám, de elkerültem a mártírságot is”.¹⁸

Felfigyel Komlós Aladár önmarcangolására, aki Kasztnernek köszönhetően elkerülhette a deportálást és hazatért, de 1986-ban visszaemlékezve arról ír, hogy el kellett fojtania társadalmi, politikai ösztöneit. „Az asszimilált, ám felemás módon integrálódott zsidó „kisebbségi komplexusának” vallomása ez, amely megkötötte e nagytehetségű ember alkotóerejét. A szubjektivitás és a spontaneitás elkerülése iránti aggályos figyelme mellett ez először arra vitte, hogy engedményeket tegyen a népiek nézőpontjainak, utóbb a mind szektásabbá váló Lukács György tanításaiban testet öltő marxizmusnak”.¹⁹

III - A kompromisszumok, a középút keresése

Átfogó értékeléseiben ritkán árnyal. Különösen keményen fogalmaz azokkal kapcsolatban, akik értékelése szerint túlzott megértést tanúsítottak a kommunizmussal s leginkább a sztálinizmussal szemben: „Ő, ezek a makulátlan, kifogástalan, szigorú férfiak, ő, ezek a cicerói tógában díszelgő állítólagos nagy gondolkodók és szabad szellemek, ezek a Lukácsok, Althusserek és Bendák ! A szellem extra árulói !”²⁰

„Nem érti”, „miért tekintik Loius Althussert egyáltalán gondolkodónak.” Egyensúlyát veszített, rögeszmés embernek látszott., aki agresszivitását sokáig a sztálinizmus utolsó mohikánjaként élte ki. Később egy fejvesztett féltékenységi rohamában megfojtotta a feleségét”.²¹

¹⁸ Fejtő 1990 A. 171.

¹⁹ Fejtő 2000. 286.

²⁰ Fejtő 1999. 329.

²¹ Fejtő 1991. 449.

Lukács szerint a legrosszabb szocializmus is jobb a legjobb kapitalizmusnál, Ernst Bloch szerint ez hamis, mivel rossz szocializmus nem létezik, a szocializmus lényegét tekintve jó, ami tehát rossznak minősíthető egy magát szocialistának nevező rendszerben, annak semmi köze a szocializmushoz. „Ó, ezek a marxista filozófusok! Van-e rájuk jobb magyar szó, mint az, hogy k...?”.²²

„Leninnek tulajdonítható a párt érdekének minden törvény fölé helyezése, amit Sztálin következetes vasakarattal végrehajtott. Igaz, némelyek, s olyan korántsem jelentéktelen formátumú emberek, mint Lukács, Aragon, Éluard, belementek ebbe a dialektikus – vagy inkább diabolikus – alkuba. De ez nem az én világom”.²³

Az ördögkeresés egyik válfaja a bűnbakkeresés. E széles körben megfigyelhető csoport- és tömegpszichológiai jelenség fontos jellemzője, hogy a bűnbakkeresők saját maguk legkevésbé kedvelt, saját maguk számára feszültséget, lelkiismeretfurdalást okozó tulajdonságait vetítik a bűnbakra. A sikeresen alkalmazott bűnbakkeresés oldja a társadalmi feszültséget, erősíti a csoportkohéziót, de az egyén számára is hozhat megkönnyebbülést.²⁴ Talán nem méltánytalan, ha a bűnbakkeresés e mechanizmusával is próbálom értelmezni Fejtő. fent idézett szélsőséges felháborodását, amikor azokról ír, akik az 1950-es évek közepéig kitartottak a sztálinizmus, a sztálini szovjet politika támogatása mellett. Felháborodásával saját dilemmáit is oldja. Így értelmezhető, amikor rendkívül kritikusan ír Julien Bendaról, aki elhitte a Rajk per vádjait, „inkább hitt a Francia Kommunista Pártnak..., mint nekem a elfogultsággal gyanúsítható emigránsnak”. Fejtő nyilván emlékezett arra a sajtótájékoztatóra, amikor Károlyival együtt mutatták be a Mindszenty perről készült Fekete Könyvet („Sose szégyelltem még annyira magam, mint az akkori viselkedésemért. És még ma is szégyellem magam”²⁵) és sokáig kísértette az azt követő hónapok dilemmája: szakítson e a hivatalos Magyarországgal? Visszatekintve eleve rossz döntésnek tartotta a sajtóirodai állás elfogadását.” Igent mondtam. Hogy miért? Bevallom, még ma sem tudom egészen. Második magyarországi utazásom nyomán immár semmi illúziót nem tápláltam a rezsim természetét illetően...rossz ügy szolgálatába álltam és... egy ideig... megtettem a magamét – rossz lelkiismeret okozta hasfájással –, hogy félretájékoztassam a franciákat Magyarországról....nem hallgattam sem a lelkiismeretemre, sem az eszemre”.²⁶

Saját magára is haragszik, amikor Mód Aladárt kritizálja a Rajk per kapcsán: Mód idézett érvelése szerint ugyanis Fejtő annak köszönhette a tisztánlátását, hogy ellenségesen fordult szembe a párttal, Módék viszont bíztak a pártban és kiderült: igazuk volt, hiszen a párt rehabilitálta Rajkot. Fejtő itt is éles

²² Fejtő 1990 A, 345.

²³ Fejtő 1990 A, 468.

²⁴ Ld. Thomas Douglas, Scapegoats. Transferring Blame. London-New York, 1995., Pataki Ferenc, Bűnbakképzési folyamatok a társadalomban. Akadémiai, Budapest, 1993., Pók Attila: A bűnbakok haszna és kára. Vázlatos gondolatok a baloldali magyar értelmiség 1945 utáni útkereséséről. In: Miszlivetz Ferenc (szerk.) Találjuk ki...! Tanulmányok Hankiss Elemér tiszteletére. MTA Politikai Tudományok Intézete – Savaria University Press. Budapest-Szombathely, 2008. 232-243.

²⁵ Fejtő 1990 A, 307.

²⁶ Fejtő 1990 A, Uo.

hangon íté: „Az ilyen érvelgetések is mutatják, milyen cinizmusba és erkölcsi mocsárba sülyedhet olykor a marxista dialektika.²⁷ Mód szerint Fejtő volt a 30-as évek eleji pesti kommunista csoport intellektuálisan legérettebb, az elméletben és filozófiában legképzettebb tagja, aki „a világforradalom közeli és elkerülhetetlen győzelmében reménykedett”.²⁸ Hogyan lehettem ilyen vak?²⁹” kérdezi s némi önmentséget talál abban, hogy még egy Hamvas Béla is beismerte: a némi kritikai érzékkel megáldott emberek is engedhetnek – bizonyos időre – a marxizmus csábításának.³⁰

Más témákban is határozottan íté, egyértelműen a külső tényezőkre koncentrál, a belülről feszítő erőket másodlagosnak minősíti hatalmas anyagot mozgató, a Monarchia felbomlását elemző könyvében: „Kutatásam arra a hipotézisre vezettek, hogy még ha el is vonatkoztatunk azoktól a népeket és nemzeteket évszázadokig összetartó erőktől, melyeket valaha a történelem szükségszerűségei és véletlenei hoztak létre, hogy a kívülről jövő állandó nyomást ellensúlyozva egyesítsék e népeket, a centrifugális erők nem vezethettek volna belülről kiinduló bomlásra, ha a szeparatista törekvéseket(amelyekről sem azt nem lehet bizonyítani, hogy egységesek, voltak, sem azt, hogy a lakosság többségét képviselték) nem támogatták, bátorították volna az antant ‘döntéshozói’”.³¹

Ugyanilyen egyértelműséggel foglal állást 1968-ról: „Pierre Mendes France... megdöbbenően helytelenül elemezte 1968 májusának látszat forradalmát... őt, az alkotmányhoz egyébként szigorúan ragaszkodó köztársaságit magával sodorta a realitásokat elhanyagoló ifjúsági mozgalom. Mindezek alapján felmerült bennem a kérdés: vajon ez a Mendes France nem a politikába tévedt moralista-e, olyan ember, akit [...] kudarc komplexus motivál [...] az én mendesizmusomnak 1968-ban vége szakadt.”³²

Igazi, hangoztatott igénye azonban a kiegyenlítés, a harmónia, a középút. Kedvenc hőse Erasmus, „aki „az első között tesz kísérletet arra, hogy összeegyeztesse a keresztény hit igazságait és gyakorlatát a tudományos gondolkodással”³³ s „...egyszerre küzdött az elfajzott római egyház és a lutheri lázadás fanatizmusa ellen”.³⁴

Elpanaszolja: már diákkorában sem tudott nem tud választani Petőfi „kalandorsága” és Deák „kapituláns magatartása” között, ugyanolyan nehéznek érezte az állásfoglalást, mint később a romantika és realizmus közötti választást. „Úgy vélem, teljesen igaza van Hanák Péternek, amikor azt mondja, hogy Kossuth és társai hibái a forradalom túlságosan elvont, abszolutizált felfogásából fakadtak”.³⁵ - írja emlékezéseiben.

²⁷ Fejtő 1990 A, 333.

²⁸ Mód Aladár: Kortárs, 1969 május

²⁹ Fejtő 1990 A, 101.

³⁰ Fejtő 1990 A, 169

³¹ Fejtő 1990 B, 18

³² Fejtő 1990 A, 369.

³³ Fejtő 2006, 94.

³⁴ Fejtő 1990 A, 118

³⁵ Fejtő 1990 A, 34

Dormándi Lászlóról, Normai Ernőről, de leginkább Károlyiról vagy Lukácsról írva mindig éreztem e személyiségek kommunizmussal kapcsolatos dilemmáit, kritikus értelmiségi szemléletüket elhomályosító elfogultságaikat. Megragadja fantáziáját a pszichoanalízis eszköztára: „Freud szerint Mózes nem zsidó volt, hanem egyiptomi, mégis ő teremtette a zsidó népet, ő tette Isten kiválasztott népévé, Isten szövetségesevé a bálványimádás, a miszticizmus, a többistenhit elleni harcban. Ám igen nagy árat kellett fizetni a kiválasztottságért, a zsidóktól megtagadtatott a lélek és test harmóniája, a Periklész-kori boldog görögök e kiváltsága”.³⁶ Indulatainak, érzéseinek forrását keresve az 1960-as évek végén gyakorlatban is megismerkedik az analízissel, „amelyet az ördögűzés korszerű formájának”³⁷ érez s rájön: állásfoglalásait világosabb fővel tudta volna megtenni, ha jobban ismeri önmagát. „Kevésbé lángolóan, de a tárgyilagosságra és a viszonylagosságokra figyelő visszafogottsággal... mértékletességgel... Alapjában véve nem vagyok polemikus természet.”³⁸ „Az én tanítómestereim jobbadán az álmodozások és az érzelmek nagyjai voltak...”³⁹ Minden gondolkodó embert közelről érinthet következtetése. „Azt hiszem, már az is nagy eredmény, ha az ember eléri az irgalmasságnak azt a fokát, hogy megbékél önmagával”.⁴⁰

IV - Hit és illúziók

Nagyformátumú személyiségek leginkább paradoxonokkal jellemezhetők, Vajda Jánoshoz, Adyhoz vagy József Attilához hasonlíthatóan Fejtő hívő ateista, átéli mindazt, ami teher lehet a hitben és ami nyomaszthat egy ateistát: „Évekig tanulmányoztam a teológiát és a misztikát, s ez nem múlt el nyomtalanul. Ateistának vallottam ugyan magamat, de azért nyitva hagytam egy kis kaput az istenhit előtt. A szocializmus voltaképpen fogadás... arra, hogy a természetben és a társadalmon a vallás segítségével nélkül is úrrá lehetünk...”⁴¹ A vallást nem holmi butító kábítószernek tekintti, hanem a megkönnyebbülés, a vigasz, a belenyugvás, a megbékélés eszközeinek. Hite illúziók nélküli, nem hisz sem a halhatatlanságban, sem Jézus isten mivoltában, sem a feltámadásban, sem pedig Isten mindenhatóságában, kivált mivel az utóbbi szöges ellentétben áll a világon mindenütt jelen lévő gonosz uralmával. Ionescoval együtt igazat ad Goethének, amikor a Sátánt szinte azonos szintre helyezte istennel.

V. Az alkotó kétely

Fejtő Ferenc egész életét áthatotta az alkotó kétely, bár konkrét történeti-politikai kérdésekkel foglalkozó egyes munkái (legyenek rövid cikkek vagy vastag könyvek) szilárdságot, határozottságot, egyértelműséget sugallnak. Egyik méltatója szellemes megfogalmazásában: „A XX. század európai történelemszeinek talán ő az az

³⁶ Fejtő 1990 A, 214.

³⁷ Fejtő 1990 A, 400.

³⁸ Fejtő 1990 A, 401.

³⁹ Fejtő 1990 A, 63.

⁴⁰ Fejtő 1990 A, 401.

⁴¹ Fejtő 1990 A, 166.

agyveleje, amely a legtöbb tényrt raktározta, s mindazokat a legszigorúbban rendezte el önmagában. Mindegyik tanulmánya olyan, mint valamely tömör és szétbonthatatlan szerkezetű alkotmány, annak kiméletlenül részletes kommentárjával. Nála a tények úgy nyugosznak egymáson, akár a lépcsőfokok”.⁴²

Mégis: az értelmiségi lét alapja a kétely, a kérdésés és újrakérdésés nem szűnő késztetése, taktikai és stratégiai dilemmák sok fejfájást okozó megélése. Cz. Milosz a baloldali értelmiségiek dilemmáival foglalkozó híres c. könyvének mottója remekül illusztrálja ezt: „Ha valakinek 55 százalékosan tényleg igaza van, az nagyon jó, nincs mit róla vitatkozni. Ha valakinek 60 százalékban igaza van, az csodálatos, nagy szerencse, hálát kell érte mondani Istennek. De mit mondjunk arról, akinek 75 százalékban igaza van? Bölcs emberek szerint az gyanús. És mit gondoljunk arról, akinek száz százalékban igaza van? Bárki, aki úgy gondolja, hogy száz százalékban igaza van, az egy fanatikus fajankó, a legrosszabb gazember”.⁴³ Fejtő látszólagos határozottsága, egyértelmű ítéletei mögött mindig ott volt az alkotó kétely, a helykeresés, legyen szó a baloldal nemzethez kötődéséről, a zsidóság és az úristen viszonyáról vagy személyes sorsával kapcsolatos döntéseiről. Minderről alkalmi megjegyzései, levelezése, leginkább pedig 1997-es könyve⁴⁴ árulkodik.

A huszadik század egyik utolsó magyar társadalomtudós - író- újságíró polihisztoraként Fejtő érdeklődése az Ótestamentumtól a Bush adminisztráció Irak politikájáig, a magyarországi zsidóság történetétől a Gyurcsány kormány kisebbségi politikájáig a magyar és egyetemes politika- és művelődéstörténet számtalan kulcskérdésére és napi problémájára terjedt ki és utolsó percéig mindig rendkívül határozottan, egyértelműen értékelt. Nemegyszer változtatott is álláspontjain, de – legalábbis látszólag – nem lassan, mérlegelve, kételyekkel küszködve, hanem gyorsan, keményen, vállalva a politikai következményeket is. Liberális szocialistaként kereste folyamatosan helyét a baloldalon, a magyar eszme- és politikátörténetben nem ismeretlen módon a morális integritás, a doktrinerség és a bámulatos szellemi nyitottság egyszerre jellemezte oly sok szeretetet adó és kapó, fizikai gyengeségét is leküzdő, utolsó percéig mindig tette kész egyéniségét. Tudta, hogy az Ördög velünk és bennünk is él s vele is harcolva egyszerre akarta megérteni és másokkal megérteni, befolyásolni és formálni – leginkább a gondolat és a határozott célokat kitűző, de esendő személyiség erejével – a körülötte lévő világot. Múltat, mindenkori jelent és jövőt.

Az idézett Fejtő-művek:

Fejtő 1952 Histoire des démocraties populaires. Paris, Ed. du Seuil, 1952.

Fejtő 1969 Histoire des démocraties populaires. Tome I – L'ère de Staline, Tome II – Après Staline. Paris, Ed. du Seuil, 1969.

⁴² Szabad Föld, 2008. december 30

⁴³ Egy öreg galiciai zsidótól idézi Czeslaw Milosz. The Captive Mind. Vintage International Edition, New York, 1990, V

⁴⁴ Fejtő 1997

- Fejtő 1990A Budapesttől Párizsig. Budapest, Magvető, 1990.
- Fejtő 1990B Rekviem egy hajdanvolt birodaloméért. Ausztria-Magyarország szétrombolása. Minerva-Atlantisz, Medvetánc, 1990.
- Fejtő 1997 A zsidó és az Úristen. Eretnek esszé. Logos, Historia diaspora II., 1997.
- Fejtő 2000 Magyarság, zsidóság, Budapest, História – MTA Történettudományi Intézete, 2000.
- Fejtő 2006 Isten, ember, ördög. Elmélkedés a rosszról és a történelemről. Budapest, Holnap kiadó, 2006.

A nagyhatalmak és az Osztrák-Magyar Monarchia felbomlása

A Habsburg Birodalom életébe a nagyhatalmak kétszer avatkoztak be döntő módon. 1849-ben amikor megmentették a felbomlástól, majd 1918-19-ben, amikor kimúlását segítették elő. Az 1849-es aktorok közül Oroszország jutott döntő szerephez. A dinasztikus szolidaritás jegyében, valamint a forradalmi hullám továbbterjedésétől, s ennek rendjén saját multietnikus birodalmának a dezintegrálódásától tartva a cári félretette a dunai birodalom ukránok lakta területeire – Kelet-Galiciára, Bukovinára, Kárpátaljára – vonatkozó expanzív igényeit, s a Habsburgok megsegítésére rendelte hadseregét. Nagy-Britannia és Franciaország katonailag ugyan nem avatkoztak be, ám passzivitásukkal egyértelműen azt jelezték, hogy a Habsburg Birodalom fennmaradását az európai hatalmi egyensúly szempontjából elengedhetetlennek tartják. „Ausztia – mondotta volt ezzel kapcsolatban Palmerston, későbbi brit miniszterelnök 1849-ben – Európa közepén fekszik, [s mint ilyen] a jótalan terjeszkedés gátja egyfelől, az invázió akadály a másfelől. Európa politikai függetlensége és szabadsága ... Ausztriának mint európai nagyhatalomnak a fenntartásához és integritásához van kötve; ezért bármi, ami közvetlenül vagy közvetve arra irányul, hogy gyöngítse vagy megbénítsa Ausztriát, vagy még inkább, hogy elsőrendű hatalmi helyzetét egy másodrangú állam szintjére szállítsa le, olyan szerencsétlenség Európára nézve, amelyet minden angolnak kötelessége megelőzni és elhárítani”.¹

Az 1849 utáni 60-70 évben a Monarchia megítélése Szentpétervárott, Londonban és Párizsban egyaránt megváltozott. Azzal, hogy az 1854-55-ös krími háborúba a Habsburgok a törökök, illetve a nyugati hatalmak oldalán avatkoztak be, és 1854-ben ideiglenesen megszállták a dunai fejedelemségeket, elveszítették Oroszországban bizalmát. Bosznia-Hercegovina 1878-as okkupálásával s még inkább 1908-as annektálásával Bécs és Szentpétervár viszonya végletesen megromlott. A balkáni erőegyensúly ezzel ugyanis a Monarchia javára és Oroszország rovására tolódott el. Az annexió ténye Londonban és Párizsban is csökkentette az 1879-ben egyébként is a Német Császársággal szövetségre lépett Monarchia kedvező megítélését. A dunai állam kiegyensúlyozó stratégiai szerepéhez fűződő feltevések veszítettek relevanciájukból azért is, mert a birodalom belső viszonyait súlyos feszültségek tették kiegyensúlyozatlanná. Nemcsak a szlávok – elsősorban a csehek és a horvátok – föderalizmus iránti vágya maradt kielégítetlen, hanem a század első évtizedében a birodalom két privilegizált nemzetének, a

¹ Idézi Arday Lajos: Térkép csata után Magyarország a brit külpolitikában 1918-1919. Budapest, 1986. Magvető 8.

németnek és a magyarnak a kapcsolata is megromlott. A háború előtti években a nyugati világban ezért divattá vált a Monarchiát is – az Oszmán Birodalomhoz hasonlóan – „Európa beteg emberének” nevezni.

Az I. világháborút – mint általában a háborúkat – területekért vívták. A Monarchia déli – tiroli, isztriai és dalmáciai – területeire Olaszország, a többire Szerbia tartott igényt. Erdélyt és a csatlakozó részeket ugyanakkor Románia követelte. Hadba lépésük, illetve háborús erőfeszítéseik fejében az antant hatalmak ezeket a területeket 1915-16-ban Olaszországnak, Szerbiának és Romániának ígérték. Az ellenséges nagyhatalmak közül a Monarchiával szemben közvetlen területi igényeket csak Oroszország támasztott. A régi múltra visszatekintő orosz expanziós terveknek megfelelően Pétervár a Monarchia keleti, ukránok és ruszinok lakta tartományait igényelte. A lengyelek lakta galíciai részeket ugyanakkor egy Oroszországon belüli autonóm Lengyelországhoz kívánta csatolni.

Az Osztrák-Magyar Monarchia maradék, Lengyelország, Nagy-Románia és Nagy-Szerbia közé ékelődött területeinek jövőjét illetően a cári diplomácia kezdetben bizonytalanzkodott. Közvetlenül a háború kitörése előtt és után maga a cár többször nyilatkozott olyan értelemben, hogy Ausztria-Magyarország aligha élheti túl azokat a területi áldozatokat, amelyekre a háború végén majd rákényszerül.² Ugyanígy gondolkodott a politikai és katonai vezetés számos tagja is. „Ausztria-Magyarországot az orosz célokat szolgáló államokra kell felosztani” – vélekedett például a vezérkar főnöke, Alekszej nagyherceg.³ Az orosz diplomácia irányítója, Szazonov külügyminiszter ugyanakkor egymásnak ellentmondó nyilatkozatokat tett. A szövetséges államok követeinek 1914. szeptember 14-én arról beszélt, hogy a Habsburg Birodalmat a háború után három tagállamból, Ausztriából, Csehországból és Magyarországból álló királysággá kell alakítani. Paléologue francia nagykövettel 1915. január 1-én viszont azt közölte, hogy „Ausztria-Magyarországot darabjaira kell bontani”.⁴ A különböző megközelítések és belső viták eredője 1916-ra végül a teljes felosztás, illetve „új nemzeti államok” szervezésének elfogadása lett. Ausztria, Magyarország és Csehszlovákia közül Oroszország elsősorban az utóbbit kívánta szoros kötelékkel magához láncolni. Vazallus-státusnál több és jobb azonban Magyarországra sem várt volna.

Az 1917-es forradalmak, illetve Oroszország háborúból való kiválása megmentették Kelet-Közép-Európát az orosz befolyásolástól. Az igazságot osztó leendő győztesek közül csak a nyugati szövetségesek, Nagy-Britannia és Franciaország maradtak talpon, valamint az 1917-ben hozzájuk csatlakozott Egyesült Államok.

Oroszországtól eltérően a nyugati szövetségesek a háború első szakaszában nem rendelkeztek kikristályosodott és végleges állásponttal a Habsburg Birodalom jövőjéről. A nemzeti elvnek eleinte csak ott és annyiban tettek

² Hajdu Tibor: A cári Oroszország hadi céljai Magyarországgal szemben az első világháborúban. In: *Magyarország és a nagyhatalmak a 20. században. Szerk. Romsics Ignác.* Budapest, 1995. Teleki Alapítvány, 30-31.

³ Idézi Merrit Abeash: *War Aims toward Austria-Hungary: The Czechoslovak pivot.* In: *Russian Diplomacy and Eastern 1914-1917.* Ed. By Henry I. Roberts. New York, 1963. 96.

⁴ Maurice Paléologue: *A cárak Oroszországa az első világháború alatt.* Budapest, 1982. 126.

engedményt, ahol és amennyiben az az erőviszonyok megváltoztatása szempontjából kézzelfogható előnyöket kínált. Ilyen volt például a szerbek és a románok esete, míg az olaszoknak számos olyan területet is odaígértek, amelyeket etnikai érvekkel nem, illetve csak igen kis mértékben lehetett aláátmasztani.

Pontosan ez a bizonytalanság tükröződött abban az 1916 augusztusában készült és az ősz folyamán a miniszterelnök által is jóváhagyott titkos dokumentumban is, amelyben a brit Külügyminisztérium szakértői először tettek átfogó javaslatot a győzelem utáni európai területi rendezésre. Ez a tervezet Nagy-Britannia „legnyilvánvalóbb érdekének” Európa keleti felében a „germán hatalmak” és Oroszország befolyásának az ellensúlyozását, valamint területi terjeszkedésük korlátozását tartotta. „Ebből a célból – szögezték le a brit külpolitikusok -, valamint az általános tartós rendezés érdekében szem előtt kell tartaniuk a nemzeti elvet és az ésszerű gazdasági szempontokat...” A memorandum szerzői nem zárták ki, hogy a szövetségesek esetleg „megmentik” az Osztrák-Magyar Monarchiát, ahogy tették ezt 1849-ben is. Valószínűbbnek és kívánatosabbnak azonban azt a „föregatókönyvet” tartották, amely szerint a háború után a birodalom „a nemzetiségeknek szabad teret adó elképzeléseknek megfelelően” elemeire bomlik. A Brit Birodalom stratégiai érdekeinek szempontjából mindenekelőtt egy erős délszláv föderáció létrehozását vélték elengedhetetlennek Belgrád központtal, mivel ez „gátat képezhet a kelet felé irányuló német előrenyomulás útjában”. A Monarchia maradék területein a Németország részeként elképzelt Ausztria, a független Magyarország és Románia, valamint a független vagy esetleg a délszláv államhoz, illetve az orosz égisz alatti Lengyelországhoz kapcsolódó Csehország osztoztak volna.⁵ Ugyanilyen szellemben tájékoztatta Balfour külügyminiszter 1917 áprilisában a hadba lépésre készülő amerikaiakat kijelentve, hogy „Az Osztrák-Magyar Birodalom helyén három állam alakulna: Csehország, Magyarország és Ausztria.” Hangsúlyozni kell azonban, hogy ezzel párhuzamosan a Monarchia belső korszerűsítéssel, demokratizálással és föderalizálással összekapcsolt konzerválásának koncepciója is tovább élt. Maga Lloyd George miniszterelnök például 1917. február 10-én úgy nyilatkozott, hogy „bár szövetségeseink, azaz a románok, a szlávok, a szerbek és az olaszok oldalán kell állnunk, politikánk nem a teljes felosztás politikája”.⁶ Egy év múlva, 1918. január 4-én pedig a kabinet olyan döntést hozott javaslatára, hogy „szövetségeseink jogos igényei teljesítésének függvényében úgy érezzük, hogy Ausztria-Magyarországnak olyan helyzetben kell lennie, amelyből hatékony befolyást tud gyakorolni Délkelet-Európára”.⁷

A háború első felében bizonytalanodott a francia kormánypolitika is, sőt inkább a Monarchia fenntartását, semmint teljes felszámolását tartotta kívánatosnak. Erre utal Maurice Paléologue, pétervári követ egyik 1915 eleji jelentése, amelyben az orosz külügyminiszterrel folytatott eszmecserejéről számolt be. Jelentésének kulcsmondata így hangzott: „Ausztria kérdése az egyetlen, amellyel kapcsolatban nézetkülönbségre kell felkészülnünk az orosz kormánnyal szemben. Mindaddig,

⁵ Public Record Office, London, Cabinet 29/1.

⁶ Wilfried Fest: *Peace or Partiton. The Habsburg Monarchy and British Policy 1914-1818*. New York, 1978, 60.

⁷ Public Record Office, London, Cabinet 23/5, 14-15.

amíg létezni fog Németország és Olaszország, Ausztria fenntartása az érdekünk”. Philippe Berthelot, aki a vezető francia diplomaták közül legkevésbé rokonszenvezett a Monarchiával, s mellesleg Eduard Benešnek is közeli barátja volt, 1916. augusztus 8-án a cseh légió felállításával kapcsolatban azt ajánlotta külügyminiszterének, hogy „nincs még itt az ideje, hogy döntsünk Bohémia sorsáról”. S végül hivatkozhatunk a francia békejavaslatok kidolgozásának a céljával felállított bizottság (*Comité national d'études sociales et politiques*) 1916-os ajánlására is. Hosszú és heves vita után ez a testület végül úgy foglalt állást, hogy Franciaországnak nem az Osztrák-Magyar Monarchia megszüntetése, hanem föderalizálása az érdeke.⁸

Arra nézve, hogy ennek a föderalizált Monarchiának pontosan hogyan is kellene kinéznie, a franciák 1917 folyamán több tervezetet is készítettek. Ezek közül az egyik legkonceptiózusabb a francia vezérkar szakértőinek éleslátását dicséri. Ha a Habsburg Birodalom – hangsúlyozta az 50 oldalas összeállítás – egyszerűen elemeire bomlik, akkor valójában csak Németország dolga válik könnyebbé, hiszen a tengeri kijárat nélküli és egymásra féltékeny független kis államok valósággal versengeni fognak nagy szomszédjuk kegyeiért. A teendő és a jelszó tehát nem „delenda Austria!” hanem „constituenda Austria!” – éspedig független és demokratikus nemzeti államok társulásának a formájában, de továbbra is a Habsburgok jogara alatt. Az új birodalom négy nemzeti és egy multietnikus területi egységből állt volna: Ausztriából, Bohémiából (morva és cseh területek Szlovákia nélkül), „Kis-Magyarországból”, Horvátországból (a birodalom horvát, szlovén, szerb és dalmát területei), valamint Erdélyből. Régi birtokállományából a Monarchia elveszítette Bukovinát, amelyen Románia és Oroszország, valamint Galiciát, amelyen Lengyelország és Oroszország osztozott volna. Az Olaszországnak és Szerbiának tett 1915-ös ígéreteket a memorandum csak részben javasolta beváltani. Itália megkaphatja Tirolt és Goriziát, de Isztriát és Észak-Dalmáciát nem, mert ezek a területek létfontosságúak a Monarchia számára. Még nagyobb hibának tartotta volna a szerző a kulturálisan olyannyira különböző délszláv területek egyetlen állammá formálását. Szerbia megkapta volna Montenegrót, Bosznia-Hercegovinát és Dél-Dalmáciát Cattaróig, de a Monarchia integráns és túlnyomóan katolikus délszlávok lakta területeit nem. „Háromévi háború után – fejeződik be az anyag – ideje többet gondolni magunkra és kevesebbet másokra; a dicső békét, melyet Franciaország olyannyira kiérdemelt, nem szabad késleltetni olyan részletkérdésekkel, mint a szerbek vagy a románok többé kevésbé intranszigenz követelése”.⁹

A vezérkar és más konzervatív-royalista körök Monarchia-barát elképzeléseit a radikális-szabadgondolkodó – részben szabadkőműves – körök természetesen hevesen támadták. Ők Beneš és Masaryk érveit visszahangozva a Monarchia teljes széttörését követelték.¹⁰ Erőfeszítéseiket azonban egyelőre nem

⁸ Edith Marjanovic: *Die Habsburger Monarchie in Politik und öffentlicher meinung Frankreichs 1918-1918*. Wien, Salzburg, 1984, 3-56.

⁹ Archives Diplomatiques, Paris. Guerre 1914-1918. Autriche-Hongrie. Vol. 151 La situation politique en Autriche-Hongrie et ses conséquences. 23.07. 1917.

¹⁰ Lásd erre részletesen Fejtő Ferenc: *Rekviem egy hajdanvolt birodalomért. Ausztria-Magyarország széttörölése*. Budapest, 1990. Minerva, Atlantisz, Medvetánc. 272+352.

koronázta siker. A francia kormánypolitika 1917 végéig vonakodott kimondani a döntő szót a dunai birodalom jövőjéről.

Az Egyesült Államok szempontjából Európa s különösen A Duna-medence természetesen sokkal kisebb jelentőséggel bírt, mint Franciaországból vagy Nagy-Britanniából nézvést. Az azonban, hogy egyetlen európai hatalom vagy szövetségi rendszer sem lehet olyan erős, hogy hatalmát az egész kontinensre kiterjessze és ezáltal világhatalmi pozíciókra tehesen szert, az amerikai külpolitikának éppen olyan axiomatikus érvényű alapelve volt, mint a britnek. „Nem engedhető meg, hogy Németország nyerje meg ezt a háborút, de még az sem, hogy kiugorjon” – állapította meg Robert Lansing amerikai külügyminiszter már 1915. július 11-én tehát több mint két évvel az amerikai hadba lépés előtt. A vita tehát az Egyesült Államokban sem a stratégiai célról, hanem inkább arról folyt, hogy ez a stratégiai cél – a kontinentális erőegyensúly helyreállítása és Németország sakkban tartása – hogyan és milyen eszközökkel érhető el, illetve biztosítható. Ismeretes, hogy Wilson elnök 1918. január 8-i 14 pontos békeprogramjában nem a Monarchia széttröszkölése, hanem csak a széles körű nemzetiségi autonómia mellett kötelezte el magát. Az amerikai béke-előkészítő bizottság közép-európai referense ennek alapján még 1918 áprilisában is a Monarchia 5 tagállamból álló konföderációvá alakításáról készített tervezetet. Ugyanakkor tudjuk azt is, hogy maga Lansing sohasem osztotta ezt a koncepciót. Naplójában 1918. január 10-i dátummal ugyanis ez áll: „Úgy vélem, hogy az elnöknek fel kell adnia ezt az elgondolást, és a birodalom területén új államok felállítását, illetve Ausztria és Magyarország szétválasztását kell támogatnia. Meggyőződésem, hogy ez az egyetlen biztos módja annak, hogy a németek európai hatalmának véget vessünk. Úgy vélem, fontolóra kell vennünk egy lengyel, egy cseh és talán egy rután állam felállítását. Ezután következne Horvátország, Szlovénia, Dalmácia, Bosznia-Hercegovina, Montenegró és Szerbia egy államban történő egyesítése. Szintén meg kellene fontolni az erdélyi románok Romániához csatolását, és az olasz tartományokét Olaszországhoz. Végül, hogy a feldarabolás teljes legyen, az Osztrák Birodalmat és a Magyar Királyságot is szét kellene választani. Ezek a független államok a német ambíciók áthidalhatatlan akadályai lennének”.¹¹

A Monarchia jövőjével kapcsolatos nyugati bizonytalankodásnak 1917 végén és 1918 első felében három esemény vetett véget. Az első a második orosz forradalom, illetve az 1918 márciusában megkötött breszt-litovszki béke volt. A nyugati szövetségesek ezzel elvesztették legfontosabb keleti partnerüket, s egyben szembesültek a jövő Mitteleurópájának keleti körvonalaival. A Breszt-Litovszkban kodifikált kelet-közép- és délkelet-európai *neue Ordnung* lényege az orosz Birodalom Nagy Péter uralkodása óta megszerzett nyugati területeinek elszakadása, s e területeken német irányítás vagy ellenőrzés alatt álló nemzeti államoknak a létrehozása volt. A második új fejlemény a Monarchia új uralkodójával folytatott különbéke-tárgyalások botrányos befejeződése volt 1918. április 12-én. Annak közzététele, hogy Ausztria kész lett volna elismerni Elzász-Lotharingia

¹¹ Tarasovics Sándor: Amerikai béke-előkészületek az I. világháború alatt és tervek egy új Magyarországról. In: *Magyarország és a nagyhatalmak a 20. században*. Szerk. Romsics Ignác. Budapest, 1995, 65-70.

Franciaországhoz csatolását, IV. Károlyt lehetetlen és Németországgal szemben még kiszolgáltatottabb helyzetbe hozta. A harmadik pedig a Német Birodalom és a Monarchia közötti hosszú távú politikai, katonai és gazdasági együttműködést előirányzó egyezmény aláírása volt 1918. május 14-15-én. Washingtonban, Londonban és Párizsban ez utóbbit egyaránt úgy értelmezték, hogy Monarchia immár végérvényesen Németország járszalagjára került, s azt a kiegyensúlyozó szerepet, melyre sokan még 1917-1918-ban is alkalmasnak találták, a jövőben semmiképpen sem lesz képes betölteni. Lord Hardinge brit külügyi államtitkár 1918. május 23-i feljegyzésében ez a felismerés így jelent meg: „Ausztria leválasztására tett minden kísérletünk kudarccal végződött. A két császár találkozója – úgy tűnik – a német kötelék még szorosabbra fűzését eredményezte. Tovább kell folytatnunk a harcot, s mindazt, amit tehetünk: bátorítani az alávetett népeket, hogy lázadjanak fel a német-magyar uralom ellen”.¹²

1918 tavaszától ezért a vitakérdés többé nem az volt az antanthatalmak politikusai között, hogy megmarad-e a Monarchia vagy sem, hanem az, hogy hol húzódnak a birodalom helyén létrejövő új államok.

A szövetségesek először – 1918. június 3-án – Lengyelország függetlenségének támogatásáról adtak ki közös nyilatkozatot. Ez már Wilson elnök januári pontjaiban és a francia és a brit vezetők ez idő tájt elhangzott beszédeiben is említést nyert. A lengyelek, akik Napóleon bukása óta oly sokszor kísérelték meg visszazerezni függetlenségüket, s oly reménytelenül bíztak a nyugati segítségben, Oroszország bukásának köszönhetően most végre megkapták a remélt és elengedhetetlen támogatást. 1918 tavaszán és nyarán Franciaország azt követelte szövetségeseitől, hogy Lengyelország mellett Csehszlovákia és Jugoszlávia függetlenségéről is adjanak ki közös nyilatkozatot, s a leendő délszláv emigráns bizottságokat is kormányként ismerjék el. Anglia kivárása s a leendő délszláv államban riválist sejtő Olaszország merev ellenállása miatt Franciaország ezt a célját 1918 nyaráig nem érte el. Június 29-én Párizs így egyedül ismerte el a Masaryk és Beneš vezette párizsi Csehszlovák Nemzeti Tanácsot mint a cseh és a szlovák nemzet hivatalos képviselőjét, és a leendő csehszlovák állam kormányának bázisát. Hasonló lépésre Anglia augusztus 9-én, az Egyesült Államok pedig csak szeptember 3-án szánta el magát. Olaszország tiltakozása miatt Jugoszlávia hasonló nyilvános elismerésben a háború befejezéséig nem részesült. Ez azonban nem változtatott azon, hogy Lengyelországgal, Csehszlovákiával és Nagy-Romániával együtt egy nagy délszláv állam is a szövetségesek békecéljai között szerepelt.¹³ A részletkérdések részben Párizsban, a békekonferencia asztalánál, részben az érdekeltek egymás közötti helyi háborúinak az eredményeként dőltek el.

Az 1919-20-as Párizs környéki békék eredményeként az Osztrák-Magyar Monarchia helyén négy önálló állam, Ausztia, Magyarország, Csehszlovákia és Jugoszlávia jött létre. A birodalom egykori területeiből rajtuk kívül Lengyelország, Románia és Olaszország részesült még. Az új államokat, illetve államhatárokat konstituáló békeszerződések deklarált elve a nemzeti önrendelkezés volt. Ez

¹² Arday Lajos: *i.m.* 66.

¹³ Kalervo Hovi: *Cordon sanitaire ou barrière de l'Est ?* Turku, 1975. 129-131.

azonban olyan mértékben egészült ki más – gazdasági, stratégiai és sokszor pusztán területszerző – szempontokkal, hogy a régió új állami konfigurációja annyira sem felet meg a nemzeti-etnikai elvnek, mint amennyire azt a néprajzi-demográfiai adottságok lehetővé tették volna. Ebből is adódott, hogy alig több mint 20 évvel az első világháború befejeződése után máris kezdetét vette a második.

Ma rencontre avec François Fejtő

Jeune réfugié arrivé à Paris en transit pour les États-Unis, j'ai rencontré pour la première fois Feri vers le milieu de l'année 1950. A l'époque une dizaine de dissidents hongrois se sont retrouvés chaque mardi au bistrot « Tournon » au bout de la rue de Seine. C'est là qu'on m'a parlé de lui qui travaillait à l'agence France-Presse place de la Bourse. Rencontre très agréable entre un journaliste déjà célèbre, ami de « notre » grand poète Jozsef Attila, et un candide qui ne parle pas français et est en quête de relations.

Jusqu'en juin 2008, date de son départ nous nous sommes vus à plusieurs une centaine de fois. A l'AFP ou chez lui, longtemps à Neuilly et par la suite, près du centre Pompidou. Lors de ma première visite à son domicile boulevard Victor-Hugo à Neuilly j'ai remarqué – dispersé autour de son bureau dans un désordre indescriptible – un grand nombre de boîtes de chaussures remplies de bouts de papier ; de gribouillages illisibles et incompréhensibles sauf pour l'auteur utilisant des crayons de couleur. En fait, bien plus tard, Feri a préparé à sa manière « l'Histoire des démocraties populaires » et que je considère, compte tenu de l'impact à travers le monde universitaire, pour ma part, comme l'ouvrage le plus important de sa carrière. Un ouvrage rédigé sans les facilités qu'offre aujourd'hui Google ou les autres moteurs de recherche pour rassembler, confortablement installé devant son ordinateur, la documentation de base pour la rédaction, au lieu de passer des mois sinon des années dans les bibliothèques avec un résultat parfois décevant.

Feri était un artisan authentique ; j'ai pu observer (mais bien entendu incapable de comprendre) son système de classement très personnel, manifestement efficace.

Pas à pas, à l'occasion de rencontres périodiques et de conversations téléphoniques, je crois avoir découvert son « secret » qui marquera ses écrits. Fejtő accorde la priorité à l'explication des faits, des événements, au comportement des acteurs. Il ne se limite pas au rassemblement et au commentaire des documents mais veut aller plus loin. Il était beaucoup plus un analyste qu'un reporter. D'ailleurs, malgré ses nombreux déplacements professionnels à l'étranger, je ne connais pratiquement aucun de ses grands reportages. L'académicien Alain Decaux était un merveilleux conteur de l'Histoire, vedette de la télévision ; beaucoup parmi les « anciens » se rappellent encore les extraordinaires reportages sur la guerre d'Indochine de Lucien Bodard, fameux journaliste de France-Soir, alors que selon plusieurs de ses confrères, Bodard aurait passé une grande partie de son séjour à Saïgon et à Hanoï au bar d'un hôtel pour y recueillir les témoignages de ses collègues de retour du champ de bataille... Fejtő traite l'actualité en historien,

parfois doublé de psychologue ou de philosophe. Il lui est à la fois important d'expliquer pourquoi et comment se sont produits les événements dont il parle, que ce soit les choses vécues ou les rappels historiques.

Plusieurs années avant la parution de son « Histoire des démocraties populaires », la publication, dans le numéro de novembre 1949 de la revue « Esprit », d'une plaidoirie en faveur de Laszlo Rajk, son ami d'enfance (et son adversaire politique), condamné et exécuté par le régime stalinien est un petit chef-d'œuvre. Fejtő démontre l'innocence de l'accusé après avoir récusé, point par point, l'absurdité de l'accusation alors qu'à l'époque de la rédaction de son texte (40 pages de la revue), écrit à peine quelques semaines après le déroulement du procès préfabriqué, déroulé à Budapest, il n'avait pratiquement aucune documentation à sa disposition.

Nous connaissons tous l'extraordinaire parcours journalistique de Feri devenu sans aucun doute, le meilleur spécialiste du monde communiste en France.

Et, après son départ à la retraite à l'âge de 65 ans, le journaliste devient de plus en plus un historien, universitaire réputé. Après avoir passé - à son âge avancé - avec succès plusieurs examens, enseigne à Sciences-Po. Il m'a invité à plusieurs de ses séminaires pour parler aux étudiants de mes voyages à l'Est ; entre temps, le candide immigré que j'étais en 1950 est devenu journaliste français, collaborateur du « Monde » et de la radio d'État. Mon aîné de vingt ans, Feri ne m'a jamais traité comme un fils mais toujours comme un confrère...

En quelque sorte, nous sommes devenus des complices. En bonne partie en raison de la similitude de nos idées politiques, de notre opinion sur la situation en Europe centrale et orientale et de l'importance du développement des liens entre la Hongrie, notre pays d'origine et la France, notre pays d'adoption.

François Fejtö

Penso che parlerò anch'io in francese, non potendo esprimermi nella bella lingua ungherese. Ma mi permetterete di dire in apertura qualche parola in italiano, anche perché, come ricordava Peter Kende ieri, l'Italia era molto vicina al cuore, alla vita e all'opera di François Fejtö. Non solo perché era di casa in Italia, ma perché ha trovato in Italia un pubblico di amici ed estimatori di tutti gli aspetti della sua produzione, sia come grande specialista di questioni internazionali, sia come studioso di cultura e letteratura, sia anche come studioso di problemi di religione e direi anche del rapporto tra storia e religione.

Io sono forse l'ultimo dei suoi amici italiani, in ordine di tempo : la mia amicizia con lui è stata molto intensa, perché François sapeva suscitare sentimenti forti, ma meno antica di quella di Alberto Indelicato o Federigo Argentieri. Ho però avuto il privilegio di scrivere un libro con lui et c'est de cette expérience ce travail avec François Fejtö que je souhaiterais vous parler aujourd'hui.

En disant tout d'abord que cette expérience est l'éloge de l'ordinateur, parce que nous étions au début de cet instrument diabolique, et également du courrier électronique ; or, comme nous avons travaillé entre l'Italie, la France, le Royaume Uni, – pas la Hongrie vraiment, mais presque, – et nous échangeons des textes qu'il fallait reporter à unité, c'était parfois très difficile de communiquer. Sans cet instrument de travail je ne crois pas que nous serions parvenus à bout de chemin ; par conséquent merci à l'ordinateur, qui a permis que cette grande œuvre littéraire et historique « le Passager du siècle » soit pondue !

Nous avons commencé à échanger des notes sur ce projet de livre depuis des années et nous n'avions pas, au début, d'éditeur en France. Nous en avons trouvé un en Italie, mon éditeur de l'époque, mais à un certain moment, il a pris peur parce qu'il a dit : « Mais ce Monsieur, il a déjà 88, 89 ans, est-ce qu'il va pouvoir terminer le livre ? » Donc, manque de courage et surtout de prévoyance de l'édition italienne, mais retour de l'édition française à travers un très cher ami, Louis Audibert, hélas disparu peu après, qui était alors directeur des Essais chez Hachette, homme d'une grande finesse et d'une grande vision. C'est lui qui a eu l'idée de prendre un Hongrois et un Italien comme co-auteur d'un livre qui devait sortir en France non seulement pour le 90° anniversaire de Fejtö, mais pour le 10° anniversaire de la chute du Mur de Berlin. C'était donc un bilan de l'Europe passée à travers l'épreuve de trois guerres mondiales – deux « chaudes » et une « froide » – vue à travers le regard d'un témoin d'exception.

C'est grâce à, je dois dire, la passion de Louis, que nous avons pu entrer dans le vivant de ce projet. Nous nous connaissions bien, François et moi, nous en avons souvent parlé comme je l'ai dit, mais c'est seulement lors de nos premières

sessions de travail dans un très beau cadre qui inspirait la réflexion, un monastère en Provence sur les hauteurs d'Aix, que nous nous sommes vraiment plongés dans la besogne en découpant le plan du texte (méthode bien française !) et en préparant un schéma de questions et de réponses. Ce plan a subsisté jusqu'au bout, avec un choix de mouvements musicaux – la musique étant une autre passion commune – pour indiquer le contenu et le rythme des différents chapitres. Pourtant, si vous ouvrez le livre, qui a été remarquablement traduit en hongrois par Marta Fels, vous verrez que ce n'est pas l'un des deux auteurs qui pose les questions et l'autre qui répond, parce que le travail est rapidement devenu un amalgame : on décidait au préalable d'une grille de thèmes et on greffait dessus ce qu'on voulait faire, avec une part d'improvisation. Je pense que cela permet au livre de conserver un ton vivant et une certaine spontanéité. Nous n'avions d'ailleurs pas, cela va sans dire, la présomption de dresser en quelques 350 pages le constat du siècle, mais simplement de raconter un itinéraire qui pour être exemplaire n'en demeure pas moins personnel : d'où, me semble-t-il son charme, et en tous les cas le plaisir que nous prenions à nous pencher sur des sujets si graves.

On s'est beaucoup amusés pendant la rédaction et Charles en est témoin, même si nous avons eu un moment très difficile lorsque Rose est tombée malade et François devait quitter la maison de Neuilly. Il était très affecté et je crois que vraiment, sans la collaboration de Charles à ce moment-là, le projet n'aurait pu aboutir, ou du moins nous aurions dû l'arrêter. Mais l'arrêter pour le reprendre quand ? C'était le terrible été de 1998, un véritable tournant mais nous avons pu rebondir et reprendre le travail. C'est Rose qui la première nous a incitée à le faire et c'est donc la moindre des choses que ce livre, qu'elle n'a pu voir terminé, lui soit dédié.

Mais je veux penser surtout aux moments amusants, aux moments vraiment très sympathiques de rencontres et à toutes les occasions où nous avons pu rire ensemble, je garde des anecdotes qui me sont très chères personnellement parce qu'elles dévoilent un aspect peut-être moins austère de la vie et de l'activité de François Fejtő, mais qui prouvent comme même dans les situations les plus sérieuses, son humour hongrois l'aidait toujours et nous aidait à dépasser des discussions parfois tendues, dirais-je, parce que nous ne partagions pas les mêmes points de vues sur toutes les choses. Je me souviens d'une fois où il me regarde et me fait avec son petit accent si personnel : « Maurizio, vous n'êtes pas seulement Italien, vous êtes un peu mussolinien » parce qu'il y avait un point où je ne voulais pas accepter quelque chose qu'il voulait faire. Puis à un autre moment où il a repris quelque chose que je voulais proposer, il me dit : « Ah Maurizio, vous me faites dire des choses très très intelligentes ».

Voilà. Nous avons décidé de partager finalement le livre en trois parties. C'est là vraiment le passage du siècle, tel que le livre le décrit : l'avant-guerre, la période de la l'entre-deux-guerres, plutôt la période de la première guerre mondiale jusqu'à l'entre deux guerres, la 2^e partie qui touche à la guerre et à l'après-guerre et la 3^e partie, ce qui s'ouvre après 1989. Il m'est arrivé de relire des passages du livre pour participer à des commémorations et des articles à l'occasion de ce centenaire, notamment pour la belle page que lui a consacrée *Il Giornale* – le quotidien libéral

milanais auquel il a collaboré pendant une bonne vingtaine d'année, à partir d'autres fidèles amitiés italiennes, celle de deux grands journalistes, Indro Montanelli et Enzo Betiza. Eh bien, en relisant ces pages, je trouve qu'il y a une très grande actualité dans les propos de François sur tous ces thèmes. Je vous en cite trois, parce que nous n'avons pas le temps et puis je souhaite, que le livre ait encore beaucoup de lecteurs, parce qu'il le mérite, à cause de François, bien sûr. C'est l'attention qu'il consacre au thème du fédéralisme. Je pense que dans la situation de l'Europe actuelle et de la nécessité de relance actuelle si elle veut être un sujet de quelque conséquence dans le panorama international, cette idée, qu'il a l'union et de la fédération, beaucoup plus la coopération exclusivement entre gouvernements est une chose qui pour lui avait une importance, je dirais prophétique. Il y avait certainement un côté où il revivait d'une façon un peu romantique ce qu'il avait vu dans l'Autriche-Hongrie de son enfance, de ses souvenirs, de son monde familial, peut-être qu'il le voyait un peu trop naïvement à la distance, il y a d'ailleurs tout un mythe nostalgique de l'Empire « K und K » dont il n'était pas exempt. Vous savez qu'il y a eu beaucoup de contestation autour de son « Requiem pour un Empire défunt » et nous-mêmes, nous discutons beaucoup : destruction ou dissolution de l'Empire des Habsbourg ? La question est encore ouverte. Mais l'idée de fédération était plus forte et très moderne. Le second aspect de ce livre, est la foi dans le multipolarisme à niveau international. C'est-à-dire, même s'il y avait des vents et des frissons du bilatéralisme, qui surgissaient, et pourtant, le pire de ce point de vue-là devait encore venir, il avait l'idée quand même qu'une communauté internationale devait se recentrer autour de la collaboration de plusieurs centres internationaux, dont justement l'Europe devait faire partie, et cela était très fort dans sa perception.

Donc un rejet du point de vue de l'idéal, mais également de la « Realpolitik » de tout aspect nationaliste et de tout aspect chauvin. Parce que il y a les nationalismes, il y a les micro-nationalismes et donc la fin de la Yougoslavie qui le faisait beaucoup souffrir par certaines attaches qu'il avait même dans sa tradition, dans son sang, la partie croate en lui, il voyait vraiment un risque qui pouvait s'attacher à d'autres parties du continent et heureusement cela ne s'est pas produit, mais cela peut toujours se produire.

Le troisième aspect qui était important, c'est de comprendre, et là vraiment je crois que nous sommes allés très près de quelque chose qui deux ans après la publication du livre, allait retentir presque comme l'attentat de Sarajevo dans la communauté internationale, et c'est à dire les forces non étatiques, le poids des forces non-étatiques. Je n'arriverai pas à dire que vers la conclusion du livre nous voyons le 11 septembre à l'horizon, non, quand même, mais, si vous lisez la partie des phrases qui ont été consacrées aux différents types de terrorisme, à la fluidité des agents non étatiques, alors on s'inquiétait beaucoup de la contrebande possible d'arsenaux nucléaires... Eh bien je crois qu'il y a là un accent qui s'est confirmé dans le mal, hélas, mais dans le bien également : je veux dire la grande importance de la collaboration, de la coopération internationale, par des organismes de volontariat, de bienfaisance et donc la possibilité d'obliger même les gouvernements à être de ce point de vue plus sensibles à ce qu'exige la communauté internationale des peuples et des individus, et non seulement des nations.

Enfin, il y a cette conclusion, qui est un appel aux hommes de bonne volonté qui peut sembler peut-être un peu naïve, mais qui chez lui se coiffait d'une grande recherche sur l'idée du mal dans l'histoire. Et ce n'est pas un hasard si, « le Passager », d'une part et le livre sur le Diable, sont les deux projets auxquels il travaillait en même temps dans cette dernière phase de sa vie, et ce n'est pas un hasard si le livre se termine avec une citation que tous les deux nous aimions beaucoup. C'est dans le premier Faust de Goethe, quand, devant l'effarement du Dr. Faust qui reconnaît pour la première fois la puissance infernale et lui demande : « Qui es-tu », « Wer bist du ? » « Qui est cet être ? » Méphistophélès répond : « Je suis l'être venu sur terre pour faire le mal et condamné néanmoins à servir le Bien ».

François Fejtő and Hungary in the 1930s

François Fejtő was a mere 29 years of age when he left his native country in 1938. This period is marked in his bibliography of works written in Hungary by nearly three hundred studies and book reviews. In my lecture, I present the beginnings of François Fejtő's career in the 30s, his conflicts with the ruling (Horthy) regime and the lasting footprints he left in the culture of the Hungarian nation, in literature and in journalism. I endeavour to represent the dynamics of sympathies and antipathies and to provide an overview of the intellectual tendencies characteristic of Hungary at the time.

I would begin by quoting István Bibó's¹ characterization of Hungary between the two world wars. "...at its inception and decline, it was a semi-fascist regime, while in the interim period, during the consolidation, it was a conservative police state".²

Fejtő's career began towards the end of the period of consolidation³ associated with the name of István Bethlen, at the time of the world economic crisis. He left the country in the early days of a government drifting towards the extreme right under the leadership of Béla Imrédy, who was executed in 1946 as a war criminal.⁴ His Jewish ancestry played *no* role in his resolution to leave the country, although this issue carried considerable weight in his life and decisions. At the University of Pécs he had suffered turulist⁵ raids when his rebellious fellow students had called on Jewish students to leave the auditorium before the lecturing professor

¹ István Bibó (1911-1979), lawyer and politician, member of the government in 1956. The translation of this quotation is cited from a translation of Péter Esterházy's *A Little Hungarian Pornography*, translated by Judith Sollosy. Evanston: Northwestern University Press, 1997

² István Bibó: Levél Borbándi Gyulához [Letter to Gyula Borbándi]. *Bibó István összegyűjtött munkái 3. [Collected works of István Bibó 3.]* Redacted by István Kemény and Mátyás Sárközi. Pres: Európai Protestáns Magyar Szabadegyetem [*European Protestant Free University*], 1983, 830. Fejtő also devotes a chapter to the consolidation of the Horthy regime in his memoirs.

³ Ignác Romsics: *István Bethlen: A Great Conservative Statesman of Hungary, 1874-1946*. Social Science Monographs, Boulder, Colorado. New York: Columbia University Press, 1995.

⁴ A piece of writing by Fejtő entitled *Makói beszélgetések [Conversations in Makó]* was published in the Hungarian daily *Népszava* on 13 February 1938. On the day following publication, police officers appeared in Fejtő's flat, informing him that he had been charged with sedition. Fejtő was sentenced to six months' imprisonment. He left before the sentence in second instance was passed, because his passport had not been confiscated.

⁵ The *Turul* was an extreme-right anti-Semitic student association, similar to the German *Burschenschaftis*. (Equally rightist was the Catholic but apolitical federation *Emericana*.)

arrived. The university did not stand up for its students.⁶ However, he had considerably more positive experiences, both intellectual and sensual delights. He was a dynamic young man who envisioned pursuing a career in his home country.

The events that set his feelings and intellect off took place mostly outside the boundaries of the university. (He was also touched by the *elitist* air of *Eötvös Collegium*, an island of *liberalism* in the Hungarian capital. He would have been eligible for admission to the *Collegium*, which was organized along the lines of a French example, *Ecolé Normale Supérieure*, because he won the national academic competition for secondary school students ; however, a prerequisite for admission would have been conversion to Catholicism. And although he soon did convert, at the time he would not do so “for formal reasons”, not even for the sake of a favourable intellectual climate, as requested by the college principal. (Out of interest, no. Voluntarily, in a few months, yes.)

He was exposed to concurrent influences in the *populist* Miklós Bartha Society and among *communists*. Moreover, he acquainted himself at a fairly early age with one of the most influential Hungarian poets of the 20th century, Attila József,⁷ four years his senior. (This deserves emphasis in part because contemporaries hardly recognised Attila József’s talent and magnitude. Fejtő was among the few to perceive his talent unfold.) The intellectual appetite of the young man in his twenties is reflected by a list of books about which he wrote studies not much later.⁸

In a rather short time François Fejtő was done with the early and often contradictory ideological influences to which he was exposed. The great worker demonstration held in Budapest in 1930 pushed him towards Marxist socialism, but he soon realised that the cadre of communists were mediocre, they used a primitive sectarian tone in their brochures, and he felt that the atmosphere around them was unbearable in human terms. He was imprisoned for passing out communist flyers at the university, a relatively insignificant event of which the police nonetheless obtained intelligence. It was at that time that Hitler seized power in Germany. After the 1-2 year period of his flirtation with communist ideology, Fejtő was sobered up by the *circumstances* of the subsequent dictator’s rise to power. The world knew hardly anything about the personality of the dictator to be. However, the dismaying willingness of the German communists to ally themselves with Adolf Hitler merely in order to overthrow the social democrats opened up his eyes immediately. The sister parties – while I am aware that this expression is an anachronism –, i.e. the parties that sought the freedom of man and liberation of workers, did not behave like relatives. To put it more precisely, communists terminated their theoretical relationship with the social democrats.

⁶ Anti-Semitism in this era was an issue of the middle class. See Mária Kovács M. *Luttes professionnelles et antisémitisme. chronique de la Montée du fascisme dans le corps médical hongrois. 1920-1944. Actes des Recherches en Sciences Sociales* “L’Antisémitisme” special issue. Paris: 1985.

⁷ Attila József: *Aimez moi. L’œuvre poétique. Écrits intimes*. Edited by Georges Kassaï and Jean-Pierre Sicre Paris: Phébus, 2005.

⁸ Only a few names and subjects: Rotterdami Erasmus, Louise-Ferdinand Céline, Alfred Döblin, Aldous Huxley, Stefan George, Thomas Mann, Romain Rolland, Oswald Spengler etc. Or. behaviourism, philosophies of crisis, etc.

Having been released from prison after six months (he was not allowed to graduate, as he had been stigmatised as a communist), Fejtő set out on a major journey. He visited his Croatian kinsmen in the south, who in the meantime found themselves on the far side of an international border. (He had been born a citizen of the multinational Austro-Hungarian Monarchy – and, as a result, he was more open to seeking a meeting point of various cultures.) The journey was also a study trip that helped expose him to “the forms of socialism rooted in western culture, leaving the fanatical, barbarian and awkward forms of vulgar Marxism behind”. One of his most beautiful works, *Érzelmes utazás [Sentimental Journey]*, touches on the radical changes that took place in his ideological “tastes” (I am pleased to note that *Voyage sentimental* has been available in French translation since 2001).⁹ To quote the author, in this work Fejtő “constructs” his new ideology. What is this new philosophy or ideology? “It will have freedom, an opportunity for heresy, to which I am inclined; and it will have discipline, in the absence of which freedom is deconstruction and frivolity. It will have an opportunity for alliances, for community, and, at the same time, for hygienic loneliness. Independence from prejudices and requirements, and, at the same time, a humble homage to the ultimate truths that make life worth living. It will have awe and irony, a joint cult of writing and humanity, clever bravery and a sufficient amount of cowardice, balance and feelers put out. I believe I have understood the western spirit, whose secret lies precisely in this balance between destructive and constructive behaviours. Patient sobriety, but also some kind of madness and some kind of faith are equally necessary for a man to be able to create. In my ideology, I provide for such necessary madness, a few obsessive ideas that I do not want to abandon. Such « idées fixes » are to identify with the cause of the unfortunate and the poor in general. It is madness, because in terms of my ancestry, learning and needs, I am a bourgeois, because I like bourgeois comfort, doubt and security, a bourgeois diet and self-esteem, second class compartments and the front rows of the stalls.” Finally, he sums himself up as “a millionaire of needs and a pocket proletarian”.¹⁰ (His bourgeois family, his publisher and book trader father incurred losses from the dissolution of the Monarchy, and the consequences of the economic crisis also affected them severely.)

The “frivolous” tone of the book – that a communist should find delight in the joys of sunshine and the sea, instead of discussing the class struggle – disturbed the relentless illegal communist politicians. Even at the time, the book was read as an aestheticized form of renegadism.

Another step in Fejtő’s growing disillusionment with communism was the publication of André Gide’s book - *Retour de l’ URSS*. Fejtő wrote a study on the book (December 1936).¹¹ The situation was rather absurd, showing how relative the value of a work may be in various environments. Tibor Déry was convicted for having translated the book, which was seen by the government as a work of

⁹ François Fejtő: *Voyage sentimental*. Traduction de Georges Kassai, Gilles Bellamy et Marie-Louise Tardes-Kassai revue et complétée par l’auteur. Paris: Édition des Syrtes, 2001.

¹⁰ In French see *Voyage sentimental*, 155-158

¹¹ Fejtő Ferenc: “Ami fontosabb Oroszországnál is” [“What is even more important than Russia”]. André Gide: *Retour de l’ U.R.S.S.* *Szép Szó*, 1936, Volume III, December.

communist propaganda. At the same time, Fejtő wrote a passionate, intensely anti-Stalinist study on it.

While Fejtő became a contributor to the key literary journal of the era, *Nyugat*¹² [*West*] (he also contributed to other periodicals, including *Válasz* [*Answer*], an organ of the literary populists, and the *Marxist* journal *Korunk* [*Our Age*], as well as a few journals of small circulation close to the *avant-garde*, such as *Magyar Írás* [*Hungarian Writing*]), and also became part of the circle of *Szocializmus* [*Socialism*], he did not actually have a forum of his own. *Nyugat* tended to address questions of abstract aesthetics. Although in the 30s *Nyugat* opened up to social and ideological issues, it nonetheless gave only limited attention to such questions. Fejtő needed a new journal, one of his own, i.e. an organ of the media that was concurrently ideological and generation-specific. And just such a journal was created, entitled *Szép Szó* [*Beautiful Word*]. (The journal was also necessary because the co-editor, the poet Attila József, was a man with an incurably bruised psyche incompatible with many people. His life story and disposition sensitized him, making him a difficult person, though this may well have been the source of his increasingly grave, noble, and tragic poetry. It was he who needed a home base.) *Szép Szó* was a media organ of the social democratic, liberal and bourgeois radical left. It displayed Europeanism and democracy on its banner. At the same time, it represented the urbanist side in the populist-urbanist confrontation, a major literary and ideological debate of the era.

It is difficult to explain to anyone other than a native Hungarian or to those unfamiliar with the history of Hungary what the populist-urbanist controversy meant. I am aware that the term “urbanist” [urbanite, urbanism] cannot be used in French, because it refers to the science of town planning, and the comparison of the “sinful city” (which was an expression frequently used by Hungarian regent Miklós Horthy) with the pure life of the peasantry was only seen in the writings of the extreme right as a maximum, particularly in the initial times of the Pétain era. In Hungarian, the expression ‘urbanist’ was a code name that implicitly designated the Jewish left wing. And, one should add that urbanists, and, accordingly, the circles of *Szép Szó*, constituted a small society forced into the “ghetto”, because the Horthy regime managed to associate every concept of leftism with Jewry. (The term ‘populist’ also carries a special meaning in the history of Hungarian literature, and it does not fully cover the denotation of ‘populist’ in a political sense.)

The urbanists were not pleased with the fact that the literary circles (of populist literature) were flirting with politics, worded petitions, and expected help from the ruling class. They used strong metaphors – although they emerged in the realm of politics, where they should have acted on a clear and lucid ideology, as a

¹² The literary journal *Nyugat*, which was launched in 1908, is usually compared with *RNF*. See Tverdota György: *A Nyugat és a Nouvelle Revue Française első két évtizede* [The first two decades of the *Nyugat* and the *RNF*]. In: Angyalosi Gergely, E. Csorba Csilla, Kulcsár Szabó Ernő, Tverdota György (szerk.): *Nyugat népe. Tanulmányok a Nyugatról és koráról* [Essays on the *Nyugat* and its era]. Budapest: Petőfi Irodalmi Múzeum, 2009. 342-357.

political party¹³ (The Hungarian National Peasant Party was only founded in 1939). But Hungary was an underdeveloped agrarian-industrial country, and the peasantry only began to achieve political representation in 1939. Huge lands were in the hands of a relatively small percentage of the population, the distribution of estates was disproportionate, and the masses of paupers were considerable in size.¹⁴ (In contrast, in France similar social inequalities were eliminated in the 19th century after the revolution of 1789, and emancipation of urban wage labourers was in the foreground of movements for social reform. But even in the countries neighbouring Hungary, in the so-called successor states, the problem was settled after the restructuring brought about by Trianon – of all things ! – at the latest). The Hungarian populists built their social reformism on the peasantry, contrasting it with the bourgeoisie.

Hungarian populist writers were great at giving diagnoses at the level of literature, but what they did only upset the ruling class. However, Fejtő was fair to his adversaries. As he wrote, he was worried watching the group of populist writers: “This intelligentsia masters goal-setting better than methods, and ideals more than practice, and it is uneducated and inexperienced in politics. But those that underrate them for their Utopian approach and lack of clarity, go wrong ...”¹⁵

Populist literature – and I am quoting Fejtő’s interpretation– is related to the so-called *narodniks* and political *populists*, a certain French movement – “back to the land” – associated with the name of the extreme nationalist Maurice Barrés. After the First World War a few writers – Henri Pourrat, Eugène Dabik – were identified as populists because they preferred plebeian subjects (mostly depicting the poverty of workers) to those of the bourgeoisie. (In Hungary, the bourgeoisie was not very strong, and it continued to decline after the two failed revolutions because a considerable part of the bourgeoisie had Jewish origins.) That is difficult to understand from a French perspective, as the French audience would have appreciated the sociographic work by Gyula Illyés *A puszták népe* [*People of the puszta*] as much as they did the works by French writers on colonial oppression, for example *Travels in the Congo*, i.e. *Voyage au Congo* by André Gide (or the book by Andrée Viollis). French anti-colonialism was typically reflected in literature as progressive *bourgeois* and *socialist* movements.

Notions in our language and in our past – and, certainly, also in our present – have quite different meanings from those in French. If anything, this was one of François Fejtő’s strengths: concurrently seeing certain phenomena of various European countries, in the world and during his emigration, whether they were obviously similar or apparently unrelated. He had an ability to discern, point out and compare tendencies. His calling as an expert on “Central East Europe”, pursued for decades with AFP and the École des Hautes Études en Sciences Sociales, was not

¹³ In a pamphlet containing a polemic against the populists, Fejtő wrote about the difference in approaches. “We must acknowledge that Marx did not write a heroic poem about the 19th century, but criticized its economy.” Magyar *narodnikik* [Hungarian *narodniks*]. *Szocializmus* [Socialism]. 1935. Vol XXV. N^o 1. 10-14.

¹⁴ A contemporary study was given this subsequently sloganized title: *A country of three million beggars*. [Oláh György: *A hárommillió koldus országa*. Miskolc: Magyar Jövő Könyvnyomda. 1929].

¹⁵ Fejtő Ferenc: Magyar *narodnikik* [Hungarian *narodniks*] *op. cit.*:13.

merely a result of the new lifestyle, the urge of existence. It was more deeply rooted, going back to the publications of the 30s in Hungary. As he stated in the previously cited *Sentimental Journey*: “I attach more value to debate than to doctrine”. While he was in his native country, numerous distinct organs of the media representing conflicting positions offered to publish him, because his tone was not exclusionary, even if it was sharp at times. A number of his writings were cast in a telling dialogical form. If he did not have a real debate partner, he invented one. The form of dialogues provided an opportunity to imitate real conversations. The author himself presented statements and refutations. He was characterised by “critical sympathy” even when he faced writings or authors problematic to him.

His life also challenged another dogma, namely, that a person can only have a single identity. He had multiple identities. He was and remained Hungarian, but he became French. He was and remained Jewish, but he was also Catholic. And, of course, he was a bourgeois and a social democrat. In the Horthy era he was forced to leave because he was a bourgeois and a social democrat. In the Kádár regime, again, he was forced to stay away because he was a bourgeois and a social democrat.

After 1989, Ferenc-François Fejtő found his way home. He was a Hungarian citizen and a Hungarian social democrat, as he had been all along. But certainly he was a citizen and social democrat of France, as well. Hungarians are not oblivious to the fact that he wrote the major part of his oeuvre here. He spent the longer half of his life here. We have no reason to be proud of this, though we do have cause to be grateful.

Fejtő Ferenc és Németh Andor

Fejtő Ferenc és Németh Andor a huszadik század első fele magyar kulturális, s azon belül irodalmi életének jeles képviselői voltak. Életkoruk elválasztotta őket. Születési évük, 1891 és 1909 között 18 év különbség feszül. Németh némi késéssel a Nyugat első nemzedékéhez tartozott, a New York asztalainál, Osvát kihallgatására várva Kosztolányi, Karinthy és Somlyó Zoltán társaságában időzött, büszkén számon tartotta Adyval való személyes találkozásait. A világháború éveit civil internáltként Kuncz Aladár társaságában francia várbörtönökben töltötte. A Renaissance folyóiratban Kassákkal egyszerre kezdte pályáját, s bécsi emigrációja idején csatlakozott a Ma köréhez. Első irodalmi, színházi sikereit a századelő irodalmi fénykorában aratta. Fejtő a Nyugat ún. „harmadik nemzedékének” tagja volt, ő írta a *Korunk* antológia, a nemzedék első együttes fellépését jelentő kötet előszavát. Pályája a huszas évek végén indult. A Bethlen-konzolidáció bukása, a világválság a kapitalista rendszer radikális bírálói közé sodorta. A kommunista összeesküvéssel vádolt Eötvös-kollégista diákok megrontójaként emlegették. Illegális tevékenységéért még börtönbe is jutott. 1930-1931-ben még nehezen lett volna elképzelhető, hogy ez a két ember: Németh és Fejtő barátságot köt egymással.

A történelem azonban egymás felé egyengette útjukat. Németh Andor mindig baloldali gondolkodású volt, ha a szélsőségeket el is utasította. A barátai megválogatásában nem volt ilyen óvatos. Szűk baráti körében három kommunista is akadt: József Attila, Arthur Koestler és Déry Tibor. Kassák ugyan nem volt kommunista, de a rendszer őt is a veszélyes destruktívok közé sorolta. Németh a szociáldemokráciával szimpatizált. Irodalmi ízlése modernebb volt a Nyugaténál, olykor vendégszerepelt a lapban, de ez sohasem vált otthonává. A börtönből kiszabadult Fejtő eltávolodott a kommunistáktól, s közel került a szociáldemokrata körökhöz. „Rovott” múltja, erősen szociális, kritikai szemlélete távolságot teremtett közte és a Nyugat folyóirat köre között. A nácik németországi győzelme, a bolsevizmustól való idegenkedés és az erősödő népfront-gondolat egyazon mezőbe terelte mindkettejüket.

Már csak az a pont hiányzott, amelyen össze kellett találkozniuk, azaz hogy ez a pont sem hiányzott. Németh Andor a bécsi emigráció éveit óta jó barátságot tartott fenn József Attilával. Költőként sokra becsülte, több írásban népszerűsítette, alkotó műhelyébe bejáratos volt. Fejtő valamikor a huszas évek végén találkozott a költővel, eleinte a szélsőbaloldalon működtek együtt. A Valóság című folyóirat egyetlen megjelent számát közösen szerkesztették. A

kommunizmusból való kiábrándulásuk is nagyjából egy időben következett be. A *Medvetánc* kötetből kezdve Fejtő meggyőződéssel hirdette József Attila költői jelentőségét. A két értelmiségit, az idősebbet és az ifjabbat az életkorban közöttük elhelyezkedő költő kötötte össze egymással. Mikor került sor első személyes találkozásukra? Nem tudjuk. Németh, aki mindent olvasott, már első találkozásuk előtt is tudott Fejtőről. Lehet, hogy amikor 1932 nyarán Berlinben postán megkapta a *Valóság* példányát, még nem figyelte költő barátja szerkesztőtársára.

A *Korunk* című antológiáról azonban recenziót írt a Szocializmus című folyóirat 1935. júliusi számába, amely egyébként ekkor Fejtő fő közlési fóruma volt. Ismeretes, hogy ez az antológia a Nyugat ún. 3. nemzedéke költőinek első közös jelentkezése, s a versgyűjtemény bevezetőjét Fejtő Ferenc írta. Németh így méltatta írását: „*Fejtő Ferenc* bevezetésében tartózkodó gyöngédséggel s ugyanakkor ritka kritikai éleselméjűséggel jellemzi a kötetben szereplő költőket; megelőzőleg felvázolja Adytól kezdődőleg a magyar líra társadalmi hátterét s olyan szociológiai felkészültségről tesz tanúságot e mindaddig inkább hangulatilag érzékeltetett összefüggésekről, amelyre kevés példa van a hazai essay-irodalomban.” Aligha kell ennél jobb hangulati előkészítés egy első találkozáshoz. Fejtő is tudott Németh Andorról a párizsi kommünről írott könyvéből, és „a baba arcú Kaczér bácsi «*Toll*» című lapjába” írt „esszéit, kritikáit és karcolatait” is olvasta. Kafkáról ugyan József Attilától értesült 1933-ban, de egy olyan történettel, *A per* sztorijával ismerkedett meg, amelyet a költőnek egy barátja mesélt el. Ez a barát: Németh Andor volt.

A *Korunk* antológiáról szóló recenzió után a második gesztust is Németh tette: a Szép Szó 1936. július-augusztusi, 6. számában recenziót publikált Fejtő *Érzelmes utazás* című horvátországi útirajzáról. Az új méltatni való fedezetében valamit visszavett korábbi, Fejtő szociológiai felkészültségének szóló dicséretéből. Szóba hozta a szerző „világnézeti gátlásait”, „annakelőtte fanyar világnézetét”. Röviden, ironiától nem mentesen, de a tőle megszokott odafigyelő érzékenységgel és megbecsüléssel írt fiatalabb munkatársa kötetéről. Noha Fejtő csak alkalmi kirándulást tett könyvében a széppróza területére, Németh felismerte írói tehetségét. Említett ironiáját a mű két programjára irányította. Először az „eredetileg szociológiai szemlének tervezett útleírásra”, amelynek szerzője „elhatározza, hogy az ott-tartózkodás során tanulmányozni fogja a horvátok szociális és művészeti mozgalmait”. A könyvet épp azért dicsérte, mert Fejtőnek sikerült elszakadnia komolykodó útitervétől. A másik a családregény-jelleg: „A könyv utóhatásában kissé megfakulnak a szerző könnyű kézzel felvázolt rokonai – Ottó bácsi, Ivica és Náda, Zseni és Töny néni, még a regényes Erika is”.

Maradt a programon felüli ráadás. Ez volt az, ami a könyvet Németh számára élvezetessé tette: „A heves napsütés elernyeszti felelősségérzetét, a dolce far niente megejti s eleinte bátortalanul, majd tudatosan átengedi magát a terek és piacok, a vizek és ormok, a csend és a lárma értelemmentes bűvöletének... Prózája mindinkább áttüzesedik s az éltető erők, ízek és zamatok, az újonnan felfedezett életöröm-lehetőségek félszeg himnuszába csap át... sütteti magát a napon, gyönyörködik a világban s habzsolja örömeit, miknek annakelőtte csak képletekké egyszerűsített árnyékait ismerte volt”. Persze ez is lehetne program, még hozzá az előző kettővel ellentétes program, olyan, amely a következő években „Sziget-

magatartásként” vált divatosná a magyar értelmiség körében. Németh, tudatosan egyensúlyozva a „restség” eddigi „dicséretét”, eztán épp azért méltatta a könyvet, mert szerzője mértéket tudott tartani pogány természetimádatában: „Tiszta szívünkől engedélyezzük a kispénzű és kötöttmozgású intellektuelnek az élet egyszerű örömeivel való ártatlan és átmeneti barátkozást, noha több fiatal közíró ismerek, akiknek világszemléletében jóvátehetetlen elváltozásokat okozott a természettel való túlhevés barátkozás. Kevés kivétellel valamennyit korrumpálta a napsütés. Fejtőt szerencsére megóvja történelmi iskolázottsága a természetvallás korybantikus túlzásaitól ; a pálmafák alatt is civilizáltan gondolkodik.” Egyetértéssel idézte Fejtő szép hitvallását, még ha kritikájának záró soraiban némi szkepszissel is nyilatkozott megvalósíthatóságáról: „Polgár vagyok, mert kissé szeretem ellenségeimet, többre becsülöm a vitát a tannál s csak olyan szemlemben éreznem magamat egészen jól, amely a kételkedés szabadságát törvényesen biztosítaná”. Olyan krédó volt ez, amelyet legszívesebben Németh is a magáénak vallott volna.

Találkozásukat József Attila szervezte meg: „Fejtővel József Attila hozott össze. olvassuk Németh emlékiratában – Attila egyszer vacsorára hívott meg Fejtővel együtt. Egy más alkalommal Fejtő hívott meg magához Attilával.” Természetes tehát, hogy amikor Ignotus Pállal 1935 nyár végén, ősz elején összeállították a tervezett Szép Szó című folyóirat munkatársi gárdáját, mind Németh, mind a későbbi szerkesztő, Fejtő a folyóirat belső munkatársai gyanánt kerültek szóba. A fiatalabb társ 1936 decemberében viszonzotta Németh kétszeres kritikái figyelmességét. Elismerő kritikát tett közzé a gróf Teleki László életét feldolgozó *A kegyenc* című könyvről, amelyet Németh Andor Horváth Zoltánnal közösen írt. A kötetet „a magyar életrajzi regény kiemelkedő alkotásaként” méltatta, s a Strachey-típusú történelmi életrajzok közé sorolta. Nem csupán irodalmi erényeit, „az olvasó mentesítését” dicsérte „az anyag feldolgozásának problémáitól”, hanem úgy látta, hogy a szerzők „történetiszemléletben is újat nyújtanak”. A folyóirat két munkatársa közötti kölcsönös megbecsülés, a barátságos kapcsolat ezzel biztosítva volt, de az igazi erőpróba még csak ezután következett. Mindkét író történelmi életrajz és korkép írására vállalkozott, s témájuk nemcsak érintkezett, hanem részben fedte is egymást.

Igaz, hogy Fejtő műve, „a II. József-könyv... majd az 50-es évek elején, Párizsban jelenik meg: *Un Habsbourg-révolutionnaire Joseph II. Portrait d'un despote éclairé* címmel”, s erről a könyvről, a népi demokrácia ellenségévé nyilvánított szerző munkájáról Németh, ha akart volna, sem írhatott volna a magyar sajtóban. A későbbi mű fejezeteiből, illetve a fejezetek előzményeiből azonban több is napvilágot lát a harmincas évek magyar orgánumaiban, köztük a Szép Szóban is. Sőt, a két korrajz-író között még nemes vetélkedésre is sor került a Szép Szó 1936. szeptemberi számában publikált kettős közleményben, amely a *II. József és Nagy Frigyes találkozása* címet viseli, s amely ugyanarról a történelmi eseményről előbb Németh Andor, majd Fejtő írását közli, az alábbi lapalji jegyzettel: „Nagy Frigyes és II. József találkozását mutatjuk itt be párhuzamosan két író ábrázolásában. Az első Fejtő *II. József* című tanulmányából, a második Németh Andor sajtó alatt lévő *Mária Terézia* könyvéből tartalmaz szemelvényeket”. Németh tehát kétségkívül képet alkothatott Fejtő rivális koncepciójáról. Az ő *Mária Terézia* életrajzának

kiadására 1938-ban került sor, erről pedig Fejtőnek a maga könyve előmunkálatai során állt módjában ítéletet alkotni.

Két Habsburg. Anya és fia. Két császár, akik egymást követik a birodalom trónján. Rokonok és ellentétek. Két kor találkozása és szétválása. Mária Terézia uralkodásának utolsó korszakáról nem lehet anélkül írni, hogy II. József alakja hangsúlyal föl ne vetődjék. De a kalapos király ténykedésének megértése érdekében is folytonosan vissza kell utalni a császárnő korára. Hogy ki melyiküket választja műve főhőséül, az már önmagában véve árulkodik a szerző gondolkodásáról és ízléséről. Ilyen páratlan összehasonlítási lehetőség esetén a két író alkotó módszerének sajátos vonásaira is éles fény vetül. A két író: József Attila két barátja volt. Ignotus Pál mellett ők ketten voltak azok, akik a legtöbbet tették a költő érdemei elismeréséért életében és öröksége ápolásáért közvetlenül a halálát követő években. Mindketten a Szép Szó munkatársai voltak. Mindketten urbánusok, baloldaliak, szorosabban vagy lazábban a szociáldemokrata irányhoz kapcsolódtak. Az egyik fiatalabb, keményebb, kombattívabb, a másik idősebb, legalábbis látszatra lágyabb kedélyű. Vajon hogy intéződött el közöttük ez a túlságos közelségből eredő versenyhelyzet, amely konfliktusok, nézeteltérések veszélyét rejtette magában?

Abban a szerencsés helyzetben vagyunk, hogy a két szereplő egyikének, Fejtő Ferencnek a véleményét ismerjük. A *Mária Terézia*-könyvről írott recenziója ugyanis a Szép Szó 1938. szeptember-októberi számában látott napvilágot. A recenzens tisztában volt vele, hogy az üres udvariaskodás, a diplomácia, a mimikri itt nem segít. A Szép Szó olvasói, akik már tanúi voltak Nagy Frigyes és II. József találkozásáról készült beszámolójuk versengésének, árgus szemekkel figyelték, hogy oldja meg Fejtő a feladványt. Mindenek előtt, nem hallgatta el a konkurens viszonyt. A gondolatmenet súlypontján tudatosította a tétet: „Könyvének különösen arra a részére voltam kíváncsi, amelyben Mária Terézia s fia, József viszonyát állítja elénk, – ennek a szakasznak némiképp „specialistája” lévén magam is. Németh Andornak nem volt célja, hogy különösképp elmélyedjen anya és fiú korszakos ideológiai és gyakorlati vitájában, ellentétében. Futólag érzékelteti csupán a nagy párviadalt – (hálás is vagyok érte, mert nem tette az én munkámat feleslegessé) –, de észrevette, meglátta, jól látta meg.” El kell ismernünk, a feladat megoldása ügyes és elegáns volt. A bírálat első felében a dicséreté volt a terep, amely a következő megállapításokban csúcsosodott ki: „Jobban ezt nem lehet megcsinálni. Aminthogy egyáltalán nehéz lenne jobb könyvet írni Mária Teréziáról. Jobbat nehéz, artisztikusabbat lehetetlen. Legföljebb mást lehet írni. Kevésbé stilizáltan művészi, csevegőt ; kevésbé hölgyeknek valót ; unalmasan szubsztanciálisabbat”.

A dicséretbe azonban nagyon sok rejtett fenntartás belefért. Fejtő jogosan kiemelte az írói hatáskeltésnek Németh rendelkezésére álló és alaposan ki is aknázott eszköztársulatát: „csupa könnyedség, kellemesség, csupa grácia” – írta. Dicsérte „emberi, derűs, kissé frivol kíváncsiságát”, amely számúz a könyvből minden „nehézkességet, számúz belőle mindent, ami nem „elcseveghető”, amivel egy mondain társalgó nem fáraszthatja úri- és hölgypublikumát”. Dicsérte a mű „szalónstílusát”. Dicsérte a „petite histoire”-okat, amelyekben Németh „elpletykálja” hösnője életét, s a „szellemes aperçu-ke”t”, amelyeket az író e pletykákhoz fűzött. Ez a méltatás iskolászerűen ironikus lett volna, ha Fejtőből

hiányozna az éberség. Ámde az iróniát a kellő ponton leszerelte, látszattá fokozta le: „Németh Andor beugratja olvasóit a könnyedségével ; az uralkodás legmélyebb kérdéseiről beszél oly ártatlanul, mintha pletykálna ; kifogástalan pontosságú történeti igazságot nyújt oly hanyag eleganciával, mintha az igazság lenne a számára a legközömbösebb. Könnyed, holott komoly, igénye, hogy felületesnek lássék, holott alapos, történetírásunk számos tévedését helyreigazítja, de... súlytalanul, előkelő szerénységgel”.

A kritika talán ezen a ponton volt a legpontosabb, a legtelítettebb. Az olvasó szinte követeli, hogy mondja el már végre a recenzió, mely pontokon tér el véleménye a méltatott műtől. A gondolatmenet második felében az írás ezt az igényünket is kielégíti. „Néhány jelentéktelenebb megállapításával kell csak vitába szállnom” – vezette be azokat a pontokat, amelyekben az ő nézőpontjából a XVIII. századi közép-európai történelem kérdései másként látszottak, mint Németh Andor könyvében. Ezek a megjegyzések pontosító, elmélyítő szándékú történelmi kiigazítások. Az igazi, átfogó bíráló megjegyzéseket a recenzió a kritika harmadik részére tartogatta, s újra dicséretbe csomagolta őket.

Fejtő ekkor – ahogy Agárdi Péter monográfiájában nagyon pontosan megállapítja – demokratikus, humanista szocialistaként elhatárolódott mindentől, aminek a bolsevizmushoz köze volt, mégis elkötelezett baloldalinak volt tekinthető. Némethnek ebből az alapállásból éppúgy szemére vetette, hogy „nem tartozik a harcosok közé”, ahogy ezt pár éve József Attila is tette. Szemében a *Mária Terézia* szerzője túlságosan puha, túlságosan relativista szerzőnek számított: „ugyanolyan igazságos rokonszenvvel elevenítette fel a császármét, amilyennel a kommünardokat vagy egy másik könyvében Teleki László grófot s forradalmár emigránsársait ábrázolta”. Ezt a történelmi attitűdöt vállaltan amorálisnak tartotta: „A jó és rossz küzdelmét (ha bizonyos tekintetek nem feszélyeznék) egészen közömbösen s pártatlanul tudná szemlélni. Velejég szkeptikus; tudja, hogy mindenkinek igaza van s mindenki hazudik”. Az elmondottak alapján, s ítélete talán ezen a ponton leegyszerűsítő és torzító volt, írása konklúziójában Németh Andort esztéta történészként állította be, a Kosztolányi-típus történelmi megnyilvánulását látta benne.

Fejtő recenzióját azért volt érdemes alaposabban szemügyre venni, mert Némethtel kapcsolatban itt kifejtett álláspontja egész további közös pályaszakaszukon nem változott lényegesen. Idősebb társáról írásban eztán már csak a müncheni Látóhatárban 1954-ben megjelent nekrológiájában nyilatkozott. 1938 utáni kapcsolatuk alakulásáról részben ebből a búcsúzó írásból értesülünk, részben pedig azokból a mondatokból, amelyeket emlékiratában szentelt neki. Eleven kapcsolatuk a Szép Szóban való együttműködésük rövid szakaszát, 1936-1937-et követően nem mondható hosszú időtartamúnak. Fejtő 1938 tavaszán elhagyta az országot és Franciaországban telepedett le. Németh itthon maradt. Családjával csak egy évre rá, 1939 április elején választotta, sok más magyar zsidó értelmiséggel együtt, ifjabb barátja megoldását. „Nem tudom, ki beszélte rá, hogy... újra emigrációba menjen, de valaki nyilvánvalóan rábeszélte. Talán nekem is volt részem benne, meg Ignótus Pálnak, aki ugyanakkor Londonba emigrált” – olvassuk Fejtő nekrológiájában.

Párizsban 1939-ben nagy volt a forrongás magyar emigráns körökben. A régebbiek fogadták az újonnan jötteket, a kapcsolatok újraszövődtek. Szervezetek alakultak, megindult a klikkesedés. Fejtő emlékiratában – Koestlert is bevonva a körbe – gyakori találkozásairól számolt be. Németh pontosabban emlékezett. Megérkezésük után „Fejtő jelentkezett, és levitt a borbélyhoz.” Aztán: „Fejtőék a Place des Vosges-on laktak. E lakásban többször meglátogattam Fejtőeket.” Az események azonban felgyorsultak. Kitért a háború, a németek megszállták Franciaországot. Némethék elhagyták Párizst és évekre a Marseille melletti kis halászfaluban, Cassisban húzták meg magukat. Fejtő is vidékre költözött, Lot megyében, Közép-Franciaországban telepedett le. Az emigránsok között évekig akadozott, de azért fennmaradt az érintkezés. A Cahors-ban, illetve a város környékén élő Fejtő Ferenc cassisi látogatását, amire több ízben is sor került, több fénykép is megörökítette. Ha az időbeli megjelölés korrekt, akkor a találkozást Németh kezdeményezte azzal, hogy 1943-ban felkereste barátját. Fejtő csak viszonzta a látogatást: „Még írni is van erőd, türelmed? – álmélkodtam. 1943-mat írtak, Páris megszállása óta nem láttuk egymást. Végül is felkerestem, Pech-del-Lucben, Cahors-tól negyven kilométernyire, ahova a vihar vetette. Hogy írjam le hajlékát? Kunyhónak nevezzem, vagy viskónak? A hegy oldalán csüngött egy mély árok felett. Úgy hajolt rá, mint az öngyilkos a hid karfája fölé, melyről a következő pillanatban ledobja magát. Olyan elhagyatott helyen, oly mélyen beágyazva Lot-megye girbe-görbe hegyei közé, hogy azt hittem, biztonságosabb helyet nem is találhatott volna magának”.

A háború vége felé Németh a Toulouse melletti Montaubanba költözött, s ott érte őt 1944 augusztusában a felszabadulás. Fejtő tudomást szerzett barátja tartózkodása helyéről: „Mikor 1944 szeptemberében, Franciaország felszabadulása után, első utam hozzá vezetett, Montaubanba, ahol néhány év óta meghúzódva élt, Kafka műveibe merülve találtam” – írta a nekrológban. Kafka említése nem véletlen. Ekkor készült Németh *Kafka ou le mystère juif* című könyve, az egyik olyan, francia nyelven megjelent munkája, amelytől valószínűleg azt remélte, hogy utat nyit számára a francia irodalmi-szellemi életbe. Az 53-55 éves magyar írónak és kritikusnak be kellett azonban látnia, hogy most már késő új életet kezdenie. Ha olyan fiatal lenne, mint Fejtő, talán visszautasítaná a Magyarországról érkező ajánlatot: térjen vissza hazájába, s fogadjon el egy folyóirat-főszerkesztői állást.

A legemlékezetesebb arcképet a háború végi Németh Andorról Fejtő készítette a Toulouse melletti mezővárosban: „Kirándultam Montaubanba, hogy viszontlássam Németh Andor barátomat. Ő most sem a jelenben élt, hanem valahol egészen másutt. Éppen a túlvilág problémája foglalkoztatta... Elbeszélgettünk a marxizmusról. Nem érti, mondotta, hogyan lehet érvényesnek tekinteni egy száz éve keletkezett gazdasági és társadalmi diagnózist. – Mindez túlságosan borús szemlélet vagy szemszög – vetette ellen Németh. – Kedélyesebb, léhább, könnyedebb filozófiára lenne szükségem. Szeretem a katolicizmus frivolitását. Krisztus igazi szabadgondolkodó volt. Nem törődött hétköznapi gondokkal, tudománnyal, halállal. Ugyan miért ne lehetne halhatatlan a lélek? Aztán kedvenc szerzőjét, Kafkát idézte: „Van remény. De mire és kinek a számára? Nem tudjuk”. ”Fejtő emlékezésében jelezte, hogy Németh halálát okozó szívbetegségének első jelei már ekkor mutatkoztak: „Montauban piacterén sétálgattunk, körülöttünk bőségben a gyümölcs

és a zöldség, amikor Németh egyszerre csak megtorpant. Halottsápadt volt az arca. Gyorsan egy padhoz lépett, hogy leülhessen. A roham elmúltával felkelt, elmosolyodott, és úgy beszélt tovább.”

Montaubanban, elszigetelve a világtól, időnként beutazva a közeli Toulouse-ba, időnként felutazva a fővárosba, a hazatérés tűnt számára megfelelő megoldásnak: „rá hagyta magát beszélni 1947-ben – írja Fejtő – a Budapestre való visszatérésre, abban a reményben, hogy némi anyagi biztonságban fejezheti be pályafutását. Úgy gondolta akkor, hogy „közvetítő” lehet majd a „*Csillag*” című folyóirat élén, amelynek szerkesztését rábízták, Nyugat és Kelet között. Amikor e föltevésében csalódott, már késő volt levonni a konzekvenciákat.” A baráti kapcsolat Fejtővel a hazautazásáig fennmaradt. Fejtő Ferenc mesélte el nekem 1983-ban, hogy Charles fiának keresztapja Németh Andor lett. Az 1945 tavaszán született Charles keresztelőjéről hazatérve érte először az újdonsült keresztapát az a szívtattak okozta rosszullet, amely 1953-ban végzett vele. Mint fentebb idéztem, emlékiratában ezt a jelenetet Fejtő korábbi időpontra, Montaubanba helyezte.

1946 őszén és 1947 tavaszán, miután Németh családjával visszaköltözött a francia fővárosba, személyes kapcsolatuk újra megélenkült. Barátságuk dokumentuma Németh Andor méltató hangvételű kritikája Fejtő Heine-könyvéről, amely a párizsi Magyar Szemlében közvetlenül hazaköltözése előtt, 1947 áprilisában látott napvilágot: „Heinéért helytállni, Heinét szeretni, Heinét arra a helyre állítani, mely őt a német irodalomban megilleti, 1943-ban tüntetés-számba ment. Ez a „csak azért is” jellege a könyvnek ma természetesen idejétmúlta. A náci-hatalom összeomlásával eltűnt az a hamis esztétikai teória is, mely a származás, a vérség alapján méricskélte művek jelentőségét és értékét. Hogy Heine zsidó volt, ma már nem csökkenti érdemeit. De persze arra sem ok, hogy külön érdemül tudjuk be neki. Ezt Fejtő sem teszi. Könyve tisztára mossa Heinét azoktól a rágalmaktól, amelyeket önmagával szemben sem kíméletes ironiája s polemizáló támadókedve váltott ki s *a szabadgondolkodót ünnepli benne, a szabadság törhetetlen fanatikusát, a hálványrombolót, az örök kritikust.*”

A két barátnak Németh utólag előkerült emlékezéstöredéke szerint 1947 nyarán még módja nyílt egy budapesti találkozásra is: „megérkezett Párisból egy barátom, *Fejtő* Ferenc. Nagy fontosságú dolgokat tárgyalt *Boldizsár* Ivánnal és azt hiszem, akkor ügyeskedte ki, hogy megbízták a párizsi magyar információs iroda vezetésével. Közben beszélt *Komlós* Aladárral, hogy támassa fel a *Szép Szót*. Minthogy én már elköteleztem magam a kommunistákkal, Fejtő *Komlós*nak szánta a feltámasztandó *Szép Szó* irányítását. A vége az lett, hogy összejött egy csomó író a Belvárosi Kávéházban. Forró nyár volt, mindenki ingujjban ült, mindenkinek izzadt a homloka. Fejtő nagy beszédet tartott, én is hozzászóltam a dologhoz, de éreztem, hogy az összejött írók ellenségnek tekintenek.” A fordulat évétől aztán Fejtő nem kívánatos személynek, majd a népi demokrácia ellenségének lett minősítve.

A baráti kapcsolat fenntartását a kommunista kultúrpolitika kiépülése megnehezítette, de kezdetben nem akadályozta meg. Németh hazatérése után közeli jó kapcsolatba került Lukács Györggyel, és mint a *Csillag* főszerkesztője, a folyóirat első számában közölte a filozófus rendkívül szigorú kritikáját Fejtő Heine-könyvéről. „Lukács megtisztelt azzal, hogy egy kis tanulmánnyal lepett meg –

olvassuk Németh emlékiratának nem közölt részleteiben. – Fejtő Ferenc barátomnak Heine könyvét bírálta szigorúan, de igen udvariasan. Horváth Márton nem akart hátramaradni és a következő napokban durva és ízléstelen kirohanást intézett Fejtő könyve ellen. Én rögtön írtam egy lapot Fejtőnek, mire az egy cikkel válaszolt. Cikke Zsolt lapjában jelent meg. Abban a legnagyobb tisztelettel és alázattal vette tudomásul Lukácsnak azokat a kifogásait, melyeket könyvével szemben emelt és könyve mentségére azt hozza fel, hogy művét egy eldugott faluban írta, ahol nem állt módjában bizonyos kérdéseknek alaposan utána nézni. Azt azonban, folytatta tovább, „Horváth Mártont azonban nem veszem komolyan. Nem tudom, milyen alapon szól hozzá olyasmihhez, amihez nem ért”. ”A könyv olvasmányosságát elismerő lukácsi sorok alighanem Németh Andor diplomáciája szelídítő hatásának tudhatók be. Németh párizsi és Lukács budapesti kritikájának kontrasztja rávilágít az éles határra, amely akkor Nyugat-Európa és Közép-Európa között húzódott. Németh hazautazása ezekben az években végül is végső és teljes elszigetelődést jelentett a két barát között, amelyet csak a halálhír függesztett föl.

Ez a két magyar írástudó, a Szép Szó két munkatársa, a két korrajz-író, József Attila két barátjának, öröksége hű őrzőinek vázlatos, hézagos, de hiteles közös története. Benne van ebben a közös történetben a huszadik század első fele magyar értelmiségének szép szellemi küzdelme és tragikus sorsa, ami legalább Fejtő Ferenc esetében, hála hosszú életének, eljuthatott a feloldás stádiumába.

Fájdalmas utazás. Fejtő Ferenc elfordulása a szépírástól

Senki sem tette még fel Fejtő Ferenc páratlanul gazdag életművével kapcsolatban a kérdést: vajon miféle okok készíthették a fiatal, tehetséges szerzőt, hogy élete első könyve, az 1936-ban megjelent *Érzelmes utazás* igen kedvező fogadtatása – mondhatjuk bátran: sikere – ellenére ne szépíróként folytassa pályáját, vagy legalábbis ne próbálkozzék valamiféle kettős szellemi arculat kialakításával. Vajon pusztán figyelmetlenségről van szó, vagy fölhozhatók olyan okok és körülmények, amelyek e szokatlanul korai fordulat szellemi és életproblémaként való vizsgálatának elmaradását indokolhatják? Három ilyen mindenképp említhetünk.

Sokan vélték és vélik úgy ma is, hogy az elfordulás fő oka Fejtő Ferenc 1938-as emigrálásában keresendő. Ezt az érvet semmiképp sem söpörhetjük le az asztalról. Fejtő bizonyára tudatában volt annak, hogy mit jelent egy író számára a saját kultúrából, az élő (anya)nyelvi közegből való kiszakadás. Tudhatta, hogy írói pályája Párizsban nem teljesedhetne ki további magyar nyelven írt művekkel, a szépírói nyelvváltás pedig megfelelő képességek és az efféle váltásra alkalmas alkat esetén is olyan kockázat és trauma, aminek legalábbis kétséges a kimenetele. Sokat mondó tény mindemellett, hogy franciául csak a háború után kezdett el írni, a francia vidékről és parasztságról bujkálása közben még magyar nyelven vetette papírra azóta is kiadásra (és fordításra) váró emlékiratát.

Elaltathatta azután az utókor kíváncsiságát maga Fejtő is, aki sem különféle visszaemlékezéseiben, sem interjúiban, sem magánbeszélgetések során nem adta jelét annak, hogy a szépírói én és a váltás nyomán kiteljesedő történész, esszéista és publicista ének belső összecsapásából származó bármi feloldozatlan feszültséget hordana magában, épp ellenkezőleg. Büszke volt az *Érzelmes utazásra*, és már a francia szellemi élet régtől befogadott emigráns-doyenjeként, több nyelvre lefordított kötetek sokaságával a háta mögött is gyermeki türelemmel és sóvárgással várta, hogy franciául is megjelenjék, de nem tartotta magyarázatra szorulónak aényt, hogy – akármilyen nyelven is – miért nem írt több regényt. Ráadásul káprázatosan hosszú és szellemileg mindvégig eleven jelenléte miatt egészen a tavaly nyáron bekövetkezett haláláig a szó hagyományos értelmében nem is volt utókor. Nem tudtuk megfelelő távolságból szemlélni azokat a munkáit sem, amelyeket amúgy az ő utólagos reflexióitól függetlenül is rég magába zárt az elmúlt korszakok ideje.

Harmadjára igazak azok – a kötet korabeli fogadtatásakor is megfogalmazódó – észrevételek, amelyek szellemi lénye kettősségére utalnak. Az *Érzelmes utazás*ban is ott vannak már – kivált a regény családi fonalaktól eloldódó lapjain – az érzékeny szemű politikai elemző, s a nem mozgalmár módon elkötelezett baloldali társadalmi gondolkodó, sőt a későbbi történész eszme-futtatásai és szemlélete is, miként az irodalomhoz való kötődése sem merült ki a későbbi időkben sem a korai irodalmi kritikákra, a József Attilához fűződő szellemi és személyes viszonyra, valamint a *Szép Szó*ban vele és másokkal végzett szerkesztői munkára való visszaemlékezésekben, hanem rendre papírra vetett irodalmi kritikákban és esszékben is testet öltött. A váltás tehát nem volt szakítás, a korai szépírói én nyomai sosem tűntek el Fejtőből, s másfelől utóbb kiteljesedő történész, esszéista és publicista énjének vonásai jól láthatók már a fiatal szépíró szellemi arcvonásain is.

Mindeme megfontolások mégsem elég erősek ahhoz, hogy elálljunk a kiinduló kérdéstől. Nem, mert az *Érzelmes utazás* nem egyszerűen érdekes és szellemileg izgalmas olvasmány, amely irodalmi érényeket is mutat, de igazi regény, zárt univerzummal, saját mitológiával és nyelvvel. Aki képes ilyesmire, és nem csinálja (tovább), az mindenképp áldozatot hoz, lemond valamiről – adományról, isteni részesülésről, gyönyört adó munkáról... –, ami csak az övé, és amit helyette senki más nem tud megcsinálni. Miért s miként, kérdezzük tehát továbbra is, anélkül, hogy biztos választ tartogatnánk a tarsolyunkban. Próbáljunk azért az ismerős irányokból közelíteni, hátha előbbre jutunk általa.

Nézzük meg először a regény születésének körülményeit. Előrebocsáthatjuk, irodalmunkban keveseknek jutott olyan álomszerű indulás, mint Fejtő Ferencnek. „Tulajdonképpen nem is könyvnek indult – eleveníti fel a történetet Fejtő az *Érzelmes utazás* második hazai, 1989-es kiadása előszavában –, ahhoz még nem volt akkor elég önbizalmam, hogy könyvbe kezdjek, és túl fiatal is, hogy önéletrajzot írjak. Cikknek készült, a Nyugat számára, Babitsnak, akinek Illyés Gyula mutatott be, s aki atyai jóindulattal fogadott. Holott tudta, hogy József Attila jó barátja vagyok, aki nem sokkal azelőtt a Toll című lapban úgy lecsepült, hogy később maga is megbánta kegyetlenségét. *Zágrábi útinapló* volt az írás címe”. (~, Magvető, 8. p.) Így volt, a tíz és fél oldalas írást ott találjuk a *Nyugat* 1935. novemberi számában (351-361. p.) S e pillanattól fogva szinte felgyorsultak események. „néhány nappal megjelenése után – folytatja Fejtő – levelet kaptam Dormándi Lászlótól, az író-kiadótól, kérve, hogy keressem föl az irodájában, mert a Nyugat-cikkemről szeretne velem beszélni. (...) azt mondta, hogy ő az Útinaplót élvezettel olvasta, de valahogy az az érzése, (...) hogy mintha ez a cikk egy belőlem kikíváncozó könyvnek csak egy fejezete volna. Lenne-e hát kedvem azt a könyvet megírni?” Amint ugyanonnan megtudjuk, a nagy tekintélyű Pantheon Kiadó tulajdonosa a beszélgetés végén kész, már csak aláírásra váró szerződést tolt Fejtő elé. „A meglepetésből felocsudva, kis gondolkodás után, azt mondtam: miért is ne?”

Nem tudni, hogy a fenti beszélgetést pár nappal megelőzte, vagy követte a nevezetes irodalmi beavatás, amelyet Fejtő a Fodor Ilona által Neuilly sur Seine-ben 1976. július 16-án készített interjúban a következőképp mondott el: „Budapest számomra Párizs volt, teljesen kitágult a horizontom, és az embernek az a

szerencsése, hogy néhány év után bekerül az irodalmi élet központjába. Megismerkedtem egyrészt Babits Mihállyal és az egész Nyugat-körrel és azután Hatvany Lajos, mondjuk, aki fölfedezett, aki íróvá szentelt, ami melleleg nagyon mulatságos módon történt: mert ő olvasta a Nyugatban az egyik cikkemet. Nem ismertem őt, mikor telefonált nekem, hogy szeretne megismerni és jöjjen el hozzám vacsorára. Elmentem hozzá vacsorára. Most képzelje el, egy fiatal srác, amilyen én akkor voltam, tapasztalatlan és teljesen ismeretlen és akkor ott volt egy asztalnál a Hevesi András, a Cs. Szabó László, az Ignó Pál, a József Attila, Katona Jenő és nem is tudom még kik voltak ott egy nagy asztalnál és akkor egyszerre, amikor bejövök, akkor a Hatvany mutat be mindenkinek, mondván: „Fejtő Ferenc, aki egy igazi író”. Attól kezdve Hatvany Lajosnál állandóan ott jártam, őt rendkívül szerettem és akkor láttam, hogy mit jelent az, mikor valaki teljesen önzetlenül, csak azért, mert egy írása megtetszik neki, akkor mindent elkövet érte, hogy segítse, hogy melléje álljon. Ez volt Hatvany számomra. De akkor bekerültem egy baráti körbe, aminél jobbat hol találhattam volna az egész világon? (...) Kifejejtetem a Karinthy és a Szomorj és a Szép Ernőt, akik szintén ott voltak ezen a vacsorán.” (ARANYHANGOK III. Budapest, 2008, Petőfi Irodalmi Múzeum Médiatár, [a CD-hez csatolt füzetben]: p. 20-21)

Ismételjük hát meg a saját szavainkkal: Fejtő Ferenc a *Nyugatban* megjelent *Zágrábi útinapló* című szövegével jutott kiadói biztatáshoz és lehetőséghez, amellyel hamar élt is. Ha igaz, íróvá avatásának szimbolikus gesztusa így nem is a hamarosan elkészülő regényhez, hanem annak sűrített előzményéhez kötődött, amelynek terjedelme a majdani regénynek mindössze a tizedét érte el, s amely magában álló szöveggé, a folytatás szándéka nélkül készült. A kételkedésre e tekintetben ő maga ad okot, hisz emlékirataiban a nevezetes vacsorát a regény megjelenése utáni napokra teszi. (*Budapesttől Párizsig. Émlékeim*. Ford. Balabán Péter. Budapest, 1990, Magvető, pp. 140-142.) Az irodalomban nem föltétlen erény a gyorsaság, említsük meg azért, hogy a *Zágrábi útinapló* és az *Érzelmes utazás* megjelenése közt mindössze szűk félév telt el. (A regény elkövetkező kiadásakor a szerkesztőnek mindenképp figyelmet kell fordítania a folytatás egy köztes változatára. Fejtő Utijegyzetek címmel nyolc oldalas szöveget tett közzé *A toll* 1936. január 15-i számában, amelynek nagy részét utóbb beolvasztotta a regénybe, ám vannak benne ott fel nem használt, illetve némileg átírt részek is.) Könnyen bizonyítható könyvészeti tény ugyanis, hogy a kötet a Pantheonnál nem egy adatforrás (így az 1963-as *Magyar Irodalmi Lexikon*, vagy épp közös könyvünk, az 1997-es *Hongrois et Juifs...* általam fordított 2000-es magyar változatának: *Magyarság, zsidóság...* végén található bibliográfia) hibás közlésével szemben nem 1937-ben, de – már 1936-ban megjelent. Fejtő a fent idézett emlékiratában maga is téved, amikor a megjelenését az 1935-ös könyvnapokra teszi. (~, p.140.) A közlés egy év csúszással felel meg a valóságnak, a kötet az 1936 június 2-3-4-i könyvnapokra jött ki. (A róla szóló legkorábbi kritikák májusiak, ami mutatja, hogy a Pantheon nem az utolsó pillanatban készült el vele, s könyvrecenziós példányai szűkebb körben már korábban is közkezen forogtak). Azért is fontos ezt hangsúlyoznunk, hogy észrevegyük: Fejtőnek a magyar szellemi életben való szépiroi megjelenése és 1938 áprilisi emigrációja közt majdnem pontosan két év telt el. Ez ugyan nem számottevő idő a prózairói pályán, ám ahhoz mindenképp

elegendő – kivált egy ilyen sikerű első könyv után –, hogy a folytatás szándéka érzékelhető legyen. Nem feltétlenül és nyomban egy következő kötet, de legalább egy-egy novella, vagy más publikált szöveg alakjában. Fejtőnél azonban az effajta folytatásnak nemigen látni jeleit az említett két évben. Irodalomtörténeti esszéket és kritikákat – elsősorban a *Szép Szóban*, de másutt is – továbbra is írt és közölt ugyan, ám a *Nyugattal* az 1935 novemberi fergeteges indulást követően épp regénye megjelenésének idejére valami oknál fogva már meg is szakadt a kapcsolata. Néhány kritikát publikált még ott, az utolsót az 1936-os márciusi számban. E tény legalábbis gyengíti azt az érvet, amely az írói én elhagyásának legfőbb okát az emigrációban és a nyelvváltás kényszerében véli meglesni.

Amilyen álomszerű lehetett Fejtő számára a *Zágrábi útinapló* fogadtatása, épp oly kedvező volt az *Érzelmes utazás* is. Bármily furcsa, de – *A magyar irodalomtörténet bibliográfiája 1905-1945* VI. kötete tanúsága szerint (Budapest, 1982, Akad. K. Szerk. Botka Ferenc és Vargha Kálmán, 372. és p. 839) – majdnem ugyanannyian irtak róla, mint Kosztolányi 1933-ban megjelent *Esti Kornéljáról*. Mindez persze az 1930-as évek több szempontból is rétegzett hírlapi és irodalmi nyilvánosságának megbízható figyelméről is tanúskodik, ám érdemtelen mű ritkán kapta meg ezt a figyelmet. A könyvnek a Nyugat-beli kiinduló szöveghez képesti címváltozását semmiképp sem tekinthetjük véletlennek. Az irodalmi beavatáson szinte előre átesett Fejtő fiatalos bátorsággal – hisz ne feledjük, mindössze a huszonhetedik évében volt ekkor – mindjárt világirodalmi igényt közöl velünk a méltatók többsége által is kiemelt Sterne-allúzióval. Magam ehhez hozzátenném, bár bizonyítani nem tudom, hogy Fejtő indítékai közt – a francia kultúra és azon belül is Flaubert szerelmese lévén – talán már helyet kapott a majdani francia fordítás címének összecsengése kedves *L'éducation sentimentale*-jával. Végére az *Érzelmes utazás* tényleg nem csak útinapló, de fejlődésregény is.

Fejtő ekkor már a hazai baloldal tekintélyes publicistája volt, nem meglepő tehát, hogy első könyve felé az öröm legelfogódottabb hangjai onnan érkeztek. „Fejtő Ferenc – írta a *Népszavában* Szélpál Arpád – neve a Szocializmus hasábjairól vált ismertté. Ott jelentek meg először feltűnést keltő tanulmányai. Az „Érzelmes utazás” az első nagyobblélegzetű munkája. Műfajra is érdekes: a szépirodalom, az útleírás és az elmélkedés kitűnően sikerült keveréke. Afféle „polgár vallomásai”, aki azonban szocialista lesz”. (...)

Örüljünk egy hozzánk tartozó fiatal tehetség elindulásának.” (1936. május 31., p. 12) Nem meglepő ugyanakkor, hogy a legélesebb kétely és kritika – amely, látjuk utólag: lucidus módon előlegezte Fejtő fordulatát –, épp hazai pályán, a *Szép Szó* hasábjain látott napvilágot. A barát és szerkesztőtárs Németh Andor írt így: „...tovább zsong bennünk a nyár, a fellázító, békéltető, korrumpáló nyár, mely megédesítette a szerző annakelőtte fanyar világnézetét. A legvégső hatásban elszakad egymástól az élmény s a fölébe épített ideológia. Ez túl akarná élni amant – mármint az ideológia a nyarat... De bármily rokonszenves gondolat a kortéziával temperált osztályharc, alkalmasint mégis csak nyár-ábránd, melyet a szerző zordabb viszonyaink között, azt hiszem, kénytelen lesz rezignáltan feladni... Túlpuha, túllenge, túleuropai.” (1936/6, p. 305)

Amúgy szinte csak a dicséret hangjai szóltak, idézzünk fel közülük is egyet-egyet. Remenyik Zsigmond a *Korunkban* így fogalmazott: „.... mint regény, éppúgy áttöri a műfaj klasszikus értelmezésben vett kereteit, mint ahogy áttöri, mint esszé, mint uti emlékezés éppúgy, mint vallomás. (...) Az idő is kavarog, napjaink árnyékos és nyomasztó rémülettel telített ideje is egybefolyik ördögi kapcsolatain át a század első éveinek idejével, olykor még azon túl is elmerül a múlt század közepébe, egy bizakodón polgárosult kor akváriumába, késői tragédiákat távolról sem sejtető bizakodással. És, mint ahogy a tér, idő, természet és társadalom, éppúgy a felvonultatott egyének sorsa is nyugtalanítóan kavarog ebben a regényes emlékezésben, egy ifjú kalandor társtalannak éppen nem nevezhető utazása alatt. Bizony, elképesztő bőségű ez a kötet, ismereteket közöl, tájékat vázol és korokat idéz. Íze van, különös íze, mint egy eddig általunk ismeretlen gyümölcsnek”. (1936/6, p. 544)

A Nagypál István írói név alatt publikáló Schöpflin Gyula – amint ismeretes: Schöpflin Aladár fia – az önvallomás, az én-regény problematizálásával indít: „Önvallomások irodalmi divatját éljük; érdemes volna boncolás alá vetni ezt az utóbbi egy-két év során elterjedt divatot, amely legjobb íróink egyikét-másikat is elkapja. Vajjon témahiány az oka ennek a jelenségnek? Vagy éppen a túlzott témabőség: az Én annyi mindent felszív magába, s annyira kitölti az alkotás területét, hogy az írói alakítás számára nem marad hely? Megvitatásra érdemes kérdés. Az, hogy egy író első könyve mindjárt önvallomás – ez ha nem is aggodalommal, de legalábbis fokozott igényekkel tölt el: gyanakodnunk kell, miért választotta első megjelenésekor az író saját maga témáját, mintegy a könnyebb végét fogva meg a dolognak.

Fejtő könyve fokozódón jöleső csalódás: könyve vérbeli íróember műve és olyan igényekkel lép fel tárgyával szemben, mintha „kitalált” történet volna”. (*Gondolat*, 1936. június, p. 333) E dicséretbe torkolló kételyhez kapcsolódik a felvidéki irodalomtörténész, Marék Antal kritikája is: „Az Én nagy vallomása után kíváncsian várjuk a folytatást. Sok író állott már meg vallomásánál, nem jutott tovább élete nagy élményénél, nem tudott beilleszkedni a mások életébe, hogy azt reprodukálja”. (*Magyar Írás*, 1936/7, p. 126) Nincs helyünk itt értekezni az én-prózával kapcsolatos befogadói várakozások gyökeres megváltozásáról, szót érdemel azonban az itt megfogalmazódó kétely. Hisz az a bizonyos behelyezkedési képesség, reproductív empátia tényleg feltétele a nagyobb írói életművek létrehozásának, lehet valaki jó író ezek nélkül is, ám életműve – miként arra a modern magyar irodalomból is számos példa hozható – terjedelmileg és szerkezetileg a nyomába sem érhet az effajta empatikus és epikus kiterjesztésre képes alkotók életművének. Nem ok nélkül feltételezhetjük, hogy számosan mondtak és mondanak le az írásról azért, mert érzékelik magukban ezt a hiányt. Vajon Fejtő szellemi személyisége hová sorolható, melyik típushoz állt közelebb? Azt gondolom, a válasz egyértelmű lehet. Történeti monográfiái, s mindenekelőtt a Heine és a II. József életrajz arról tanúskodnak, hogy Fejtő a lélektani és a történelmi behelyezkedés képességével egyként gazdagon rendelkezett. Nem hiszem, hogy problémát okozott volna neki e képesség prózairói konverziója s így nem valószínű, hogy a váltásban ilyen megfontolások is vezették.

Az *Érzelmes utazást* nem egy méltatója hozta kapcsolatba Márai 1934-es nagyhatású regényével, az Egy polgár vallomásaival. Fejtő könyve ugyan nem ér Márai korszakjelző nagyregényének magasába, de közvetlenül mellette áll. Szabadgondolkodó baloldali fiatal létére az ő polgárságtól való búcsúja is szívszorítóan érvényes. Csak az utókor olvasói renyhésege lehet az oka, hogy például könyve alábbi mondatai nem híresültek el az egymás utáni idézések szellemi ladbajátékában: „Polgár vagyok, mert német frajlejnem volt, sohasem játszhattam kedvem szerint a házmestergyerekekkel és sohasem végeztem fizikai munkát. Szeretem Goethét és Erasmust, az utazást, a fürdőket, s ha rajtam múlna, mindig finom angol szövetrohákban járnék, jó cigarettákat szívnék, kakaót reggeliznék kaláccsal, s bár a polgári gazdagság következményeit a pokolba kívánom, szellemének színes és ellentmondó kavargását, az ízlések és vélemények gazdag anarkiáját fájó szívvel áldoznám fel még a saját igazságaim egyedulalmáért is. Polgár vagyok, mert kissé szeretem ellenségeimet, többre becsülöm a vitát a tannál s csak olyan szellemi rendben érezném magamat egészen jól, amely a kételkedés szabadságát törvényesen biztosítaná”. A Fejtőnél négy évvel fiatalabb író- és szerkesztőtárs, Pintér József – történelmi csúsztatásokkal ugyan, de mégis rátapintva egy fontos elmozdulásra – ekként teremt kapcsolatot a két polgárságkép között: „Az emberek nem változnak a polgárságban – csak az attitűdök. És ez az, ami a polgári életformának öröklétet biztosít. Ez a folytonos megújulási képesség. Ha a Fejtő előtti nemzedékbe tartozó Márainak s korosztályának nem jutott még eszébe a szociális felelősség, nem biztos, hogy ez a felelőtlenséget is jelenti. Csak annyit jelent, hogy a polgárság inkább éltető, mint kitermelő eleme az eszméknek. Gondoljunk csak Adyra s a nyugatosokra. A legfiatalabb generáció tagjai teljességgel átérzik a „Mindenki mindenkiért” felelősséget. Ez jelentkezik Fejtő könyvében is olyan írói képességekkel, amelyet nem lehet „bízató tehetség” címen elskatulyázni a jövő számára. *Minden jelző nélküli író.*” (Ujkor, 1936, aug. 1, p. 284)

A kritikák, méltató ismertetések szerzői közt a maga 1884-es születésével a modern magyar irodalom első nemzedékéhez tartozó Kárpáti Aurél volt a legtekintélyesebb szellemi alak. A legmesszebb Fejtő könyve dicséretében épp ő ment el. „Utirajz, napló, emlékezés s egy kicsit gyónás. Vallomás egy fiatalember lassú, csendes belső átalakulásáról, a „megtérés” szokásos mentegetőző, önigazoló magyarázkodásai nélkül. Egy polgár visszatérése a polgári életbe, meg nem tagadott, de elhagyott forradalmi kitérő után”. – írja, majd szövege végén így összegez: „Az egész olyan, mint valami művészileg tökéletesen bevégzett, önálló előtanulmány – egy elkövetkező regényhez. Mesterré avató erőpróbája egy rendkívül kulturált, finomtehetségű s természetes hangú, kitűnő írónak, aki legjobb perceiben igen jelentékeny költői magasságba emelkedik érzelmes utazása során. Tartalmas, szép könyvét az igaz értékeknek kijáró, megkülönböztetett figyelem és komoly elismerés illeti meg, őt magát pedig a legjobbak számára fenntartott hely az új magyar írók elit-csapatában”. (*Pesti Napló*, 1936. május 21, p. 41)

Íme látjuk, 1936 nyarára minden együtt volt Fejtő számára ahhoz, hogy végképp és visszavonhatatlanul íróvá váljék. A magyar irodalom több nemzedékének jelesei és az olvasók együtt várták a következő könyvét, amellyel beteljesíthette volna e várákozást. Tudjuk, nem így történt, Fejtő Ferenc sosem írta meg *azt* a könyvet. S én úgy vélem, nem elsősorban a fölhozott külső körülmények

miatt. Belső démona vitte más szellemi terek felé. Így gondolom annak ellenére is, hogy a regénye 2008-as harmadik kiadásához írt előszavában kivándorlása kapcsán – Zágráb és Abbazia útba ejtésével ment Párizsba – ő maga lebegteti meg még egyszer az irodalmi folytatás lehetőségét. „Mellesleg ez az emlékezetes adriai vakáció talán egy második Érzelmes utazás-regény írására bátorított volna, *mint* egy igazában inkább irodalmi, mint kritikai és tudományosabb és egyben elpolitizálódott pálya indítására”. (p. 6) (A mondat láthatólag az első – általam kurzivált – ‘mint’ szócska kihagyásával nyeri el értelmét. Fejtő sosem maga írta, általában diktálta és idős korában már nem teljes figyelemmel ellenőrizte a szövegeit, így maradhatott benne az értelemzavaró hiba.) S így gondolom annak ellenére is, hogy a váltás okát a következő mondatban a külső körülményekben jelöli meg: „Ha életem nem került volna szándékomon kívül más sínekre...”. Népszerű és jó monográfiákat író történész, figyelemre méltó esszéista és több nyelven fáradhatatlanul publikáló politikai publicista lett, az európai szociáldemokrácia és az egész nyugati magyar emigráció egyik legtekintélyesebb alakja. Ismétlem, mindvégig nagyon szerette első könyvét, az *Érzelmes utazást*, de amennyire tudom, sosem nevezte magát (akár csak némely részben is) írónak. „Elbűvölően tehetséges fiatalember ! – írta róla, hozzá a kilencvenedik születésnapján Esterházy Péter – Még sokat várhatunk tőle. Várjunk”. (*Hommage à Fejtő Ferenc*. Budapest, 1999, Világosság, p. 52)

Eltelt azóta még tíz év, és Fejtő Ferenc tavaly, bő egy évvel a századik születésnapja előtt, melyet nagyon szeretett volna megélni, itthagyt bennünket. Már csak magunkra várhatunk. Olvassuk hát az *Érzelmes utazást*, a modern magyar irodalom egyik legjobb regényét, és tartsuk ébren általa a párbeszédet – gyönyörűségünkre és jól felfogott érdekünkben – egykötetes írónkkal: Fejtő Ferencel.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos		7
Pierre KENDE	François Fejtő, un observateur engagé	9
Péter AGARDI	Fejtő Ferenc és a magyar nemzeti kultúra	19
Pierre BEHAR	François Fejtő, le cosmopolite uchroniste	31
Béla BORSI-KALMAN	Fejtő Ferenc, A par excellence magyar polgár	35
Jean-François BOUTHORS	François Fejtő, fils rebelle de Jacob	47
Sándor CSIZMADIA	Fejtő Ferenc és Raymond Aron zsidósága	55
Élisabeth DU RÉAU	L'année 1956 et François Fejtő	63
Pierre GRÉMION	De Budapest à Gdansk : itinéraire de François Fejtő à Paris	75
Péter HAHNER	Ferenc Fejtő et Joseph II	91
Catherine HOREL	François Fejtő et la « Renaissance de l'Europe centrale » dans les années 1980	99
Alberto INDELICATO	Fejtő politologue	107
Gusztáv KECSKÉS D.	Újságíró és értelmiségi : Fejtő Ferenc szerepe az 1956-os magyar forradalom franciaországi fogadtatásában	113
Paul LENDVAI	Fejtő Ferenc - barátom , példaképem, a magyar intellektuellerk vednöke	117
István MAJOROS	François Fejtő, le publiciste	121
Edgar MORIN	Mon souvenir de François Fejtő	127
Attila PÓK	Fejtő Ferenc ördögei	129
Ignác ROMSICS	A nagyhatalmak és az Osztrák-Magyar Monarchia felbomlása	139
Thomas SCHREIBER	Ma rencontre avec François Fejtő	147
Maurizio SERRA	François Fejtő	149
Ágnes SZECHENYI	François Fejtő and Hungary in the 1930s	153
György TVERDOTA	Fejtő Ferenc és Németh Andor	159
Gyula ZEKE	Fájdalmas utazás Fejtő Ferenc elfordulása a szépírástól	167
Table des matières		175

L'HARMATTAN, ITALIA
Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Rue 15.167 Route du Pô Patte d'oie
12 BP 226
Ouagadougou 12
(00226) 76 59 79 86

ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA
Faculté des Sciences Sociales,
Politiques et Administratives
BP243, KIN XI ; Université de Kinshasa

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamy Rue KA 028
En face du restaurant le cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 60 20 85 08
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE
M. Etien N'dah Alimon
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31

L'HARMATTAN MAURITANIE
Espace El Kettab du livre francophone
N° 472 avenue Palais des Congrès
BP 316 Nouakchott
(00222) 63 25 980

L'HARMATTAN CAMEROUN
BP 11486
(00237) 458 67 00
(00237) 976 61 66

Cahiers d'études hongroises et finlandaises

Les communications qui constituent le présent numéro de notre revue rendent hommage à la mémoire de François Fejtö, historien et politologue, décédé en 2008.

« Grand exilé pour les Hongrois, surtout de gauche, grand chroniqueur de son siècle pour les Italiens (mais un peu moins pour les Français), quel était le statut de Fejtö au regard de l'histoire intellectuelle du vingtième siècle? Maintenant qu'il n'est plus, on reconnaît en lui une sorte de «passager du siècle» (titre d'un de ses ouvrages) et – surtout – d'observateur infatigable du communisme d'Europe centrale et orientale, ce qu'illustrent bien ses livres ainsi que ses remarquables commentaires à l'Agence France Presse. Mais de son vivant ni les historiens ni les philosophes ne le considéraient comme leur et rares étaient ceux qui l'aient spontanément rangé parmi les grands intellectuels de l'époque. De cette catégorie, si difficile à définir, il faisait pourtant partie ». (Pierre Kende)



ISBN : 978-2-296-13134-7

18 €

